

NELLY ARCAN: LA PROSTITUTION ET LA POLITIQUE SEXUELLE
DANS *PUTAIN*

A Thesis Submitted to the College of
Graduate Studies and Research
In Partial Fulfilment of the Requirements
for the Degree of

Master of Arts

in the Department of Languages and Linguistics
University of Saskatchewan
Saskatoon

By Andrea Puhl

PERMISSION TO USE

In presenting this thesis in partial fulfilment of the requirements for a Postgraduate degree from the University of Saskatchewan, I agree that the Libraries of this University may make it freely available for inspection. I further agree that permission for copying of this thesis in any manner, in whole or in part, for scholarly purposes may be granted by the professor or professors who supervised my thesis work or, in their absence, by the Head of the Department or the Dean of the College in which my thesis work was done. It is understood that any copying or publication or use of this thesis or parts thereof for financial gain shall not be allowed without my written permission. It is also understood that due recognition shall be given to me and to the University of Saskatchewan in any scholarly use which may be made of any material in my thesis.

Requests for permission to copy or to make other use of material in this thesis in whole or part should be addressed to:

Head of the Department of Languages and Linguistics

University of Saskatchewan

Saskatoon, Saskatchewan S7N 5A4

RÉSUMÉ

Cette étude analyse la dynamique de la prostitution et de la politique sexuelle telle que dépeinte dans *Putain* de Nelly Arcan dans le but de cerner l'expérience prostitutionnelle intégrale du sujet narratif, une prostituée nommée Cynthia. Notre analyse s'étend sur trois plans dont l'ordre présente une gradation menant de l'espace privé du rapport prostitutionnel à la sphère publique sociale. Ainsi, nous examinons d'abord le statut que la narratrice occupe dans le cadre du milieu de la prostitution. Nous sondons ensuite les divers phénomènes socio-culturels et psychologiques qui servent comme force motrice du choix de métier de prostituée chez Arcan. Pour ce faire, nous analysons en premier lieu le microcosme social de la famille qui a déclenché chez la narratrice la démarche prostitutionnelle. Finalement, nous comptons repérer le rapport entre l'état soumis de la prostituée dans *Putain* et l'oppression historique de la femme dans l'ensemble de la société patriarcale du type capitaliste. Compte tenu des divers discours patriarcaux abordés dans *Putain* et de l'attitude contestataire adoptée par la narratrice elle-même envers ces discours, nous avons jugé essentiel d'orienter notre recherche ainsi que l'étude du texte d'Arcan selon une perspective interdisciplinaire d'ordre féministe.

ABSTRACT

This study analyzes the dynamics of prostitution and sexual politics as depicted in *Putain*, by Nelly Arcan, in order to explore the integral prostitutional experience of the narrator, a prostitute named Cynthia. Our threefold analysis presents a gradation that leads from the private place of the prostitutional relationship to the public social sphere. Thus, we examine first the status that the narrator occupies in the framework of the milieu of prostitution. Then, we probe the diverse socio-cultural and psychological phenomenon that serve as motivational forces to the choice of becoming a prostitute, as depicted in Arcan's work. In order to do this, we firstly analyze the family as a social microcosm that has provoked the narrator's path to prostitution. Finally, we seek to identify the relationship between the submission of the prostitute in *Putain* and the historic oppression of women in patriarchal capitalist society. Given the diverse patriarchal discourses addressed in *Putain* and the questioning attitude that the narrator herself adopts towards these discourses, it was deemed appropriate to conduct our research, as well as the study of Arcan's text, according to an interdisciplinary feminist perspective.

REMERCIEMENTS

À Helena da Silva, d’abord, pour sa direction, sa confiance, et ses nombreux et inestimables conseils.

Aux membres de mes divers comités: à David Bond pour sa confiance dans la valeur de mon projet, à Marie-Diane Clarke pour sa lecture attentive de mon texte et à Lois Jaeck pour son appui lors des dernières étapes de mon projet.

À l’Université de la Saskatchewan pour m’avoir offert pendant deux ans une bourse qui m’a été précieuse.

Finalement, à ma famille pour son soutien constant.

TABLE DES MATIÈRES

PERMISSION TO USE	i
RÉSUMÉ	ii
ABSTRACT	iii
REMERCIEMENTS	iv
TABLE DES MATIÈRES	v
INTRODUCTION	1
i. Le corps social de la prostituée: L'émergence des perspectives féministes	1
ii. L'image de la prostituée dans la littérature et dans les médias contemporains	11
iii. La dynamique prostitutionnelle dans <i>Putain</i> de Nelly Arcan	14
CHAPITRE I LE STATUT DE LA PROSTITUÉE: LE MILIEU PROSTITUTIONNEL DANS <i>PUTAIN</i>	19
Introduction au statut de la prostituée	19
I.1 La prostitution - un métier de choix	23
I.2 Les rapports de domination	28
I.2.1 Le pouvoir de la prostituée	28
I.2.2 La primauté du client	33
I.2.3 La loi du proxénète	41
I.3 L'identité et le corps de la prostituée	46
Conclusion	50
CHAPITRE II LE NOEUD: DU MICROCOSME FAMILIAL VERS LE REFUGE PROSTITUTIONNEL	52
Introduction au microcosme familial	52
II.1 La prostitution comme révolte contre l'institution de la famille	54
II.2 La place du tiers	60
II.2.1 Une relation à trois	60
II.2.2 Le triangle oedipien	65
II.3 Les interactions familiales	69
II.3.1 Le rapport mère-fille	69
II.3.2 Le rapport père-fille	76
II.3.3 La figure de la soeur décédée	81
Conclusion	84

CHAPITRE III	LA POLITIQUE SEXUELLE: LA PROSTITUTION DANS LE PATRIARCAT	85
	Introduction à la politique sexuelle	85
III.1	La soumission de la femme dans les doctrines patriarcales	88
	III.1.1 Le discours religieux	88
	III.1.2 Les discours psychologiques	95
	III.1.2.1 La psychanalyse	95
	III.1.2.2 La psychologie évolutive	99
III.2	Le culte du beau	102
	III.2.1 De <i>la Belle au bois dormant</i> au mythe contemporain de la beauté	102
	III.2.2 La prostitution de la sexualité féminine	109
III.3	La problématique de la prise de parole	113
	Conclusion	116
CONCLUSION		118
BIBLIOGRAPHIE		121

INTRODUCTION

i. Le corps social de la prostituée: L'émergence des perspectives féministes

Depuis les temps anciens du patriarcat, l'histoire de la prostitution se résume en une oscillation entre une politique réglementariste et prohibitionniste, entre une attitude de tolérance et de persécution de sorte que le statut social de la prostituée se relie étroitement à l'approche politique adoptée¹. Cependant, l'une comme l'autre politique «fait de la prostituée une déchue» (Van Haecht 18), puisque les deux attitudes proviennent d'une perspective masculine qui se soucie du bon fonctionnement du patriarcat plutôt que du bien-être de la femme prostituée. Ce n'est qu'avec l'entrée en scène du discours féministe du 20^e siècle que s'améliore l'image sociale de la femme prostituée dans les pays occidentaux et que l'on assiste peu à peu à la déconstruction du stigmat imposé à la prostitution dans le passé².

Entre tolérance et interdiction

Aux temps de la répression de la prostitution qui se répandait à travers l'histoire, on éradiquait les maisons de joie et on faisait la chasse aux femmes³. On condamnait la prostituée en

¹Des exemples concrets de l'attitude politique envers la prostituée dans l'antiquité se trouvent dans: Anne Van Haecht, *La prostituée: Statut et image*, (Bruxelles: Édition de l'Université de Bruxelles 1973) 18.

En ce qui concerne l'oscillation du point de vue de l'Église envers la femme prostituée à travers les siècles, voir Guy Bechtel, *Les quatre femmes de dieu: La putain, la sorcière, la sainte & Bécassine*, (Pocket: Paris 2003) 87-92.

²Voir Colette Parent et Cécile Coderre, «Le corps social de la prostituée: Regards criminologiques», *Du corps des femmes: contrôles, surveillances et résistances*, ed. Sylvie Frigon et Michèle Kérisit, (Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 2000).

³Pour des exemples de la chasse aux «putains» au Moyen Âge et de la condamnation de la prostituée dans la société jusqu'au 16^e siècle, voir Bechtel, *opt. cit.*, 80-90.

tant qu'antithèse de la femme vertueuse et normale, donc de la mère et de l'épouse⁴. Car on croyait que la prostituée incarnait un véritable fléau social, pécheresse vicieuse tentant l'homme par son pouvoir sexuel et répandant une influence dévastatrice sur les mœurs des honnêtes gens. Non seulement son corps était souvent vu comme porteur de maladies, source d'épidémies, mais il constituait également un danger pour la structure sociale du patriarcat, vu que l'on considérait la profanation de l'amour comme une corruption de la sainteté du mariage. Seulement à travers l'annihilation totale de la prostitution et la réprobation sévère de la femme prostituée croyait-on pouvoir mettre fin à la dégénération sociale dont la prostituée était envisagée comme l'auteure⁵.

Cependant, pendant les périodes de tolérance envers la prostitution qui s'imposaient par endroits, la femme prostituée n'était pas moins méprisée. L'Eglise, par exemple, a enduré les prostituées en tant que «femmes ni plus ni moins scandaleuses que les autres, simplement plus apparentes ou plus sincères» (Bechtel 91). Car pour les prêtres catholiques, la femme, peu importe si elle était prostituée ou épouse, personnifiait le vice originel qu'avait conjuré Eve. Bien que tolérée, la prostituée était ainsi stigmatisée et, puisque surveillée et souvent exploitée par ceux au pouvoir, elle était marginalisée⁶.

Au niveau politique, on optait pendant les périodes de tolérance souvent pour une approche réglementariste, et, par intermittence, on cernait même les avantages de la prostitution

⁴Pour un survol historique du traitement de la prostituée, voir Yolande Geadah, *La prostitution: Un métier comme un autre?*, (Montréal: VLB Éditeur, 2003) 59-75.

En ce qui concerne les périodes de la condamnation de la femme prostituée à partir du 19^e siècle, voir Colette Parent, «Les identités sexuelles et les travailleuses de l'industrie du sexe à l'aube du nouveau millénaire,» *Sociologie et société* 23.1 (printemps 2001): 163.

⁵Une description plus détaillée des raisons de la condamnation de la prostituée en tant que menace pour la société patriarcale se trouve dans: Colette Parent et Cécile Coderre, *opt. cit.*, 98-101.

⁶Voir Bechtel, *opt. cit.*, 90.

parce qu'elle était vue comme «un mal nécessaire qui [permettait] l'assouvissement des instincts mâles» (Van Haecht 18). Selon le point de vue fonctionnaliste de Kingsley Davis, par exemple, la prostitution peut s'inscrire positivement dans la société patriarcale dans la mesure où elle permet à l'homme d'assouvir les besoins sexuels dont l'expression franche ne serait légitimée⁷.

Plus précisément, selon cette perspective,

les hommes peuvent se procurer des relations sexuelles pour le simple plaisir érotique (sans objectif de reproduction), en échange d'une somme d'argent, et sans s'engager dans une relation interpersonnelle.... En se prostituant, [les femmes prostituées] jouent un rôle important dans la société: elles offrent une réponse aux besoins physiologiques des hommes tout en préservant l'organisation sociale basée sur la famille. (Parent et Coderre 114)

Pourtant, même si le patriarcat a ainsi mis en lumière l'utilité des prostituées pour la société en général, celles-ci demeuraient néanmoins exclues de la catégorie des femmes honnêtes qu'occupaient toujours les mères et les épouses. Encore une fois, la prostituée faisait figure d'une carence sociale⁸.

Somme toute, la politique de la tolérance et de la prohibition que l'on a adoptées à tour de rôle depuis le début de l'histoire dans le but de contrôler la prostitution ne visaient guère l'amélioration du statut social ni celle du niveau de vie de la femme prostituée. Au contraire, l'une comme l'autre politique semblaient uniquement et entièrement destinées à contrôler les conduites sexuelles pour maintenir le statu quo patriarcal, et donc, en bref, pour garantir la domination de l'homme sur la femme. Même aujourd'hui, la condamnation, ainsi que la stigmatisation de la femme prostituée, demeurent largement intactes, peu importe l'approche

⁷Consulter Kingsley Davis, «The Sociology of Prostitution,» 1937, *Prostitution*, ed. Roger Matthews and Maggie O'Neill, (Burlington: Ashgate 2003) 122.

⁸Parent et Coderre, *opt. cit.*, 115-116.

politique⁹.

Perspectives féministes

Vue sous cet angle, on peut donc considérer la prostituée une victime du patriarcat, une femme assujettie comme d'autres femmes, mais à un degré extrême. Telle était l'opinion de Simone de Beauvoir qui, dans *Le deuxième sexe*, établit vers le milieu du 20^e siècle le lien entre la prostituée et la femme mariée:

La grande différence entre elles, c'est que la femme légitime, opprimée en tant que femme mariée, est respectée en tant que personne humaine; ce respect commence à faire sérieusement échec à l'oppression. Tandis que la prostituée n'a pas les droits d'une personne, en elle se résument toutes les figures à la fois de l'esclavage féminin. (Beauvoir, t.II 247-248)

Ainsi, les femmes en général, prostituée et épouse, pécheresse et sainte, ne connaissent que trop bien le lot de la soumission à l'homme dans la société patriarcale. Cette sujétion, selon de Beauvoir, est due entre autres au fait que «pour toutes les deux l'acte sexuel est un service; la seconde est engagée à vie par un seul homme; la première à plusieurs clients qui la paient à la pièce» (Beauvoir, t.II 247).

D'après cette perspective féministe, le phénomène de la prostitution se situe donc au coeur des rapports sociaux des sexes¹⁰, et, par conséquent, la stigmatisation qu'a subie la prostituée seule pendant des siècles doit nécessairement perdre du poids. Impossible de continuer à la culpabiliser seule pour l'existence du fléau social que l'on voyait dans la prostitution;

⁹*Ibid*, 118.

Pour une analyse de la stigmatisation de la prostituée dans la société moderne, voir Stéfanie Pryen, *Stigmate et métier: Une approche sociologique de la prostitution de rue*, (Rennes: Presses Universitaires de Rennes 1999).

Pour une description du contexte politique et législatif actuel dans lequel s'inscrit la prostitution dans divers pays occidentaux, voir Yolande Geadah, *opt. cit.*, 170-283.

¹⁰Danielle Lacasse, *La prostitution féminine à Montréal: 1945-1970*, (Montréal: Boréal, 1994), 18.

impossible de la désigner comme l'autre, comme déviante de la femme honnête. Car en tant qu'être humain soumis et subordonnée à l'homme, elle partage le destin de toutes les femmes.

De cette manière, la pensée féministe parvient à porter un nouveau regard sur la prostitution. L'accent n'y est plus mis sur la conduite redoutée de la prostituée comme dans la perspective historiquement masculine, mais sur l'aspect de la socialisation des femmes à un rôle sexuel spécifique et souvent non désiré qui repousse nécessairement certaines d'entre elles vers la prostitution¹¹. Afin d'améliorer la situation de la prostituée, il s'agit donc en premier lieu, pour le mouvement féministe, de bouleverser l'organisation structurelle du patriarcat:

Il faut libérer les femmes, toutes les femmes "honnêtes" ou "prostituées" et pour ce faire, il faut travailler à long terme à désintégrer le système patriarcal, là où réside le pouvoir des mâles. À court terme, cependant, il faut tenter d'améliorer les conditions de vie des femmes en général et des prostituées en particulier.
(Bernier 100)

Le féminisme radical

Bien que la libération de chaque femme, soit ainsi l'objectif commun de toutes les féministes, le discours à l'intérieur du mouvement à l'égard de la mise en exécution de l'amélioration du niveau de vie de la prostituée est largement écarté et se divise plus ou moins en deux camps opposés. D'une part, se situe le courant du féminisme radical dont le fondement a été jeté par Kate Millett dans son ouvrage *La politique du mâle*¹². Ce courant, qui insiste sur le fait que la domination sexuelle de l'homme sur la femme est «l'idéologie la plus répandue de notre culture» (Millett, *Politique* 39), pousse à l'extrême l'idée de la victimisation totale de la femme prostituée. La prostituée y est présentée comme «l'archétype du sujet aliéné» (Pryen 11)

¹¹Voir Christiane Bernier, *Le discours des femmes sur la prostitution. «Féministes» et «prostituées»: Forme ultime du sexage et/ou refus profond de l'emprise patriarcale?*, Diss., (Université d'Ottawa 1984), 99.

¹²Voir Lacasse, *opt. cit.*, 20.

agissant, plus que les autres femmes, «comme un miroir des rapports sociaux de sexe au sein de la société patriarcale» (Lacasse 20). Selon Kate Millett, ceci est dû au fait que

non seulement la sujétion de la femme...est ouvertement déclarée [dans le rapport prostitutionnel], et les rapports d'argent entre les sexes y sont annoncés en clair, chiffre à l'appui, au lieu de se dissimuler sous les clauses subtiles d'un contrat de mariage (qui reconnaît encore le principe de l'échange complaisances sexuelles-sécurité financière et le soutien historiquement), mais l'acte même de la prostitution est en soi une déclaration de notre valeur, de notre réduction à l'état d'objet. (Millett, *Prostitution* 64)

En ce sens, la prostitution représente le symptôme suprême de la domination de l'homme sur la femme ainsi qu'un moyen efficace par lequel ce premier parvient, à travers l'argent, à maintenir «toutes les femmes en état de disponibilité sexuelle» (Lacasse 20).

Pour cette raison, les féministes radicales mettent la prostitution au même plan que l'esclavage sexuel et ceci non seulement dans le sens rhétorique¹³. Car dans la rencontre prostitutionnelle, l'homme s'approprie de façon très concrète le corps de la femme qui, par conséquent, est livrée à un état d'impuissance extrême puisque sa volonté lui est ôtée. Pourtant, ce sentiment d'impuissance qu'éprouve la prostituée ne se limite pas selon le courant radical à la rencontre prostitutionnelle, mais se répand dans sa vie entière vu qu'elle dépend, dans la majorité des cas, d'un proxénète. De la sorte, la femme prostituée est «doublement exploitée» (Javeau 13), car «le véritable rapport marchand n'est pas entre la prostituée et le client, mais entre celui-ci et le proxénète» (Lacasse 21).

Qui plus est, à la différence de certains, les féministes radicales avancent que la prostitution, loin d'être une prévention contre les crimes sexuels tels que le viol, banalise la

¹³ Consulter Kathleen Barry, «Female Sexual Slavery: The Problem, Policies and Cause for Feminist Action,» 1988, *Prostitution*, ed. Roger Matthews and Maggie, (O'Neill. Burlington: Ashgate Publishing Company, 2003) 441-444.

violence sexuelle et qu'elle contribue à une croissance d'assauts contre les femmes. Selon Kathleen Barry, par exemple, la prostitution ne peut lutter contre la violence sexuelle, car elle *est* l'expression de cette violence: «It is a political crime of violence against women, an act of power and domination» (Barry 442).

Par conséquent, bien qu'elle puisse être délibérée, la démarche vers la prostitution ne constitue jamais selon le courant radical un vrai choix de la part de la femme. Elle est plutôt vue comme un acte désolé, comme l'unique issue d'une femme qui a désespérément besoin de quelque chose: «amour, drogue, besoin rapide d'argent, volonté de se sortir d'une mauvaise passe, enfants à nourrir, mère ou soeur à dépanner, etc. - la prostitution [est] définie comme la seule solution possible» (Bernier 50). Pour cette raison, le courant radical critique et condamne ardemment tous ceux et celles qui tentent de faire passer la prostitution féminine pour la pratique d'un choix personnel:

Viewing prostitution as a woman's choice is a way to reduce all women to the lowest and most contemptible status of women in any male-dominated society. It is in these attitudes toward a woman's choice that we find the justification of prostitution as a form of work for women.... But if we accept prostitution as a form of women's work, then we must accept sex and women's bodies as commodities, an idea that is at the core of so much sexual exploitation and violation. (Barry 449)

Réfutant ainsi l'idée qu'une femme puisse choisir volontairement la prostitution pour gagner sa vie, les féministes radicales soulignent que le seul moyen de libérer la femme de l'esclavage sexuelle qu'est la prostitution est de la faire disparaître de nos sociétés. C'est pourquoi elles réclament au niveau politique l'abolition de la prostitution et exigent «l'abrogation totale des lois contre les prostituées» et, en même temps, «une sévérité accrue des lois contre le proxénétisme et les pourvoyeurs» (Lacasse 21). C'est le seul moyen, selon elles, de défaire les forfaits du patriarcat, donc de déculpabiliser la femme prostituée et de la libérer du stigmate et de

la marginalisation auxquels elle était vouée à travers les siècles.

Le féminisme libéral

Pourtant, pas toutes les féministes sont convaincues que l'abolition de la prostitution soit un objectif réalisable menant à la libération de la femme prostituée. Les féministes libérales, par exemple, s'opposent carrément aux propos des féministes radicales et dénoncent leur discours. Luttant pour le droit de l'individu à l'autodétermination¹⁴, les féministes libérales avancent que le courant radical a tort de mettre la prostitution au même plan que l'esclavage sexuel. Car aussi longtemps qu'une femme choisit de façon délibérée et autonome de se prostituer, la prostitution constitue d'après elles un choix légitime. Dans une société égalitaire, poursuivent-elles, «des femmes ont le droit de disposer librement de leur corps, y compris de le vendre» sans contraintes morales ou législatives (Lacasse 19). Pour cette raison, le courant libéral n'hésite même pas à déclarer qu'«il faut faire du droit de se prostituer une revendication féministe, au même titre que le droit à la contraception, à l'avortement, à l'équité salariale ou les droits des lesbiennes» (Geadah 114).

Droit légitime, la prostitution est également conçue par ce mouvement comme un travail légitime, ou bien comme «un métier comme un autre», étant donné qu'elle est «un contrat marchand établi entre deux adultes consentants» (Lacasse 20). De plus, pour mettre l'accent sur l'aspect économique du commerce sexuel, les féministes libérales appliquent principalement le terme «travail du sexe» au lieu de parler de «prostitution» et elles soulignent que la femme prostituée, la «travailleuse du sexe», vend des «services sexuels», et non son corps¹⁵.

¹⁴Pour un survol du féminisme libéral, voir Rosemarie Tong, *opt. cit.*, 11-39.

¹⁵Consulter l'étude de Geadah, *opt. cit.*

Loin d'être des victimes des hommes, les travailleuses du sexe sont donc selon cette perspective maîtresses de leur corps:

Sans patron, libres d'établir leurs propres horaires et de fixer leurs salaires, les prostituées ont une maîtrise absolue de leur vie. Qui plus est, elles ont du pouvoir; d'abord au niveau individuel, dans le rapport qu'elles établissent avec le client (elles ont le pouvoir de définir le contrat); ensuite au niveau social, en tant que groupe de travail organisé. (Lacasse 19)

Vue sous cet angle, la femme prostituée fait figure de la femme émancipée qui, au lieu d'être dépendante de la bonne volonté d'un mari comme dans le cadre du mariage traditionnel¹⁶, mène sa vie de façon autonome et exprime ainsi une certaine résistance au patriarcat. De plus, en refusant l'espace privé auquel la femme était contrainte pendant des siècles, donc en rejetant l'idée de consacrer sa vie à un seul homme, la prostituée parvient à se débarrasser d'anciens tabous sexuels et à exprimer une certaine liberté sexuelle, ce qui provoque une «rupture avec le modèle de sexualité dominante» (Geadah 104).

On peut ainsi affirmer que, selon les féministes libérales et tous ceux qui soutiennent leur point de vue «pro-travail du sexe»¹⁷, «ce n'est pas la prostitution qui est un problème, mais le fait que ce «travail» ne soit pas reconnu» (Geadah 112). Car, tant que les activités entourant le domaine de la prostitution seront illégales, «elles se [pratiqueront] dans la clandestinité, ce qui favorise les abus, la discrimination et la stigmatisation à l'égard des femmes prostituées» (Geadah 112). Or, seulement à travers l'acceptation publique de la prostitution comme travail légitime et de la travailleuse du sexe comme actrice sociale à part entière, peut-on, d'après cette perspective, parvenir à l'amélioration du statut et des conditions de travail de la prostituée. Pour cette raison,

¹⁶Pryen, *opt. cit.*, 11.

¹⁷Comme Yolande Geadah, nous utiliserons dès lors dans notre texte au même titre les termes «féministes libérales» et «féministes «pro-travail du sexe»».

le courant libéral se prononce au niveau politique pour la décriminalisation de toute activité prostitutionnelle, à moins qu'elle soit forcée¹⁸; c'est le seul moyen, soutiennent-elles, de lutter de façon efficace contre le crime organisé du trafic sexuel et contre «le stigmate de pute» (Geadah 113) qu'a imposé pendant si longtemps le patriarcat à la femme prostituée.

Bilan des perspectives féministes

Étant donné la rupture à l'intérieur même du mouvement féministe à l'égard de la prostitution, il devient donc évident qu'il n'existe aucun consensus en ce qui concerne la façon dont il faudrait améliorer la condition de vie de la prostituée dans notre société historiquement patriarcale. Car, bien que les deux courants du féminisme libéral et radical se préoccupent du bien-être de la femme prostituée, leurs solutions politiques, variant entre l'appel pour l'abolition et pour la décriminalisation de la prostitution, ne sont guère compatibles. Ce qui est cependant clair, comme l'avoue Kate Millett elle-même, est que le discours féministe, dans son ensemble, est «hautement analytique, noyé dans la rhétorique et tout empreint d'une connaissance théorique supérieure» (Millett, *Prostitution* 60). En ce sens, le temps est peut-être venu de parler moins *de* la prostituée, de laisser de côté les agendas politiques, et de faire plutôt entendre sa voix à elle, d'accepter intégralement son expérience aussi contradictoire le soit-elle, pour qu'enfin, «quelqu'un commence à essayer de cerner la vérité», pour que l'on cesse finalement «de se nourrir d'idées fausses» (Millett, *Prostitution* 58)

¹⁸*Ibid*, 104.

ii. L'image de la prostituée dans la littérature et dans les médias contemporains

Bien que beaucoup soit dit *sur* la femme prostituée dans le discours théorique féministe comme nous l'avons déjà constaté, les médias contemporains, dont entre autres les films et les séries télévisées, ainsi que la littérature, constituent des moyens par lesquels la voix de la prostituée elle-même peut être répandue et rendue accessible au grand public. Malheureusement, comme le fait remarquer le Mouvement du Nid, ce type de média véhicule souvent des images de la prostitution qui correspondent peu à la réalité puisque «les personnages de prostituées [y] reviennent avec une fréquence qui...exprime surtout la fascination - en particulier des auteurs masculins - pour ce versant de l'existence féminine» (Mouvement du Nid 25).

À cet égard, Lori Saint-Martin signale que le personnage de la femme prostituée «n'existe qu'en fonction de l'homme» surtout dans la littérature d'auteurs masculins (Saint-Martin, *Politique* 204). Car, réduite à l'incarnation des fantasmes érotiques de ces derniers, la travailleuse du sexe y est souvent dotée d'un

pouvoir irrésistible du sexe, de la féminité: les hommes les plus riches, les plus forts, sont devant elle comme de petits enfants soumis. Elle les bafoue, les trompe, les ruine.... Force aveugle, pur corps, pure Nature,...[la prostituée] pousse à bout la corruption qui sommeille en chaque femme. (Saint-Martin, *Politique* 193-194).

De cette manière, ce type de texte présente la femme en tant qu'objet sexuel et met l'emphasis sur sa valeur érotique, tout en l'identifiant comme un danger immanent aux moeurs sociales des «honnêtes gens».

Femme potentiellement dangereuse, le personnage de la prostituée est également souvent associé au crime. Dans les films ou les séries télévisées du type policier, par exemple, la

travailleuse du sexe s'adonne fréquemment au vol et à la drogue. Certes, ce fait amplifie chez le spectateur l'élément de suspense, mais il répand aussi une version mensongère de la prostitution qui finit, tout compte fait, par tenir lieu de pensée sur l'esprit du public¹⁹. Cela ne veut pas dire que la prostitution et le crime soient en réalité des mondes dissociés, mais le fait demeure que ces médias exagèrent généralement l'aspect criminel et le rôle que la travailleuse du sexe y jouerait, tout en passant sous silence l'origine des facteurs sociaux ainsi que l'histoire personnelle qui ont incité la femme à devenir prostituée. De plus, dans les films policiers, le personnage de la prostituée ne joue souvent qu'un rôle secondaire: elle se trouve à l'arrière-plan tandis que le policier joue au héros.

Toutefois, la prostituée des films et des textes littéraires n'est pas toujours corrompue ou mauvaise. De temps à autre, elle fait partie du camp des «bons». Nous songeons par exemple à la prostituée au grand cœur telle que mise en scène dans le film *Pretty Woman*. Ce type de film, qui raconte «l'histoire touchante d'une prostituée [rencontrant] un jour l'homme de sa vie, lequel l'épouse et l'arrache à son triste sort», entraîne nécessairement la mise en place d'une image faussement idyllique, voire anodine, de la prostitution (Geadah 25). Qui plus est, il contribue à la perpétuation d'un autre mythe social: celui de la femme dépendante et soumise à l'homme tel que transmis dans les contes de fées.

En revanche, dans la littérature d'auteurs féminines/féministes sur la prostitution, c'est exactement cette soumission à l'homme qu'il s'agit souvent de dénoncer. Car, à la différence des textes d'hommes qui ont tendance à présenter la femme prostituée en tant qu'objet érotique, les

¹⁹Voir Mouvement du Nid, *Prostitution et société. Prostitution: 100 questions pour comprendre*, (Clichy Cedex, 1996) 25.

textes de femmes évitent d'associer le travail de cette dernière à la notion du plaisir sexuel²⁰ et ils tentent également d'attribuer au personnage de la travailleuse du sexe plusieurs rôles associés à la femme tels que celui de la mère ou de l'épouse²¹. Or, dans l'écriture des femmes, la travailleuse du sexe n'est pas dépeinte tellement en tant qu'«Autre» ni en tant qu'objet sexuel, mais en tant que la «Même»; elle est femme et être humain²².

Néanmoins, le fait «d'humaniser» le personnage de la prostituée ne garantit pas une représentation plus réaliste. La préoccupation des femmes écrivaines n'est pas toujours de peindre une image vraisemblable de l'existence prostitutionnelle. Car, comme le constate Lori Saint-Martin, la prostituée revêt la plupart du temps dans leurs textes «une signification fort différente: elle permet en quelque sorte de repenser, de mettre en images et de dénoncer l'oppression des femmes» en général dans une société historiquement patriarcale (Saint-Martin, *Politique* 199).

Ainsi, bien que la présentation de la femme prostituée semble largement varier selon le type de média et selon le sexe de l'auteur, on pourrait affirmer qu'au lieu de refléter la réalité de la vie prostitutionnelle et d'attribuer une voix à la travailleuse du sexe elle-même, les médias contemporains et la littérature ont tendance à diffuser au public des images biaisées, sinon fausses, de la prostituée, ce qui amène Yolande Geadah à conclure qu'«à moins d'avoir une expérience directe de la prostitution, l'image que chacun a de cette activité est...assez éloignée de la réalité» (Geadah 25).

²⁰Sur ce point, voir l'étude de Amy Katz Kaminsky, «Women Writing about Prostitutes: Amalia Jamilis and Luisa Valenzuela», *The Image of the Prostitute in Modern Literature*, ed. Pierre L. Horn and Mary Beth Pringle, (New York: Frederick Ungar Publishing Co., 1984) 130.

²¹Lori Saint-Martin, *Politique*, opt. cit., 204.

²²Amy Katz Kaminsky, opt. cit., 121.

iii La dynamique prostitutionnelle dans *Putain* de Nelly Arcan

Questions génériques, voix narrative et réalisme dans le texte d’Arcan

Étant donné le manque général de vraisemblable dans le portrait de la prostitution, il faut se demander si une personne qui n’a pas été prostituée elle-même serait en mesure de fournir un témoignage réaliste de l’expérience prostitutionnelle. Dans son livre *Putain*, l’auteure québécoise Nelly Arcan aborde ce problème en donnant la parole à son personnage principal, une prostituée nommée Cynthia, qui retrace en détail sa vie prostitutionnelle sans rien en épargner au lecteur: vie quotidienne dans le milieu de la prostitution, description graphique du rapport sexuel avec les clients, dégoût envers ces hommes, envers elle-même et envers l’ensemble de la société – tout est dit et redit dans ce texte qui ressemble, par conséquent, à «une longue litanie de la détestation» haletée d’un seul trait (Kechichian 3).

En effet, dans *Putain*, la vie prostitutionnelle est tellement bien dépeinte que lors de la parution du livre, on s’intéressait moins à la voix de Cynthia qu’à savoir si Nelly Arcan s’était elle-même prostituée²³. Autrement dit, on mettait l’emphase sur la dimension autobiographique qui aurait pu se cacher derrière les mentions génériques de «récit» et de «roman» telles qu’elles apparaissent respectivement sur la première et la deuxième édition de *Putain*, plutôt que sur le contenu du texte.

Néanmoins, bien qu’il y ait quelque chose d’inquiétant dans ce phénomène dans la mesure où il faut se demander pourquoi le public s’intéressait plus à la vie sexuelle de l’auteure qu’au récit qui élucide la réalité crue d’une travailleuse de sexe, ce fait n’a rien de surprenant. Car dans

²³Sur ce point, voir Francine Bordelau, «La mise en scène de l’autofiction,» *Spirale* 182, (jan.-fév. 2002): 22.

Putain, la narration, qui se fait à la première personne et qui est sous-tendue par l'écriture du personnage principal, est destinée à donner l'impression que l'écrivaine québécoise s'était en effet prostituée²⁴; une impression qui n'est que renforcée par l'aveu de Nelly Arcan elle-même d'écrire à partir des expériences vécues²⁵ et par la mise en abîme présentée dans son deuxième livre, *Folle*, dont la narratrice, une ancienne prostituée nommée Nelly, vient de publier un livre intitulé *Putain*²⁶.

Cependant, si l'on isole le texte du tumulte médiatique qui l'a entouré lors de sa publication, la confusion générique et la mise en scène narrative de *Putain* ont bien des avantages. Elles contribuent à la véracité du discours de Cynthia vu que «des écritures à la première personne proposent toujours, peu ou prou, un contrat de vérification grâce auquel le lecteur peut croire vrai ce que l'énonciateur s'efforce de lui présenter comme tel» (Hubier 18).

À part la narration au *je*, ce contrat de vérification est renforcé de plusieurs manières dans *Putain*. Premièrement, le style de l'écriture d'Arcan ou, si l'on veut, le style narratif de Cynthia, a quelque chose de bien réel: le livre, étant «tout entier construit par associations» (Arcan 17)²⁷ ne feint pas l'existence manifeste d'un enchaînement logique d'événements ou de pensées tel que le font souvent les romans traditionnels mettant en oeuvre une histoire ou une intrigue. En effet, plutôt que de raconter une histoire, Cynthia tente, à travers son récit qui traduit son malaise et sa

²⁴Eric Loret, «Le fruit de ses entrailles», *Libération* 23 août 2001: 5.

²⁵Voir l'entrevue avec Nelly Arcan dans «Nelly Arcan 3D (1),» par François Couture, *Le Papier pressé* 1.18 (janvier 2002).

²⁶Nelly Arcan, *Folle*, (Paris: Seuil, 2004) 21, 52.

²⁷Dès lors, dans notre étude, les citations de *Putain* et les références au texte de Nelly Arcan seront indiquées uniquement par le numéro de page. Par contre, toute citation tirée d'un autre texte contiendra le nom de l'auteur. De plus, nous mettrons des notes de bas de page pour fournir des informations supplémentaires ainsi que pour renvoyer le lecteur aux textes d'autres auteurs.

haine envers son état de prostituée et de femme soumise, «d’atteindre la vérité sur soi en relation avec l’autre» (Drouin 117); une tâche d’une telle ampleur que la narratrice «ne [peut] que se tourner en rond» (45) sans jamais vraiment saisir cette vérité qu’il s’agit de discerner.

Outre le style de *Putain*, la vraisemblance du personnage principal est augmentée par le fait que son discours ne se limite pas au monde prostitutionnel. Comme tout être humain, Cynthia occupe plusieurs rôles dans sa vie qui sont pourtant assombris par l’expérience imposante de la prostitution. Fille d’une mère soumise et d’un père pieux, par exemple, elle expose les facteurs privés qui ont motivé sa démarche prostitutionnelle tout en dévoilant que devenir putain est avant tout une question d’hérédité: comme sa mère qui est contrainte à mener une vie de «larve», Cynthia est victime de l’oppression qui parcourt l’histoire générale de la femme dans le patriarcat. Ce fait inscrit le texte d’Arcan dans la lignée d’autres auteures féminines/féministes qui dénoncent la société patriarcale à l’aide de la figure de la prostituée, sans que soit pourtant omise dans *Putain* la nature crûment sexuelle, charnelle, qui définit le milieu prostitutionnel ainsi que le rapport entre le client et la travailleuse du sexe.

En ce sens, on pourrait donc conclure que dans le livre d’Arcan, à la différence d’autres textes et médias, il ne s’agit pas simplement d’une description de la vie d’une travailleuse du sexe, mais qu’en effet, *Putain* est la réalité privée d’une prostituée rendue publique grâce à sa prise de parole.

L’objectif de thèse et la méthodologie appliquée

Dans le cadre de cette étude, nous effectuerons une analyse de la réalité prostitutionnelle telle que dépeinte chez Arcan. Pour ce faire, nous allons nous distancier du discours médiatique qui a entouré la parution du livre et qui s’est orchestré autour d’une prostitution possible de

l'auteure elle-même. Autrement dit, nous comptons éviter dans notre analyse la question générique brièvement abordée plus haut afin de nous concentrer sur le contenu de la voix mise en oeuvre dans *Putain* et de cerner l'expérience intégrale de la prostitution que cette voix de Cynthia (re)présente.

Notre analyse s'étendra sur trois plans dont chacun correspondra à un chapitre et dont l'ordre présentera une gradation dans la mesure où l'on progresse de l'espace privé de l'intimité du rapport prostitutionnel vers la sphère publique du social. Ainsi, nous examinerons d'abord le statut que la narratrice occupe dans le cadre du milieu prostitutionnel, tout en élucidant comment la position de Cynthia s'insère dans les divers discours féministes théoriques sur la prostitution. Nous sonderons les divers jeux de pouvoir qui se manifestent entre le client, la prostituée et le proxénète, aussi bien que la pertinence du concept du choix à la démarche prostitutionnelle.

Nous avons l'intention ensuite d'analyser les divers phénomènes socio-culturels et psychologiques qui servent comme force motrice du choix de métier de prostituée chez Arcan. À cet égard, nous focaliserons notre attention en premier lieu sur le microcosme familial dans lequel la narratrice a évolué et qui, de par sa structure patriarcale mal fonctionnelle, a déclenché sa démarche vers la prostitution.

Finalement, nous comptons viser l'écran prostitutionnel à travers lequel la narratrice perçoit le monde dans le but de cerner le rapport entre son état individuel de prostituée et l'oppression historique de la femme dans la société patriarcale du type capitaliste. Pour ce faire, nous examinerons les multiples doctrines patriarcales, dont le discours religieux et psychologique, aussi bien que le culte du beau qui règne dans la société de consommation contemporaine.

Compte tenu des divers discours patriarcaux abordés dans *Putain* et de l'attitude

contestataire envers ces discours que la narratrice adopte, nous avons jugé essentiel d'orienter notre recherche, ainsi que l'étude du texte d'Arcan, selon une méthodologie interdisciplinaire d'ordre féministe. De cette manière, nous espérons fournir un examen compréhensif du phénomène de la prostitution et de la politique sexuelle telles que mises en scène dans *Putain* de Nelly Arcan.

I. LE STATUT DE LA PROSTITUÉE: LE MILIEU PROSTITUTIONNEL DANS *PUTAIN*

Introduction au statut de la prostituée

Les deux grands courants féministes, le féminisme libéral et le féminisme radical constituent, nous l'avons indiqué, deux camps opposés en ce qui concerne la prostitution¹. Les théoriciennes libérales ou le courant «pro-travail de sexe» soutiennent que le travail du sexe est un métier comme un autre, et considèrent, pour cette raison, la poursuite de ce métier un choix individuel et légitime, ainsi que le droit de la personne prostituée. Sur le plan législatif, ce groupe de féministes se prononce pour la décriminalisation totale de la prostitution afin de pouvoir lutter contre la stigmatisation de la personne prostituée. Par contre, les féministes radicales et leurs partisans se penchent sur l'aspect exploiteur et oppressif qui a lieu au sein de la prostitution, jugeant la femme prostituée et plus spécifiquement le corps de cette dernière abusés par les clients hommes et assujettis à ceux-ci. Selon ce dernier modèle, la prostitution, comme forme d'esclavage sexuel de la femme, est une expression extrême de la violence patriarcale et doit pour cette raison être abolie². Il s'ensuit, d'après cette perspective, que la prostitution ne peut constituer un vrai choix pour la femme; elle est plutôt envisagée comme «un moindre mal», un dernier recours de la femme ne trouvant, pour une raison quelconque, d'autre issue dans sa vie

¹Sur ce sujet et les propositions avancées dans ce paragraphe, consulter les études de Bernier, Brown, Geadah, Gratton, Lacasse, Pryen, Simmons ou voir l'introduction générale.

²Dès lors, dans ce chapitre, nous appliquerons au même titre les termes «féministes radicales» et «féministes abolitionnistes», premièrement pour mettre l'emphasis sur la position politique qu'adoptent les féministes radicales et deuxièmement pour inclure celles qui ne partagent pas nécessairement le point de vue des «radicales» sur tous les plans, mais qui adoptent la même perspective à l'égard de la prostitution.

que la prostitution (Bernier 55).

Cette brève reprise des points de vue des féministes sur la prostitution, si essentiels à ce chapitre, nous démontre clairement que les deux positions telles qu'elles forment «une dualité contradictoire» (Geadah 18)³: soit la prostitution est un travail légitime, soit elle est une forme d'assujettissement qui doit être abolie. Autrement dit, ou la prostituée est un être autonome mettant en pratique son métier de choix ou elle est la victime de l'esclavage ultime à cause de l'homme. Pourtant, n'est-ce pas là la création d'une nouvelle pensée dichotomique⁴, d'une certaine attitude de *tout ou rien* généralement attribuée au patriarcat et ardemment condamnée par la théorie féministe dans le sens global?

À travers l'histoire, le patriarcat a su et sait toujours exercer un contrôle ultime sur la sexualité féminine en concevant des oppositions binaires telles que bien/mal ou madone/putain, dont la superposition crée une hiérarchie qui promeut toujours le masculin au détriment du féminin⁵ et qui fait l'éloge de la femme rangée (la mère et l'épouse) aux dépens de la pécheresse (la putain)⁶. En ce qui concerne la thématique de la prostitution, les courants féministes mentionnés plus haut, bien qu'ils rejettent et réévaluent les oppositions binaires masculines, ont, à

³Selon Geadah, il faut tenir compte du fait que certains individus ou groupes «endossent partiellement les solutions proposées par l'un ou l'autre camp et sont donc plus ou moins proches de l'un ou de l'autre pôle». Pourtant, sur le plan théorique et intellectuel, il faut «envisager ce débat comme une mise sous tension de [deux] positions issues d'intérêts divergents qui ne peuvent être rapprochées sans compromis». Voir Yolande Geadah, *La prostitution: Un métier comme un autre?*, (Montréal: VLB Éditeur, 2003) 18, 79.

⁴Voir Mélanie Simmons, «Theorizing Prostitution: The Question of Agency», *Sex work and Sex Workers*, ed. Barry M. Dank et Roberto Refinetti, (New Brunswick, Transaction Publishers, 1999) 126, 127.

⁵Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère: Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise* (Montréal: Nota bene, 1999) 34.

⁶Lynn S. Chancer, *Reconcilable Differences: Confronting Beauty, Pornography and the Future of Feminism* (Berkeley and Los Angeles: University of California Press 1998) 189.

leur tour, donné lieu à des conceptions de la femme prostituée qui sont certes plus fluides et complexes en mettant l'accent sur la multitude des contextes, des identités et des institutions mis en jeu dans le cadre de la prostitution, mais qui sont néanmoins dichotomiques⁷. Ainsi, chaque groupe féministe des deux camps, comme nous le dévoile Parent⁸, a tendance à s'inspirer principalement des témoignages des prostituées qui appuient seul leur point de vue spécifique afin de formuler leur idéologie respective. Plus précisément, le mouvement féministe libéral a tendance à écouter les voix des prostituées qui sont convaincues de librement exercer leur métier de choix, tandis que le point de vue du camp des radicales se penche sur les manifestations des prostituées se concevant comme «victimes de contraintes, de violences» (Parent, *Les identités* 171-2).

Cependant, comme l'est bien connu et comme le prétend le mouvement féministe en général qui cherche à réconcilier les contraires⁹, le monde n'est pas divisé en noir et en blanc. Pour cette raison, dans le discours théorique féministe sur la prostitution, la voix de la personne en question, la prostituée, qui ne s'insère ni complètement dans l'une ni dans l'autre modèle proposé par les deux courants féministes, risque de se perdre et de voir son expérience niée. Car, comme le souligne Parent, la voix d'une prostituée qui se heurte par exemple à la perspective des féministes radicales est vite réfutée par ces dernières:

Toute réflexion qui met en cause ces représentations [de la prostituée] peut difficilement trouver une oreille attentive dans les rangs des féministes [abolitionnistes]; faire entendre

⁷En ce qui concerne les dichotomies patriarcales et leur rejet par les féministes ainsi que la réévaluation des catégorisations de la prostituée par les féministes, voir Alan, D. Brown, «Beyond Prostitution: Justice, Feminism, and Social Change», *Canadian Woman Studies* 19 (1999): 163–169.

⁸La critique de Parent se penche surtout, mais pas uniquement, sur le courant du féminisme radical.

⁹Saint-Martin, *Le nom de la mère*, opt. cit., 34.

sa voix, c'est risquer d'être désignée comme irresponsable et, pire encore, d'être propulsée dans le champ d'ennemi, comme victime de fausse conscience. (Parent, *Les identités* 171)

Pareillement, dans le camp «pro-travail du sexe» des féministes libérales, les témoignages des prostituées qui vont à l'encontre de leur point de vue spécifique sont passés sous silence et sont contestés de la même manière que «tous les aspects négatifs de la prostitution pour celles qui la pratiquent» (Geadah 115).

Or, les conceptions opposées et fixes de la prostituée, telles que mises en œuvre dans les idéologies des féministes libérales et radicales, risquent d'ignorer «la pluralité des contextes, des enjeux et des significations subjectives qui marquent les pratiques des prostituées» (Parent, *Les identités* 171) et elles ne tiennent donc souvent pas suffisamment compte de la complexité intégrale de la réalité quotidienne auxquelles les prostituées doivent faire face. De plus, comme nous l'avons indiqué plus haut, la réalité des prostituées se trouve sans relâche altérée, car «il faut bien comprendre que [leur] discours et [leurs] arguments invoqués...sont constamment remodelés par les féministes intellectuelles qui les soutiennent» (Geadah 119).

Dans *Putain*, Nelly Arcan nous propose la réalité d'une prostituée nommée Cynthia dont l'expérience quotidienne fait éclater les modèles bien définis mentionnés plus haut. Cynthia ne s'insère ni dans l'une ni dans l'autre catégorie proposée par les deux mouvements féministes, et en même temps, elle s'inscrit dans les deux à la fois. Car pour elle, la prostitution est à la fois choix et non-choix, un lieu de soumission et de pouvoir, l'exploitation de son corps par les clients et la possibilité de les exploiter à son tour. En embrassant ainsi la complexité profonde que réserve le cadre de la prostitution à la personne prostituée, Nelly Arcan nous permet de cerner, à travers la voix de la narratrice, tous les enjeux du phénomène de la prostitution telle que vécue

par Cynthia, en tenant compte des rapports spécifiques existants entre la prostituée et le proxénète, entre la prostituée et les clients, entre la prostituée et son identité.

I. 1. La prostitution - un métier de choix

Pour Cynthia, narratrice et protagoniste de *Putain*, la démarche vers la prostitution était un choix délibéré; il s'agissait simplement d'une résolution d'«aller vers ce à quoi [elle se sentait] si fort poussée» (15): «j'ai quitté ma campagne pour m'installer en ville, j'ai voulu travailler et je suis devenue putain» (94), nous confirme-t-elle. En se prostituant, elle fait donc ce qu'elle appelle «son travail» (22); elle pratique «son métier» (14). De cette façon - et c'est en ce point que son optique à l'égard de la prostitution se rapproche le plus du point de vue des féministes libérables - Cynthia renvoie la prostitution «à des services sexuels [qui] constituent une forme légitime de travail» (Parent, *Les identités* 169). En tant que métier rémunéré, la prostitution représente donc pour la protagoniste tout simplement «une transaction commerciale - un rapport marchand - entre l'homme et la femme» (Lacasse 10).

Vue sous cet angle, la prostitution est réduite d'une manière générale à une «relation de service» entre celle qui l'offre, la prostituée, et celui qui le reçoit, le client, et peut ainsi être comparée à d'autres disciplines d'échanges de services¹⁰, telle que la médecine, qui, elle aussi, «engage le corps des deux interactants» (Pryen 20), mais qui, on ne peut pas le nier, est estimée et

¹⁰La prostitution peut être comparée à d'autres professions de service surtout quand on ajoute (comme le font nombre de gens) à l'argumentation donnée ci-dessus la dimension d'utilité publique de la prostitution dans la société, dont la conviction que la prostitution réussit à diminuer le crime sexuel, à sauver des mariages et paradoxalement également des vies. Voir Stéphanie Pryen, *Stigmate et métier: Une approche sociologique de la prostitution de rue*, (Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 1999) 19,20,180.

se pratique officiellement, tandis que la prostitution est «un métier stigmatisé» (Pryen 18) qui se pratique «dans la clandestinité» (Geadah 112). Toutefois, en tentant de mettre l'activité prostitutionnelle au rang d'autres métiers de service d'échange, comme le fait Cynthia (du moins par intermittence), la prostitution se banalise¹¹ et devient en effet un métier comme un autre et «de résultat d'un choix» (Lacasse 19), deux faits qui contribuent «à lutter contre le stigmate lié à [cette] activité» (Pryen 182).

À la différence des théoriciennes féministes, pour qui, à cause du clivage des points de vue envers ce sujet, «le travail du sexe» est le «dernier tabou du féminisme» (Tremblay 38), Cynthia envisage la prostitution comme une activité banale et commune. Car, en tant qu'étudiante à l'université, elle est littéralement entourée du travail du sexe qui a manifestement envahi la société contemporaine; un fait qui, dans un premier temps, lui permet de s'adapter à ce milieu, et qui, dans un deuxième temps, l'incite à s'y joindre:

Et c'est vrai, scientifiquement démontrable, une façade d'église donne accès à un pavillon où j'avais la plupart de mes cours, une façade conservée et restaurée pour le patrimoine, parce que ça fait joli, et bien des fenêtres des salles de cours donnent sur des bars de danseuses nues, sur les néons roses de la féminité, j'ai passé des cours entiers à plonger sur la masse des travailleuses du sexe...on s'habitue vite aux choses lorsqu'on ne peut y échapper, lorsqu'elles débordent depuis l'autre côté de la rue pour recouvrir nos notes de cours, mais cette proximité a eu des effets sur moi, elle m'a fait basculer de l'autre côté de la rue. (14)

L'habitude d'être ainsi quotidiennement confrontée au travail du sexe agit comme une force de désensibilisation sur la narratrice, et celle-ci, une fois établie dans le cadre de la prostitution en tant qu'escorte de luxe, ressent de la fierté envers son choix de métier, peu importe les raisons sous-jacentes sur lesquelles ce choix repose. Car, en transgressant le tabou social

¹¹ Voir Geadah, *opt. cit.*, 123.

qu'est toujours la prostitution, elle fait partie du champ rebelle, des prostituées émancipées¹², et elle se démarque des autres étudiantes: «j'ai désormais un titre, une place et une réputation, je suis une putain de haute calibre, très demandée», nous informe-t-elle (56). De plus, elle estime la nature simpliste, voire primitive, de son travail qui ne nécessite d'autres outils que son corps et celui du client:

Quelle trouvaille que cette appellation, on y sent la reconnaissance des autres pour le plus vieux des métiers du monde, pour la plus vieille des fonctions sociales, j'aime l'idée qu'on puisse travailler le sexe comme on travaille une pâte, que le plaisir soit un labeur, qu'il puisse s'arracher, exiger des efforts et mériter un salaire, des restrictions et des standards. (14)

Cette dernière citation, en plus de rendre témoignage du contentement que Cynthia éprouvait au début envers son métier, attire l'attention sur un autre facteur, assimilant le commerce de la prostitution à un travail légitime, même s'il ne l'est guère sur le plan législatif¹³, car il est, dans la plupart des cas, géré par un tiers, c'est-à-dire par une forme ou autre de proxénétisme¹⁴. Dans le cas de Cynthia, cette force régulatrice du commerce prostitutionnel est l'agence d'escortes pour laquelle elle travaille, celle «*de la plus importante agence de Montréal*» (15). Cette agence, qui «*n'engage que les meilleures escortes et n'admet que la meilleure clientèle*» (15), se charge de tous les détails qui régissent les affaires du commerce de la prostitution liées à elle. De cette manière, l'agence gère, entre autres, «*les entrées et les sorties*»,

¹²*Ibid*, 115.

¹³En ce qui concerne la dimension législative entourant la question de la prostitution au Canada, voir Leslie Ann Jeffrey, «Prostitution as Public Nuisance: Policy in Canada», *Politics of Prostitution: Women's Movements, Democratic States and the Globalisation of Sex Commerce*, ed. Joyce Outshoorn, (Cambridge: Cambridge University Press, 2004) 83-102.

¹⁴Voir Pryen, *opt. cit.*, 67: «Il n'y a pas de prostitution sans proxénétisme, la prostitution...se situe toujours dans le cadre d'un réseau plus large».

et renseigne leurs escortes sur ce qu'elles doivent «*faire et comment*», sur ce qu'elles doivent «*dire et taire*» (15), de même que le font maintes entreprises pour former leurs employés. De plus, «c'est une agence qui reçoit», nous renseigne Cynthia, «c'est dire que vous n'avez pas à louer une chambre car on la loue pour vous» (31). Ce dernier fait implique que Cynthia a l'occasion de partir le matin pour son lieu de travail et rentrer le soir chez elle comme le fait tout le monde: «on peut faire semblant d'avoir...une existence de neuf à cinq», nous informe-elle, «on fait comme si on était dans la suite du métro, du boulot, et du dodo» (155).

En tant qu'échange de service qui a lieu entre deux partis, entre la prostituée et le client, et qui est, de plus, codifié par un tiers, l'agence d'escortes, le lieu de travail de Cynthia s'apparente à une organisation commerciale à trois partenaires dans laquelle, et ceci va de soi, l'argent est central¹⁵. Car dans la relation prostitutionnelle, l'argent est, comme ailleurs dans la société, «le critère du pouvoir, de l'influence, de l'autorité» (Mouvement du Nid 23). Dans le cas de Cynthia et de la plupart des prostituées - sinon de toutes -, le choix de devenir prostituée est sous-tendu par le leurre de l'«argent - gagné facilement» (Mouvement du Nid 10). Pour gagner de l'argent dans le domaine de la prostitution, aucune habilité, aucun talent spécial n'est requis, à part l'exigence que l'escorte débutante soit jeune; la prostitution, c'est une technique qui s'apprend sur place: «Il a été facile de me prostituer» (15), proclame Cynthia. Et, plus loin, elle poursuit en plus de détail:

On est venu me cueillir chez moi pour me déposer de suite dans une chambre où j'ai reçu cinq ou six clients de suite, les débutants sont toujours très populaires m'ont-ils expliqué, elles n'ont même pas besoin d'être jolies, il m'a suffi une seule journée dans cette chambre pour avoir l'impression d'avoir fait ça toute ma vie. J'ai vieilli d'un coup, mais

¹⁵Voir Mouvement du Nid, *Prostitution et société. Prostitution: 100 questions pour comprendre*, (Clichy Cedex, 1996) 10, 23.

j'ai aussi gagné beaucoup d'argent. (16)

Ainsi, en exerçant ce que le courant libéral appelle «le droit de se prostituer» (Geadah 114), Cynthia parvient en tant que travailleuse du sexe à mener sa vie telle qu'elle l'entend sur le plan matériel, donc de façon autonome, voire luxueuse. Les chiffres impliqués dans son commerce se passent d'ailleurs de commentaire: «je me donne pour cinquante dollars la demi-heure et soixante-quinze dollars l'heure», nous révèle la narratrice, «et cinquante ou soixante-quinze dollars fois sept ou huit clients par jour donnent presque cinq cents dollars, c'est plus qu'il n'en faut pour s'offrir une nouvelle garde-robe chaque semaine» (31). Ayant suffisamment d'argent pour échapper à la vie de contraintes que confrontent maints étudiants qui sont obligés de «boucler leurs fins de mois» pour poursuivre leurs études universitaires (147), Cynthia s'est rendu compte que «c'est contagieux de putasser, d'avoir de l'argent tant qu'on en veut» (146): «avec cet argent je peux m'occuper de moi comme je l'entends, à chaque instant (51)».

De cette manière, c'est donc en premier lieu «l'appétit de l'argent» (Javeau 13) qui conduit Cynthia de même que tant d'autres femmes vers la prostitution. Et c'est aussi la transaction monétaire à la base des échanges de services sexuels entre le client et la prostituée, qui amène les féministes libérales à conclure que la prostitution n'est pas nécessairement une forme d'exploitation des femmes de la part des hommes-clients, mais qu'elle est, en effet, une forme de travail, nommément de travail du sexe, que l'on a le droit de choisir¹⁶. Pourtant, comme l'avance le mouvement du Nid et comme nous allons le voir dans le cas de Cynthia, «la réalité est plus complexe. L'argent ne constitue que la partie visible de l'iceberg» (Mouvement du Nid 10).

¹⁶Consulter Brown, *opt. cit.*, 166.

I.2 Les rapports de domination

I.2.1 Le pouvoir de la prostituée

Bien que pour Cynthia, l'argent semble constituer la force motrice de son choix de devenir putain, elle constate rétrospectivement que les raisons pour sa démarche vers la prostitution étaient plus opaques et complexes qu'elle ne le pensait au début:

Je dois maintenant me rappeler quand et comment tout a commencé, comment ai-je pu une première fois me livrer à un homme pour de l'argent, je crois que c'était d'abord pour l'argent mais c'est devenu autre chose, et il y avait déjà autre chose dans ce besoin d'argent, c'était sans doute l'urgence de mettre un terme à ma virginité, de forcer les hommes à me prendre parce que j'étais là, moi et pas une autre. (55)

Cette citation révèle la soif insatiable de Cynthia d'être remarquée et estimée, sinon aimée, par des hommes. Ce désir d'être présente ou d'exister pour quelqu'un est indissolublement lié au «*besoin de plaire*» (17) qui sous-tend toutes les actions de la narratrice et qui évoque chez elle «*l'exigence de séduire*» (16). En tant que prostituée, elle s'assure la réalisation de ce désir, bien que par intermittence seulement et exclusivement le temps que dure le contrat prostitutionnel. Car c'est dans les rares moments où elle a «*l'impression d'être là pour de vrai*» (20) qu'elle ressent du plaisir dans l'acte sexuel avec ses clients: «*J'ai parfois du plaisir, je ne peux pas le nier*», nous informe la narratrice, et ceci surtout quand elle est convaincue d'être là «*pour de bon*»: «*pour mes pères, mes professeurs,... d'être là pour la jouissance de mes prophètes qui traverse mon corps de putain et qui me rend la mienne*» (20).

Dans ce sens, la prostitution est une source de pouvoir (ici dans le sens anglais «*empowerment*») pour la protagoniste, tout comme le présage le camp libéral¹⁷, non seulement

¹⁷Voir Geadah, *opt. cit.*, 115.

parce qu'elle fait le métier de son choix, mais aussi parce que son travail lui procure l'impression de «savoir-pourquoi-faire-vivre» (20), de raison d'être, ainsi que (parfois) le sentiment de plaisir éprouvé à travers celui des clients. D'après l'étude de Chancer, ce sentiment de pouvoir de la prostituée provenant de la jouissance du client est assez commun parmi les travailleuses du sexe:

For some sex workers, narcissistic enjoyment can spring from seeing desire in someone's eyes, knowing the dependency admitted by this attentiveness (however transient and fleeting)..., gratification can arise from a sense of controlling the interaction as well as from giving [the client], and at moments oneself, pleasure. (Chancer 193)

Ainsi, le plaisir que ressent le client grâce au travail de la prostituée donne à cette dernière un sentiment de gratification, même de domination sur le corps du client. Dans le cas de Cynthia, la sensation de contrôler le plaisir des clients d'une part et de savoir soumettre leur désir à elle d'autre part, est amplifiée par l'écart d'âge qui figure entre elle et ses clients, car ceux-ci, vieux pour la plupart, vénèrent la jeunesse de la narratrice, qui, par conséquent, se sent supérieure: «oui, ma jeunesse a besoin de la vieillesse des autres pour rayonner», dit-elle, «j'ai besoin de leurs rides et de leurs cheveux blancs, de leur trente ans de trop, il me faut leur mollesse pour être bandante, pour être puissante» (159).

De plus, comme l'indique Chancer dans la citation mentionnée plus haut, la prostituée se procure dans son métier une autre forme de pouvoir sur le client (ici dans le sens de «power»). Elle a, comme Cynthia, un certain contrôle sur l'interaction sexuelle avec le client en choisissant les pratiques sexuelles auxquelles elle est prête à se livrer et en décidant lesquelles elle refuse¹⁸. Ainsi, Cynthia a déterminé de ne pas embrasser ses clients sur la bouche (114) et, en ce qui concerne les positions sexuelles, c'est «le petit chien» qu'elle préfère (45).

¹⁸Selon Pryen, la relation entre le client et la prostituée est la plupart du temps codifiée et déterminée par des règles qu'a construites la prostituée, *opt. cit.*, 151.

Pourtant, il faut souligner que le contrôle qu'elle exerce vraiment sur les pratiques sexuelles avec les clients est minime. La plupart du temps, elle fait ce que ces derniers veulent, non seulement parce qu'ils l'exigent (nous reviendrons sur ce point), mais aussi pour gagner davantage d'argent. Ainsi, elle s'efforce parfois de rester à l'agence plus longtemps que prévu, même si «la répétition des mêmes gestes» (142) auxquels elle s'est livrée pendant la journée a provoqué en elle un ennui et une fatigue au point de vouloir en mourir, ainsi qu'un sentiment d'extrême dégoût¹⁹:

Il faut bien retirer du plaisir en début de la journée avec le premier client jusqu'au troisième car à partir du quatrième ça devient difficile, c'est la répétition qui rend ce métier dégoûtant...et chaque fois on se dit qu'il serait bien de rester une heure de plus, une heure encore pour avoir plus d'argent et acheter de nouvelles chaussures, une heure de plus pour faire la putain jusqu'au bout, jusqu'à l'évanouissement et même plus, jusqu'à ne plus pouvoir marcher d'être toujours à genoux et mourir écartelée d'avoir trop ouvert les jambes. (142)

À bout de ses forces, Cynthia ne ressent plus de plaisir vers la fin de la journée, seul le leurre de l'argent l'incite à continuer et à feindre son plaisir auprès des clients. Vue sous cet angle, la prostitution peut être considérée comme un «jeu théâtral» (Pryen 142), car la prostituée se met en scène auprès du client et joue le rôle de la femme surexcitée par la présence de ce dernier, comme le décrit très bien Pryen dans la citation suivante:

Il s'agit d'être en représentation pour satisfaire la demande du client, sans investir de soi. Cette mise en scène est reproductible dans toutes les relations aux clients, quand la demande relève également de cette théâtralisation - ce qui n'est pas toujours le cas. Elle constitue ainsi un acte qui engage l'histoire du client. Mais elle ne conduit pas la personne prostituée à s'engager elle-même, elle ne l'amène pas à sortir de son rôle professionnel, elle fait partie de ce rôle. Et elle peut être reproduite, dans une conception

¹⁹Selon Mayné, le sentiment de dégoût ou d'ennui qu'évoque la répétition des mêmes gestes dans l'industrie du sexe est étroitement lié à la question de la violation du tabou social qu'est toujours le travail du sexe. Car au début, la transgression d'un tabou donne lieu à un sentiment de choc «excitateur», mais à force d'inévitables répétitions ce tabou se banalise et devient la norme. Voir Gilles Mayné, *Pornographie, violence obscène, érotisme*, (Paris: Décartes & Cie 2001) 17.

quasi-taylorienne, de la même manière que les actes sériels, techniques, que constituent les pratiques sexuelles en tant que telles. (Pryen 142)

Ainsi, Cynthia se sert de son corps «pour réaliser le service sexuel, défini par la pratique sexuelle» (Pryen 140), sans rien livrer aux clients de sa vie privée. Pour établir une distance entre sa vie à elle et celle de la «femme publique» qu'elle joue (Pryen 31), elle s'est choisi entre autres ce que l'on appelle dans le milieu prostitutionnel «un nom de guerre» ou «un nom de bataille» (Bernier 78): «je m'appelle Cynthia...et ce nom n'est pas vrai...c'est mon nom de putain», nous renseigne-t-elle, «et avant, je m'appelais Jamie, j'avais les cheveux noirs» (121). De cette façon, la narratrice essaye de créer à l'aide des changements de noms et parfois d'apparence un écart entre elle et le client; un acte qui traduit sa tentative, voire son désir, de vendre des services sexuels, et non son corps ni son moi subjectif, tout comme le soutiennent les féministes libérales²⁰.

Par conséquent, il n'est pas surprenant que Cynthia et d'autres prostituées ressentent de la fierté à réussir à tromper leur client, à ne lui vendre qu'«un simulacre, une enveloppe vide» d'elles (Mouvement du Nid 29). Provient donc «un décalage entre ce que pense obtenir le client et ce qu'elles lui donnent réellement», car ce premier croit vraiment avoir accès au corps et à la jouissance des femmes prostituées (Pryen 143). Et cette fierté, cette certitude de duper le client procure à la prostituée de nouveau un sentiment de pouvoir, de supériorité face à l'homme, même si, en revanche, ce dernier est convaincu de soumettre à lui la femme prostituée, comme le dévoile Chancer:

The structural standpoint of the subordinate [thus the sex worker] often makes possible a more accurate, holistic comprehension of a dominant/subordinate, employer/employee

²⁰Lacasse, *La prostitution féminine à Montréal: 1945-1970*, (Montréal: Boréal 1994) 19.

relationship than does the position of the apparent superordinate [client]. Like the domestic worker who consciously feigns behaviours desired by employer, the sex workers [are] often the only ones aware they were faking pleasure....Johns often seem quite foolish, aroused and persuaded by moans, groans, and ritualised statements that they (ironically) paid to hear. They may not have had a clue about what was actually taking place in the individual woman's mind and body. The sex worker, though, has the advantage of a fuller insight into their positions, the power of secretly knowing that what to him appeared authentic may have been to her actually ridiculous and revolting. (Chancer 193-194)

Conforme à l'étude de Chancer, Cynthia, de sa part, n'est que trop consciente de la naïveté de ses clients et se moque de leur certitude insensée que le plaisir qu'elle feint est authentique. Elle satirise l'attitude macho de ses clients et révoltée par leur bêtise et leurs comportements, elle nous dévoile qu'«ils veulent... [la] faire jouir à tout prix» (50):

Et pour mon seul plaisir, ils font courir leur langue sur moi comme si j'étais entièrement fente, comme si c'était normal de faire ça à une femme qu'on voit pour la première fois, une femme...qui pourrait être leur fille, il ne faut jamais l'oublier, et ainsi laissent-ils de grandes traînées de bave sur mes cuisses qu'ils regardent ensuite comme si ça venait de moi, tu mouilles aux genoux mon amour, tu vois bien que tu aimes ça, et moi je leur souris gentiment, continue mon chéri, ne t'arrête surtout pas. (49)

Ainsi faussement persuadés de faire plaisir à la femme prostituée, les clients ne soupçonnent pas que pendant l'acte sexuel «la tête [de Cynthia] peut être ailleurs, en train de jacasser, de s'imaginer la saga de ce qui devrait être la vie, ou encore en train de substituer les halètements du client à ceux du professeur de philosophie» (45-46). L'expertise de Cynthia de faire croire à un client qu'il est important, unique, un point de repère dans sa vie de prostituée, n'est donc, nous l'avons dit, qu'un jeu de comédie. Et le client, de son côté, ne se doute de rien; il ne sait pas que pour la narratrice «il est difficile de penser les clients un par un car ils sont trop nombreux, trop semblables,...indiscernables dans la série de leurs aboiements où reviennent les mêmes exclamations baveuses» (60). Il ignore aussi que la prostituée le trouve la plupart du temps dégoûtant, «médiocre et flasque» (48). Car en réalité, cette dernière ne voit chez le client

qu'un être insignifiant: un objet ou «un portefeuille» (Pryen 146). Aux yeux de Cynthia, par exemple, le client est la plupart du temps «réduit à l'état de "machine à payer"» (Legardinier 11):

Et lorsque je rentre chez moi le soir, je ne me souviens bien que de l'argent, je dis à qui veut l'entendre aujourd'hui j'ai gagné tant d'argent, et là je compte les billets un par un, plusieurs fois de suite pour bien m'imprégner de cet argent apparu là et sorti de nulle part,...il faut calculer encore et encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un chiffre unique que je décompose ensuite en une multitude de choses à acheter,...j'en ai pour deux jours à ne plus me souvenir de Pierre, Jean, et Jaques. (60-61)

De cette manière, la travailleuse du sexe a souvent le dessus sur le client parce qu'elle connaît, comprend et discerne toutes les mises en jeu du commerce de la prostitution. Grâce à cette connaissance, recevoir de l'argent d'un client pour un acte sexuel sans vraiment s'y appliquer, peut en effet procurer à la prostituée un sentiment, sinon de véritable pouvoir sur le client, de récompense appropriée pour le dégoût ressenti envers ce dernier, d'après la devise «making him pay and indeed "getting paid"» (Chancer 193). Ainsi, à l'instar de l'argument des féministes libérales que «la prostituée est la figure de la femme émancipée, puisqu'elle est la seule à clairement établir [et déceler] les termes d'un contrat qui reste implicite dans le cadre du mariage [traditionnel]» (Pryen 11), Cynthia comprend l'ensemble des enjeux de son métier. Et avant tout, elle sait que «ce commerce n'est possible que grâce à un pacte sur la vérité qu'il ne faut surtout pas dire et qu'il faut croire ailleurs, quelque part dans l'illusion qu'on peut avoir de l'appétit pour le premier venu, même obèse et stupide» (48).

I.2.2 La primauté du client

La narratrice, comme d'autres prostituées, tente donc de réduire le client à une «unité de mesure, [à une] unité comptable» (Pryen 97) égalant une somme fixe d'argent. Pourtant, la tentative de se distancier ainsi de la personne qu'est le client et de ne voir en lui qu'un homme

stéréotypé pose souvent des problèmes à la femme prostituée; en d'autres termes, fermer les yeux sur ce qui se passe réellement dans le commerce prostitutionnel, c'est-à-dire sur la relation physique qui a lieu entre deux individus, entre la prostituée et le client, pour ensuite réduire ce dernier uniquement à son portefeuille est plus facile à dire qu'à faire, comme nous le révèle

Cynthia:

Mais c'est quelquefois au-delà de mes forces, je veux dire oublier, réduire les clients à un seul homme pour ensuite le réduire à sa queue, parfois ils prennent trop de place, eux et leurs manies,...et dans ces moments-là ce n'est plus à l'argent que je pense, on ne peut pas penser à l'argent dans ces moments-là, on ne peut que penser que jamais plus on ne pourra oublier ça, la misère des hommes à aimer les femmes et le rôle qu'on joue dans cette misère, la caresse du désespoir qu'on nous adresse...et moi je dis même en fermant les yeux très fort pour ne faire que ça, fermer les yeux sur tout, même en fuyant très loin pendant toute une vie, rien ne fera oublier la dévastation de ce qui a uni la putain à son client, rien ne fera oublier cette folie. (61)

Certains clients, excentriques et exigeants, rendent impossible pour la narratrice la tâche de les oublier à la fin de la journée, eux et leur histoire individuelle. D'après Stéphanie Pryen, ce fait ne surprend pas, car

la distance au client est modulable.... Dans ces cas où la distance au client est réduite, la relation prostitutionnelle n'est plus seulement, du point de vue de la personne prostituée, considérée sous l'angle utilitariste et purement technique. Elle engage alors une partie d'elle-même. (Pryen 150)

De cette manière, Cynthia ne cesse entre autres de penser, même dans sa vie privée, à un client qu'elle appelle «Michael le chien» vu qu'il «jappe et geint comme une bête», quand il exige «qu'on lui écrase les yeux avec les pouces» et qu'on lui donne des coups pendant l'acte sexuel (61-2). C'est ce type de situation qui fait comprendre à la narratrice qu'en réalité, elle ne contrôle pas vraiment le rapport avec le client comme elle le croyait au début. Elle reconnaît aussi qu'elle n'incarne pas entièrement l'image de la prostituée émancipée exprimant sa liberté sexuelle que peignent les féministes «pro-travail du sexe», mais que la prostitution s'apparente souvent ,

comme le soulignent les féministes radicales, à une activité avilissante et rabaissante pour la femme impliquée²¹. Car la narratrice est obligée, afin de gagner de l'argent, de se soumettre et de répondre aux demandes des hommes qui la fréquentent, même si leurs exigences la rendent mal à l'aise et l'empêchent à la fin de la journée de se respecter elle-même:

Oui, ne faut-il pas être folle pour frapper les gens uniquement parce qu'ils le demandent, ne faut-il pas être une larve pour putasser ainsi, avec les chiens, jusqu'à oublier à quel point je ne sais plus rien refuser, jusqu'à ignorer que dans tous les autres cas c'est moi la chienne, la dévote larve qui geint parce qu'on le lui demande et qui baisse la tête lorsqu'on lui remet l'argent. (62-63)

Cette citation démontre clairement l'accablement et l'auto-dénigrement auxquels Cynthia succombe et qui évoquent en elle un sentiment de haine de soi après s'être engagée, certes en toute connaissance de cause, mais contre sa conscience, contre sa volonté à elle, dans un acte sexuel de type sadomasochiste avec le client. Pourtant, comme le texte cité l'indique également, la majorité de ses rencontres prostitutionnelles reposent sur un rapport sadomasochiste, mais normalement c'est elle, et non le client, qui se trouve en position de subordination en ce qui concerne les pratiques sexuelles. De la sorte, elle souffre, entre autres, des avances d'un client qu'elle appelle «le corbeau» (112) qui, pour s'exciter, lui fait subir des humiliations extrêmes:

Il me demande de lui faire voir à quel point je peux ouvrir les jambes et combien de temps puis-je rester ainsi les jambes ouvertes, et là je lui montre, voilà jusqu'où je peux aller, en êtes-vous satisfait, non, il faut ouvrir un peu plus et puis cambrer le dos, jeter la tête vers l'arrière et mettre la petite culotte sur le côté, et peut-être puis-je me doucement retourner sur le ventre et me déhancher devant lui, les fesses bien hautes, d'abord tout doucement et ensuite avec fureur, en prenant soin de gémir à chaque coup de rein, et là je fais tout ce qu'il me demande du mieux que je le peux,...et ce serait parfait s'il en restait là, s'il ne faisait pas chaque fois la bêtise de s'approcher pour me pénétrer, ses soixante-dix ans écrasant ma personne, mais ouvre donc un peu plus les jambes ma chérie, ma petite goye de rien du tout. (113)

²¹Voir Geadah, *opt. cit.*, 115.

Cette description très détaillée et graphique des exigences du «corbeau» illustre bien le déroulement du jeu théâtral dans lequel Cynthia s'implique afin de feindre son plaisir et de tromper son client tout en lui faisant croire d'être véritablement excitée. Mais en même temps, la citation met en évidence que le client ne se préoccupe pas en réalité de l'authenticité du désir exprimé par Cynthia aussi longtemps qu'elle fait semblant d'en ressentir. Car ce n'est pas le désir de Cynthia qui compte vraiment pour l'homme dans le rapport prostitutionnel. Au contraire, l'avantage principal que voit ce dernier dans l'acte de fréquenter une prostituée au lieu de s'engager dans une relation romantique repose sur le seul fait qu'il «achète le droit de se consacrer uniquement à ses propres désirs sans être «dérangé» par les exigences et les aspirations de sa partenaire» (Mouvement du Nid 20).

Ainsi, le plaisir des femmes prostituées importe peu aux clients. Au contraire, pour l'homme, la prostitution s'apparente à un chemin à sens unique menant directement et exclusivement vers sa jouissance sans que celle de la femme impliquée soit nécessaire. Pour cette raison, cette dernière est souvent, comme le fait remarquer Susan Griffin, réduite au silence, voire privée de sa voix dans le commerce du travail du sexe²². Même Cynthia, après avoir fait son soi-disant métier de choix pendant un certain temps, s'aperçoit jusqu'à quel point elle est vouée au mutisme par les clients dans l'industrie du sexe:

Je ne peux que céder car ni la perspective de la douleur ni celle du dégoût ne saurait renverser chez [les clients] la certitude du plaisir que j'y trouve, et je dis non et ils disent oui, et je dis ça fait mal et ils disent j'y vais doucement, tu verras, ça fait du bien, mais oui c'est vrai, ça fait du bien, ça fait mal doucement, et que vaut cette presque douleur à côté de leur joie, qu'est-ce qu'avoir mal lorsqu'on est moi, qu'est-ce que vouloir, penser ou

²²Voir Susan Griffin, *Pornography and Silence*, (New York: Harper & Row 1981). Nous avons repris ici le point de vue qu'a Susan Griffin à l'égard de la place de la femme dans la pornographie et nous l'appliquons à la prostitution. Car la prostitution, selon le Mouvement du Nid et le courant abolitionniste en général, n'est que «la traduction pratique de ce que propose la pornographie», voir Mouvement du Nid, *opt. cit.*, 24.

décider lorsqu'on est pendue à tous les cous, à toutes les queues, les pieds dans le vide.
(22-23)

Sous ce jour, le pouvoir de Cynthia sur le client qu'elle croyait pourtant se procurer grâce à sa compréhension profonde de l'ensemble complexe des comportements prostitutionnels, s'avère quasi insignifiant. Car c'est sa personne toute entière qui semble insignifiante aux yeux du client, un fait qui brise également l'illusion et l'espoir de la narratrice «d'être là pour de vrai, pour de bon» (20) dans le rapport sexuel. Loin de se sentir aimée et appréciée par les hommes, elle doit faire face à la réalité sombre que «cette rencontre...ne [la] concerne pas, enfin pas personnellement, ce n'est pas [elle] qu'on prend ni même [sa] fente, mais l'idée qu'on se fait de ce qu'est une femme, l'idée qu'on se fait de l'attitude d'un sexe de femme» (45), car «la putain en désigne automatiquement une autre avec son corps qui par nature désigne un autre» (85).

Ainsi humiliée, rabaissée et par dessus le marché dégoûtée par maints clients qu'elle a appris à haïr et qui pourraient non pas seulement être ses pères, mais aussi ses grands-pères, Cynthia saisit enfin le point de vue des féministes abolitionnistes que la prostitution est «un service qui ne se limite pas à sa dimension sexuelle – même si c'est une réponse à des besoins sexuels» (Pryen 181). Car ce n'est pas la dimension sexuelle de son métier qui la dérange: «[le] trafic où se joue ma personne ne me gêne pas du tout» (57), dit-elle, mais le fait que le client «ne vient pas seulement chercher une relation sexuelle»; qu'il souhaite plutôt «exercer un rapport de pouvoir» (Mouvement du Nid 19).

Dans le commerce du sexe, c'est le simple geste de payer qui octroie au client la possibilité, et selon lui, le droit, de soumettre la femme à lui. De plus, la transaction monétaire qui constitue la base de la rencontre prostitutionnelle fixe éternellement le rapport de pouvoir entre le client et la prostituée: «ceux qui payent seront toujours plus grands que ceux qui sont

payés en baissant la tête, et ce n'est pas moi qui le veux, c'est une loi de la nature», nous informe la narratrice (63-4). Ainsi, dans la mise en scène de la prostitution, l'argent versé «en échange de «service sexuel» devient un instrument de pouvoir et de domination pour asservir...celle qui vend son corps» (Geadah 124)²³. Pour cette raison, selon Kate Millett,

ce n'est pas son sexe que la prostituée est amenée à vendre, en réalité: c'est sa dégradation. Quant à l'acheteur, au client, ce n'est pas la sexualité qu'il achète, mais le pouvoir, le pouvoir sur un autre être humain, l'ambition enivrante de régner sur la volonté d'autrui pendant un laps de temps déterminé, la faculté euphorisante de diriger et de commander une activité qui devrait être la moins sujette à la honte et au tabou. Pour [quelques] dollars, cette impression de puissance est une acquisition considérable. (Millett, *Prostitution* 64)

Puisque payer est normalement le geste qui, dans notre société de consommation, nous permet d'acheter des objets, il n'est pas surprenant que le «client use de la personne prostituée comme un objet dévalorisé, dénué d'affectivité et de sentiment» (Mouvement du Nid 20), surtout puisque celle-ci ne se vend pas seulement à un seul, mais à «une série d'hommes» (28). Par conséquent, la prostituée n'est guère considérée un être humain, un sujet, une femme mais, comme le craignaient tout au long les féministes radicales, une marchandise, «une machine à produire du plaisir», voire une esclave sexuelle (Lacasse 22-23). Ou bien elle est, comme le constate Cynthia elle-même, un «rien du tout» (113), une «bête» (58), «un animal domestique» (150). Qui plus est, dans les yeux d'un client régulier, comme l'est par exemple Malek pour la narratrice, il se peut même qu'aller voir une prostituée «n'[est] pas différent d'aller voir un film dont on [n'a] dit que du bien» (158).

²³À cet égard, Geadah mentionne également le fait que le courant «pro-travail du sexe» omet de sa théorie l'élément clé que l'acte de payer est lié au pouvoir du client dans le commerce prostitutionnel. Car cet élément contredit sa thèse que la prostitution est un métier comme un autre menant à l'émancipation de la femme; que c'est un travail qui doit être légalisé pour procurer plus de contrôle et d'autonomie à la personne prostituée (*opt. cit.*, 124).

La femme prostituée est de cette manière dénotée de nombreuses connotations négatives, tant du côté des clients, tant du côté du public qui, en général, stigmatise et blâme la femme davantage que l'homme pour l'existence même de la prostitution dans la société²⁴ faute de ne pas comprendre «qu'il faut être deux pour jouer à ce jeu, un pour frapper à la porte et l'autre pour l'ouvrir» (109). En d'autres termes, le public «n'oublie que trop facilement qu'il ne peut exister de prostituées sans clients» et le client, lui, voit dans le geste de payer la clé de l'innocence, vu qu'en payant, il «rachète sa faute et s'en absout» alors que «seule la femme garde l'argent du péché»: «à elle de supporter tout le poids de la condamnation, et la honte, et l'humiliation» (Javeau 11)²⁵. De plus, la travailleuse du sexe doit subir davantage que le client le stigmate lié à la prostitution parce qu'en général, on ne distingue guère entre l'identité de la femme prostituée et son métier de la prostitution. Dans l'opinion publique, elle est ce qu'elle fait:

Surtout l'acte peut être anodin pour l'homme quand il est client dans la mesure où il s'inscrit entre des dizaines d'autres activités, alors que pour la femme concernée depuis son statut de prostituée, l'acte s'inscrit de manière répétitive dans l'ensemble de sa vie, et continue à la poursuivre même dans sa vie privée qu'elle est le plus souvent conduite à protéger du sceau du secret. Elle est désignée en tant qu'elle *est* prostituée, alors qu'il est allé *voir* une prostituée. (Pryen 45)

Il n'est ainsi pas surprenant que Cynthia ait intériorisé, avec le temps et à force de l'habitude, l'image dégradée qui est imposée à la prostituée de l'extérieur; un fait qui laisse supposer que l'auto-dénigrement dont la narratrice fait souvent preuve dans son récit n'est pas

²⁴Voir Pryen, *opt. cit.*, 16-17, 42-44.

²⁵Il est à noter ici que c'est à cause du stigmate et de la culpabilisation à laquelle la prostituée seule doit faire face qu'elle court constamment le risque d'être la victime de violence, qu'elle est constamment en «danger d'être kidnappée, coupée en morceaux et jetée dans les égouts par des fous chargés d'une mission, qui veulent laver le monde de son péché, de sa féminité» (Arcan 151). Sous ce jour, la légalisation et donc la légitimation du travail du sexe qu'exige le camp libéral pourrait en effet lutter contre la stigmatisation des prostituées et donc améliorer leur condition de travail en leur procurant plus de droits et donc de sécurité. Voir Geadah, *opt. cit.*, 112-13.

seulement issu d'un sentiment de haine de soi après s'être lancée dans des pratiques sexuelles révoltantes, mais il provient aussi, d'après Kate Millett, d'un «conditionnement social» auquel la prostituée et la femme en général succombent dans la société historiquement patriarcale (Millett, *Prostitution* 67). Ce constat de Millett pourrait expliquer pourquoi la narratrice a adopté le nom «putain» pour parler d'elle-même; une désignation qui ne nomme pas seulement les femmes prostituées, mais aussi toutes celles dont le comportement, sexuel ou autre, dévie de celui accepté et jugé bon par la société²⁶. Plus précisément, en s'appelant «putain», Cynthia se sert d'un terme qui à la fois stigmatise la prostituée et qui «nomme et déshonore la femme», étant donné qu'il est le «synonyme de «non-chasteté», d'impureté» (Pryen 42). De plus, cette désignation témoigne du double-standard qui existe dans la société dans l'intérêt de l'homme et aux dépens de la femme car, comme le fait remarquer Stéphanie Pryen, «elle est spécifiquement féminine: même si des hommes ont le même type de comportement, ils ne sont pas désignés comme «putains»» (Pryen 42). De la même manière, ce n'est que la femme qui est dénigrée par l'expression «femme publique» renvoyant inévitablement à la prostitution tandis que le terme «homme public», n'a aucune connotation de la sorte²⁷.

Ainsi, si l'on va au-delà des apparences superficielles, au-delà du raisonnement pragmatique que la prostitution est un métier comme un autre que chacun a le droit de choisir, il devient évident que la rencontre sexuelle entre la femme prostituée et le client ne peut pas être

²⁶Voir Lynn S. Chancer, *opt. cit.*, 189.

²⁷La dénomination «femme publique» est paradoxale. La femme prostituée est désignée «publique» parce qu'elle vend des services sexuels à une multitude d'hommes, donc au public, au lieu d'appartenir à un seul homme, donc à l'espace privée, comme dans le cadre du mariage traditionnel. Pourtant, en même temps, l'acte sexuel qui se trouve au cœur de la rencontre prostitutionnelle est souvent inextricablement lié à l'espace privé (Voir Stéphanie Pryen *opt. cit.*, 31). Cynthia, par exemple, reçoit ses clients dans une chambre bien isolée du monde public.

réduite uniquement à des conduites personnelles²⁸, mais qu'elle s'inscrit dans le tissu social du patriarcat dans le sens où elle est traversée d'une vieille «dichotomie construite socialement» (Pryen 31), d'un double-standard qui existe entre les hommes et les femmes. Vue sous cet angle, la prostitution est, tout comme le soutiennent les féministes radicales, une institution qui perpétue ouvertement la domination de l'homme sur le sexe de la femme et constitue pour cette raison «le coeur même de la condition sociale féminine» au sein du patriarcat (Millet, *Prostitution* 64)²⁹.

I.2.3 La loi du proxénète

En abordant le débat actuel qui entoure le thème de la prostitution³⁰, on prend vite conscience que l'on ne peut se limiter à parler des deux acteurs principaux de la rencontre prostitutionnelle, c'est-à-dire du client et de la prostituée, mais qu'il faut également examiner la fonction du troisième partenaire impliqué dans l'industrie du sexe: le proxénète. De nouveau, les opinions sur le rôle de ce dernier divergent largement. Comme le fait remarquer Geadah, le courant libéral ou «pro-travail du sexe» accuse par exemple le camp abolitionniste d'exagérer la dimension du pouvoir du proxénète sur la femme prostituée, prétendant que «l'idée que toutes les prostituées sont soumises à un proxénète est un mythe» (Geadah 151). Pourtant, bien que chacun ait le droit à sa propre opinion, le camp libéral ne peut rien contre le fait que c'est le

²⁸Mouvement du Nid, *opt. cit.*, 23.

²⁹Il ne faut néanmoins pas oublier que Cynthia, en tant que prostituée, n'est pas entièrement victime. Il faut garder à l'esprit que c'est en effet elle qui a choisi la prostitution et qu'elle ressent parfois du plaisir et de l'appréciation de la part des clients. De plus, dans son cas, «la relation du pouvoir, même déséquilibré, est bilatérale» (Pryen, *opt. cit.*, 20).

³⁰Le débat embrasse, entre autres, les questions suivantes: doit la prostitution être oui ou non légalisée, décriminalisée? Faut-il criminaliser le client plutôt que la prostituée? En ce qui concerne ce débat au Québec, voir Françoise Guénette, «Prostitution», *La Gazette des femmes* 23. 6 (mars-avril 2002): 10-16.

proxénétisme, la mondialisation et le trafic du sexe qui caractérise le plus la prostitution d'aujourd'hui³¹. Pour cette raison, on peut affirmer sans risque que «la prostitution est bien un système, une organisation aux rouages parfaitement structurés» et qu'elle est par conséquent dans l'ensemble «beaucoup plus qu'une simple addition de conduites personnelles et privées» (Mouvement du Nid 6).

Dans le cas de Cynthia, le fait que son quotidien de prostituée soit rigoureusement réglementé et structuré par l'agence d'escortes pour laquelle elle travaille est sans doute avantageux, du moins d'un certain point de vue³². Cependant, ce fait n'empêche pas que la relation prostituée-proxénète soit sous-tendue d'un rapport aigu de pouvoir dont profite le souteneur aux dépens de la femme. Car Cynthia, comme chacune des escortes qui travaillent à l'agence, doit, à la fin de la journée, léguer la moitié de son argent péniblement gagné au proxénète: «Je me donne pour cinquante dollars la demi-heure et soixante-quinze dollars l'heure, pas plus, les clients me payent cent ou cent cinquante dollars mais je ne garde que cinquante ou soixante-quinze dollars», nous renseigne Cynthia (31). Si l'on fait le compte, il devient évident jusqu'à quel point la prostitution est un métier lucratif surtout pour le proxénète, qui encaisse des sommes énormes d'argent quotidiennement amassés grâce aux services sexuels vendus par les escortes. Celles-ci, en revanche, gagnent beaucoup moins et semblent souvent dépenser la majorité de leur argent sans grand délai, s'enfonçant ainsi dans un cycle vicieux étant donné qu'elles doivent continuer à se prostituer pour regagner l'argent perdu. Cynthia, par exemple, dissipe une fortune pour des produits qui embellissent et rajeunissent son corps, s'assurant ainsi

³¹Voir Geadah, *opt. cit.*, 26.

³²En ce qui concerne ces avantages, voir la section I.1.

de demeurer à la hauteur d'être vendue chèrement. En conséquence, comme le fait remarquer Pryen,

le monde de la prostitution est *ainsi fait* que l'argent est aussitôt dépensé. Il passe dans les mains des personnes prostituées pour alimenter les réseaux de proxénétisme et les profiteurs de tous ordres....En réalité le système prostitutionnel enrichit les proxénètes et dépouille les personnes prostituées. (Pryen 68)

Cependant, le transfert de la moitié de l'argent au proxénète n'est pas le seul type d'exploitation auquel la prostituée doit faire face en se soumettant à ce dernier. Le rapport dominant/dominé qui définit la relation souteneur/prostituée est sans cesse renforcé. Ceci vaut surtout pour les maisons de prostitution de luxe dont fait partie l'agence de Cynthia, car elles s'apparentent aux «réseaux menés à la baguette par les proxénètes, conditionnement et infantilisation des jeunes femmes, entièrement modelées pour le bon plaisir d'un client» (Mouvement du Nid 15). Ainsi, pour parler entre autres de son proxénète (ou ses proxénètes, qui le sait?), Cynthia fait allusion à «*un maître*» (15), et quand elle évoque des règlements de l'agence, elle parle schématiquement de «la règle» (149) à laquelle elle doit se subordonner à tout prix si elle ne veut pas être réprimandée comme une enfant.

Pour ne mentionner que quelques-unes de ces règles (implicites et explicites) auxquelles la narratrice doit se soumettre au cours d'une journée à l'agence, il faut commencer par celle qui oblige l'escorte à demander de façon humble à son souteneur chaque matin la permission de travailler, donc de se prostituer chez lui:

Il faut appeler très tôt pour que me soit donnée l'autorisation d'être présente ce jour-là, dans le menu du jour, est-ce que je peux travailler pour vous aujourd'hui, est-ce que je suis autorisée à me prostituer chez vous, dans vos appartements, et je suis désolée pour hier, désolée de n'avoir pu me présenter comme prévu, voyez-vous j'avais mes règles, mais aujourd'hui c'est bien fini, enfin presque, et j'ai pensé à tout. (26)

Une fois arrivée à l'agence, Cynthia doit respecter les règlements internes. Entre autres, il

lui est interdit d'ouvrir les rideaux pour ne pas attirer l'attention du public sur le commerce qui a lieu à l'intérieur du bâtiment (29). De plus, elle est censée faire le ménage de sa chambre après la sortie de chaque client pour que le prochain ne soupçonne rien de la présence du précédent - une règle à laquelle elle n'obéit pourtant pas pour mieux faire comprendre au client qu'il n'est «qu'un point perdu dans la série des hommes qui passent» (28). Enfin et surtout, le proxénète assure à l'aide des règles que le service des escortes réponde parfaitement aux attentes des clients. Par exemple, l'exigence d'un client de s'engager dans un ménage à trois ne pose aucun problème, car «la règle veut que chacune [des prostituées] se choisisse une partenaire pour former un duo et se donner en spectacle» (149).

L'agence d'escorte où travaille la narratrice fait de cette manière de son mieux possible pour plaire à ses fournisseurs d'argent, donc aux clients, sans vraiment se préoccuper du bien-être des femmes prostituées. Dans ce sens, on pourrait affirmer que la prostitution est en effet une institution créée principalement par l'homme et pour l'homme³³ dans laquelle «la prostituée, elle, est doublement prolétaire» (Javeau 11). Elle se trouve, pour ainsi dire, entre deux maîtres, puisque non seulement elle doit soumettre son corps aux exigences des clients, mais elle doit également obéir aux règlements du proxénète. Ainsi et de toute évidence, dans le commerce du sexe de luxe, toute la vie des prostituées «est organisée, réglée, en fonction...des exigences de rentabilité de l'établissement» (Mouvement du Nid 14).

La rentabilité et la productivité de l'agence ou, en bref, la nécessité de porter au maximum

³³Les féministes radicales avancent surtout que la prostitution, tout comme la pornographie, est une institution créée par l'homme et pour l'homme (voir Simmons, *opt. cit.*, 135). Pourtant, cette prétention est controversée. Les féministes libérales de leur côté soulignent que le grand nombre de femmes activement impliquées à tous les niveaux dans le commerce du sexe fait preuve que cette industrie est actuellement créée par et pour les deux sexes. (Voir Kimberly Klinger, «Prostitution, Humanism and a Woman's Choice,» *The Humanist* 63 (2003): 16.

le profit, constitue ainsi la loi suprême du proxénète. Et cette loi s'est infiltrée dans le moindre détail marquant l'industrie du sexe où travaille la narratrice, pour en commencer par le fait que cette dernière est critiquée par son souteneur chaque fois qu'elle gaspille des ampoules d'électricité (122), jusqu'au fait que l'agence essaye d'attirer le plus grand nombre de clients possible à l'aide d'un système publicitaire efficace qui décrit minutieusement les atouts de chaque escorte, de sorte que le client puisse facilement choisir son modèle préféré:

On a fait par téléphone la promotion de mon corps, trente-six, vingt-quatre, trente-six, vingt ans aux yeux bleus, oui monsieur, elle est très jolie et elle donne un bon service, elle peut vous rendre service plusieurs fois de suite, vous sucer comme personne, elle peut aussi se faire enculer pour un peu d'argent, un petit extra, et allez donc sur internet, on peut y voir des photos où elle montre ses seins, enfin juste ce qu'il faut pour vous faire bander, et allez du même coup lire ce qu'on écrit sur elle dans les forums de discussion, sur Canada's Best où on converge de toute l'Amérique pour tenir à jour ses exploits, c'est une vedette, la star de l'agence. (30)

La narratrice est ainsi cataloguée par l'agence selon ses dimensions physiques et présentée au monde public comme un objet, une chose³⁴. En conséquence, il devient évident que l'on ne peut faire passer la prostitution gérée par le proxénétisme pour autre chose qu'«un système d'exploitation parfaitement au point», du moins en ce qui concerne les institutions à l'image de l'agence d'escorte de Cynthia (Mouvement du Nid 7). Car, bien qu'elle réussisse à tirer (parfois) du profit de sa profession sur le plan matériel, elle souffre forcément sur le plan émotionnel du fait qu'elle n'est guère traitée d'être humain: pour le client elle n'est (la plupart du temps) «qu'une machine à le satisfaire», et pour le proxénète, une machine à faire fortune (Javeau 11).

³⁴ À l'égard de la représentation de la femme comme objet sexuel durant le processus de la vente de son corps, consulter Susan Griffin, *opt. cit.*, 113.

I.3 L'identité et le corps de la prostituée

Nous avons vu qu'en choisissant le métier de la prostitution, Cynthia songeait à se démarquer des autres femmes et étudiantes ainsi qu'à être remarquée par les hommes. Elle voulait se sentir aimée de même que l'est «l'unique schtroumpfette du village au milieu de ses cent schtroumpfs», et n'être «ni mère ni fille de personne», tout en appartenant à «la race de celles...qui ne sont là que pour faire bander...au plus grand plaisir de tous» (43). Bercée ainsi dans l'illusion de pouvoir réaliser ce désir une fois prostituée, Cynthia ne se rendait pas compte au commencement de sa soi-disante carrière que «c'est à la longue seulement que les effets néfastes de la prostitution apparaissent plus clairement aux yeux des personnes qui y sont engagées. Celles-ci vivent, au début, une certaine euphorie, bercées par l'illusion de l'argent vite gagné» (Geadah 129).

Seulement après avoir travaillé comme escorte pendant un certain temps est-elle amenée à avouer qu'elle s'était trompée et que ses espoirs d'être unique et distinguée étaient vains: «ce n'est pas de moi [que les hommes] bandent, ça n'a jamais été de moi, c'est de ma putasserie, du fait que je suis là pour ça, les sucer, les sucer encore, ces queues qui s'enfilent les unes aux autres comme si j'allais les vider sans retour» (19). La voilà donc en train de jouer un rôle que, dans sa naïveté de débutante, elle ne voulait jamais assumer: celui de la putain sans importance, sans particularités, sans identité-propre³⁵: «je ne suis pour rien dans ces épanchements, ça pourrait être une autre, même pas une putain mais une poupée d'air, une parcelle d'image cristallisée»,

³⁵Voir Cécile Coderre et Colette Parent, «Corps en dangers, mères sous contrôle: Les pratiques du service social concernant la prostitution,» *Du corps des femmes: Contrôles, surveillances et résistance*, ed. Sylvie Frigon et Michèle Kérisit, (Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa 2000) 81.

s'indigne-t-elle (19).

En ce sens, pour le client comme pour le proxénète, la femme prostituée est entièrement corps, entièrement chair dénuée de son âme, de sa spiritualité, de son humanité. Ainsi, pour faire son travail à l'agence d'escortes, c'est-à-dire pour jouer le rôle d'un corps qui n'a d'autre signification que de plaire à l'homme³⁶, Cynthia a besoin de se séparer de sa volonté à elle, de sa voix à elle, et d'adopter celles qui lui sont imposées de l'extérieur. Autrement dit, pour assumer correctement son rôle de putain auprès du client, elle doit effacer ses vrais sentiments, ceux qui exprimeraient son dégoût profond, afin de pouvoir refléter l'image de la femme soumise et muette que ces derniers veulent voir en elle.

Ce dédoublement, cette séparation qui a lieu entre son moi privé et son personnage professionnel³⁷ durant la rencontre prostitutionnelle a certes des mérites comme nous l'avons déjà indiqué. Car le fait que la narratrice adopte, par exemple, un «nom de putain» (121) au lieu de se servir de son vrai nom la protège en mettant une distance entre elle et le client de sorte qu'«une autre qu'[elle-même] a le soin d'être avec le client» (Mouvement du Nid 12). De même qu'une actrice mettant en scène son rôle théâtral, il semble ainsi possible, du moins sur le plan mental, que la femme impliquée dans le commerce du sexe puisse réaliser l'incarnation entière du personnage de la prostituée auprès du client sans léser son vrai moi. D'où l'argument des féministes «pro-travail du sexe» que la personne prostituée vend des services sexuels plutôt qu'elle-même³⁸.

³⁶Voir Susan Griffin, *opt. cit.*, 37-8.

³⁷Pour une description détaillée des étapes de distanciation menant à la déshumanisation de la femme dans l'industrie du sexe, voir Yolande Geadah, *opt. cit.* 146-149.

³⁸Voir Danielle Lacasse, *opt. cit.*, 19.

Sur le plan physiologique, par contre, comme l'avancent les féministes abolitionnistes, le divorce entre la vente des services sexuels et la vente du corps de la femme prostituée s'avère impossible: «dans la prostitution les outils du travail - le vagin, la bouche, les seins - ne sont pas détachés du corps féminin: personne et outils se confondent» (Lacasse 23). Dans l'intention de diminuer cette confusion entre son corps et son service, Cynthia s'assure, dans la mesure du possible, que le contact physique avec ses clients soit réduit au minimum et «qu'il n'y [ait] que les sexes qui se touchent» (27).

Mais malgré cet effort considérable de la part de la narratrice, c'est bel et bien son corps et non pas celui d'une autre auquel le client accède en la touchant. Et comme elle prend soin de réduire les contacts physiques au minimum, son corps n'est pas vendu dans son entièreté, mais de façon découpée ou morcelée étant donné que chaque homme qui la fréquente «[s'affaire] sur l'une ou l'autre de ses parties» (38). Sous ce jour, on peut affirmer sans hésiter que non seulement l'être humain ne peut exprimer son moi dans le milieu prostitutionnel, mais aussi que «paradoxalement, la prostitution n'accorde que peu de place au corps»: «C'est un corps dévalorisé, déshumanisé, blessé, mutilé, puisque réduit à une fonction de production d'argent», ainsi que de production de plaisir (Mouvement du Nid 29).

Si l'on ajoute le mépris du corps à la dimension de déshumanisation qui figure dans le cadre de la prostitution, il n'est pas étonnant qu'à la longue, la femme impliquée dans ce commerce succombe à un «temps de dépossession, d'absence de soi-même [et] d'enfermement progressif» (Mouvement du Nid 12). Dans le cas de Cynthia, par exemple, le dédoublement incessant dont elle fait preuve résulte en une confusion d'identités: «oui, c'est vrai que je finis par me perdre dans tous ces jeux de miroir, que je ne sais plus qui je suis à force d'être comme une

autre» nous révèle-t-elle (98).

Ainsi, l'identité de la narratrice devient davantage floue et opaque à mesure que la lisière entre son vrai moi et son persona de prostituée, tant au niveau psychique que physiologique, cesse d'exister. Par conséquent, elle se sent déchirée, coupée en deux, habitée par deux personnages distincts, comme le démontre bien la citation suivante qui récapitule les pensées de la narratrice pendant qu'elle prend un bain en attendant ses clients:

Il ne faut tolérer aucune présence hors de l'eau, telle est la consigne que je me suis donnée, que la tête et les orteils, il est ensuite facile d'imaginer qu'ils n'appartiennent pas à la même femme, que deux femmes sont en réalité dans l'eau, l'une vivante et l'autre noyée, les jambes dans l'air, il est ensuite facile d'imaginer que le rose et les jambes sont sur le point d'être séparés par un tour de magie, la femme en boîte coupée avec une scie, un sourire radieux d'un côté et de l'autre les pieds qui s'agitent pour saluer le public, des heures à se figurer l'échec de la réconnexion, le beau visage contracté par l'horreur d'être deux, la panique des jambes qui ont perdu les yeux. (127)

Non seulement cette suite de pensées de la narratrice témoigne clairement du déchirement qui a lieu à l'intérieur d'elle, elle dévoile également l'impossibilité de la coexistence à long terme des deux personnages distincts en elle. L'un des personnages, et, dans ce cas-ci celui de la femme publique, de l'actrice qui rit d'un faux rire, prend inévitablement le dessus sur l'autre femme, la femme noyée, son vrai moi. Autrement dit, en incarnant petit à petit le rôle de la prostituée à part intégrale qu'elle jouait auparavant seulement par intermittence, son vrai moi, son moi d'avant de devenir prostituée, cesse d'exister, tout comme le prévoit Susan Griffin:

In the wake of pornographic images, a woman ceases to know herself. Her experience is destroyed. When we speak of deception, we must speak of a self destroyed. For the deceiver has two selves. One is a false self, manufactured for appearances' sake and set before an audience. This self is allowed to speak, to act, to express, to live. But the other self, who is the real self, is consigned to silence. She is hidden, denied, eventually forgotten, and even, in some cases, unnamed. Thus the deceiver is in danger of never remembering that she has a real self. The real self continues to experience, to feel, to move through life. But in our minds, we destroy her experience, and thus we lose ourselves. (Griffin 202)

Vu sous cet angle, on pourrait en effet affirmer de même que le fait le courant abolitionniste, que «choisir la prostitution revient souvent à opter pour une forme de suicide» (Mouvement du Nid 13). D'où l'impression incessante de la narratrice d'être «si près de n'être rien» (90) et sa prise de conscience que «la mort se [cache] derrière tous [ses] gestes» (89). D'où le fait qu'elle n'a «plus le souvenir de [sa] vie avant» (56) et qu'elle a abandonné pour de vrai son nom de baptême (122): «je ne peux plus m'imaginer autrement», nous avoue-t-elle (56). Mais malgré tout cela et pour des raisons qui dépassent de loin la simple recherche de l'argent, elle «ne quitte pas ce commerce [qu'elle] dénonce et qui [la] tue» (51).

Conclusion

De même que la pensée féministe montre qu'une femme n'appartient pas à des catégories nettes établies par le patriarcat telles que putain/vierge, bonne/mauvaise, Nelly Arcan fait voir à l'aide de son personnage principal, Cynthia, que la réalité d'une prostituée ne peut pas non plus être étiquetée selon les dichotomies créées par le féminisme libéral d'un côté, et par le féminisme radical de l'autre. Au contraire, elle montre que les deux théories féministes ne s'excluent pas nécessairement. Car pour Cynthia, le recours à la prostitution est, comme le soutiennent les féministes libérales, d'abord un choix délibéré; elle se rend compte des enjeux du métier, elle est consciente des raisons évidentes de sa résolution de devenir prostituée et croit en concevoir les avantages et les inconvénients. Pourtant, en pratiquant ce métier, et, en deuxième lieu, en se racontant, la haine contre son choix et surtout contre les clients monte en elle. Elle prend conscience des fléaux sous-jacents qui parcourent le cadre de la prostitution, trouvant que son choix originel englobe plus qu'une préférence personnelle et qu'il s'insère, tout comme le

promettent les féministes radicales, dans une thématique plus complexe reposant sur des causes structurelles de la société patriarcale, et plus précisément sur l'inégalité entre les sexes. En d'autres mots, elle apprend que la prostitution est en effet la «fille du patriarcat» (Nduwimana 19). Lors de cette prise de conscience, la narratrice se met à la recherche des raisons plus subtiles qui se trouvent derrière l'évidence de son choix de métier; une réflexion qui l'amène à une analyse du contexte privé, voire sa famille, et la société dans laquelle elle a évolué, un parcours analytique qui sera donc le notre dans les prochains chapitres.

II. LE NOEUD: DU MICROCOSME FAMILIAL VERS LE REFUGE PROSTITUTIONNEL

Introduction au microcosme familial

La famille, comme le souligne Kate Millett, est l'instrument clé du fonctionnement de la société patriarcale¹. Elle est le lieu où le privé et le public se fusionnent: le privé, parce que c'est ici où les interactions familiales se déroulent, les rapports personnels se développent, l'appartenance se crée; le public, parce que la famille est un microcosme social imprégné par des valeurs dont la programmation s'opère dans les sphères sociales, politiques et économiques, et qui se veulent transmises plus ou moins intactes de génération en génération pour le bien-être collectif. Vu sous cet angle, c'est donc à l'intérieur de la famille que sont mises à jour non seulement les relations intrafamiliales et intimes, mais également les bases politiques et morales qui influenceront la vision du monde et le comportement futur des enfants.

Dans *Putain*, la famille joue un rôle central en ce qui concerne la genèse du choix de la narratrice d'assumer dans sa vie adulte la position soumise de corps-objet, de prostituée: une position à la fois désirée et répugnée. Car l'argent, quoiqu'il constitue peut-être la force motrice la plus évidente de la résolution de Cynthia de devenir prostituée, comme nous l'avons vu, n'est pas et ne peut être, de toute évidence, une explication suffisante pour cette démarche tant délibérée qu'autodestructrice de la narratrice:

L'argent est souvent un masque cachant des causes plus subtiles. Ni décision subtile, ni comportement irréfléchi, la démarche prostitutionnelle est spécifique, en lien avec l'histoire singulière de la personne. Elle ne s'explique profondément qu'au regard d'une

¹Kate Millett, *La politique du mâle*, 1969, trad. Élisabeth Gille, (Paris: Stock 1971) 47.

problématique mal résolue de la sexualité, de l'identité, des raisons de vivre, à la suite de carences affectives et familiales. Ses racines sont à chercher du côté d'une blessure, dans le domaine relationnel, d'une dévalorisation et d'un manque d'amour. (Mouvement du Nid 10-11)

Maints psychologues, et, plus précisément, nombreux psychanalystes qui s'inspirent de la théorie freudienne, s'entendent pour établir et pour affirmer ce lien entre la prostitution et le milieu familial carencé évoqué dans la citation plus haut, soutenant que cette carence entraîne «des conséquences néfastes pour la croissance émotive et sexuelle des jeunes filles» (Parent et Coderre 112). Tandis que ces psychologues semblent blâmer de façon uniforme le milieu familial intégral dans lequel a évolué la prostituée, certains d'entre eux ont tendance à donner plus de poids au rôle du père. Selon eux, une fille qui se sent rejetée par son père et qui vit pour cette raison une déception «[posant] un obstacle de taille à une résolution du complexe d'Oedipe», ne peut développer une identité sexuelle normale et court donc le risque de se réfugier en tant qu'adulte dans le milieu prostitutionnel (Parent et Coderre, 112-113). D'autres psychologues, par contre, identifient «la mère comme influence négative première dans le développement psychique de la prostituée», surtout quand cette première exprime une certaine hostilité envers sa fille mal aimée (Parent et Coderre 113).

Dans le cas de Cynthia, le lien entre le milieu familial et la prostitution est évident sur tous les plans, et, même si elle ne dit jamais directement «c'est ma famille qui m'a rendue putain», c'est exactement cela qu'elle veut communiquer dans son récit qui vocifère sa haine envers ses clients et son état de prostituée. Chaque fois, par exemple, que la narratrice essaye de «parcourir à rebours toutes les étapes» de sa vie pour trouver la source de son désir, voire son besoin, de se prostituer, elle n'arrive pas seulement «au point zéro de l'initiation», c'est-à-dire au moment «du premier client», mais elle aboutit de plus, en pensée, «jusqu'au lit de [ses] parents»,

au moment de sa conception (151). À partir de ce moment, sa famille, plus précisément son père, sa mère et aussi le fantôme de sa soeur décédée, jouent plusieurs rôles dans son «devenir putain»², englobant les dimensions du public et du privé qui seront analysées dans ce chapitre afin d'en peindre une image complète.

II.1 La prostitution comme révolte contre l'institution de la famille

La famille est un groupe institutionnalisé relativement stable qui constitue l'une des bases de la vie sociale. À cet égard, elle représente à la fois un modèle et un exemple de système interactif, impliquant une spécialisation des rôles et des attitudes, un rapport de place, des normes relationnelles et un ensemble de représentations et de valeurs qui orientent les conduites. (Marc et Picard 176)

En conformité avec la définition de la famille d'Edmond et de Picard citée ci-dessus, la famille de la narratrice constitue un groupe institutionnalisé du type patriarcal. Dans cette institution, mère et père occupent des rôles ou des fonctions plutôt qu'être des individus. Par exemple, on n'apprend jamais le nom du père; fait important qui implique déjà l'attitude contestataire de la narratrice envers le patriarcat, dans lequel le nom du père, en tant que garantie de la transmission de la lignée patrilinéaire, est/était d'une importance primordiale³. En refusant un nom à son père, Cynthia réduit ce dernier étroitement aux fonctions qu'il occupe dans son récit: il est père, homme d'affaires et client de prostituées. Par contre, le prénom de la mère, Adèle, est révélé une fois dans le livre; une *seule* fois pour l'unique raison de mettre l'accent sur le manque d'individualisme de cette dernière dans la vie et aux yeux du père. Encore privée de

²Il ne s'agit plus ici de son choix de devenir putain, mais du seul fait qu'elle le devient.

³Voir Dominique Brunet, *La femme expliquée: L'histoire d'un truquage*, (Montréal: Le Jour 1982) 42.

nom de famille, la mère se heurte à l'impuissance - fabriquée et volontaire - de se créer une identité en dehors des fonctions de mère et d'épouse qu'elle occupe. Le rejet de la narratrice de révéler les noms de ses parents traduit son refus de leur «accorder [du] crédit» en tant qu'individus; ils deviennent des gens qui «s'effondrent dans [son] impuissance à les identifier» (140-41). Père et mère incarnent donc des rôles sociaux et deviennent des êtres catégorisés épousant le moule que leur réserve le patriarcat, en particulier sous l'égide de l'église catholique dont le père se croit le porte-parole.

En effet, la famille de Cynthia suit à la lettre le schéma de la famille québécoise traditionnelle gouvernée par les impératifs moraux catholiques: elle est fille d'une mère au foyer et d'un père qui travaille et qui se revendique, conformément au modèle chrétien, tête de sa famille⁴. C'est le père, par exemple, qui prend toutes les décisions dans la famille, même les plus banales, sans que la mère y ait quoi que ce soit à dire. Ainsi, quand la narratrice était enfant, aucun dialogue entre père et mère n'était nécessaire, même pas en ce qui concernait l'heure du repas, car «[la] mère n'avait rien à dire sur ce que décidait [le] père», qui, par conséquent, «n'y avait que trois mots à prononcer, dix-huit heures ou dix-neuf heures, et dire trois mots ne s'appelle pas parler» (172). Pourtant, survenaient de rares occasions où père et mère se parlaient, principalement pour «s'entretenir à voix basse de leur inaptitude de faire les choses» (184). La narratrice évoque par exemple le moment où il manquait à la maison du savon, et où le père reprochait à la mère de ne pas en avoir acheté, surtout parce qu'«elle n'avait que ça à faire»,

⁴ Au Canada, ce n'est qu'en 1978 que la femme a été envisagée capable par la loi de partager les responsabilités familiales et que le terme *chef de famille* a cédé sa place à l'idée de *l'autorité parentale*. Voir Dominique Brunet, *opt. cit.*, 47, 59.

En ce qui concerne la famille traditionnelle québécoise, consulter Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère: Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise*, (Montréal: Nota bene, 1999) 25.

impliquant que l'unique rôle de la mère était de garantir le bon fonctionnement et l'ordre du foyer (184)⁵.

La relation mère-père ne semble donc pas être basée sur l'amour partagé de deux personnes (du moins elle ne l'est pas aux yeux de la protagoniste), mais sur le sentiment de responsabilité d'un couple envers la division traditionnelle des rôles dans l'institution de la famille⁶. En ce qui concerne cette division des rôles conventionnels, Cynthia préfère de loin celui du père qui sort de la maison, gagne de l'argent et prend des décisions sans consulter sa femme soumise. C'est pour cela, par exemple, que la narratrice est convaincue qu'il vaut mieux se «*dilapider ici et là*» (8), comme le fait son père en fréquentant des prostituées en toute légitimité, au lieu d'être la femme fidèle, voire la propriété, d'un tel homme. En tant que prostituée, elle croit donc pouvoir assumer le rôle du père: «sur ce point je suis comme un homme» (125), proclame-t-elle, mais à tort, car elle sait que les accouplements dans lesquels elle se lance sont plutôt forcés que souhaitables, malgré son choix de s'y dilapider (125).

La haine de Cynthia envers le partage inéquitable des rôles entre homme et femme dans la famille traditionnelle l'amène à conclure qu'il vaut mieux être homme que femme, loup que chaperon rouge (181), bourreau que victime. D'où son désir d'aimer d'un amour d'homme, de regarder les femmes d'un regard d'homme (24). Elle ne veut surtout pas occuper le rôle de sa mère, c'est-à-dire de «quelqu'une qui fait des gestes commandés, stéréotypés, qui n'a pas de langage personnel et qui n'a pas d'identité» (Irigaray, *Corps à corps*, 86). «Voilà pourquoi je suis

⁵En effet, le seul pouvoir que l'on a pendant longtemps concédé à la femme québécoise était minime et relatif à ses obligations à l'intérieur du foyer. Voir Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, *opt. cit.*, 25-26.

⁶Le rapport du couple dans la famille traditionnelle était basé sur la division efficace des tâches plutôt que sur l'amour. L'idée que deux personnes liées par l'amour forment un couple n'est devenue la norme qu'assez récemment. Voir: Pierre David, *Psychanalyse et famille* (Paris: Armand Colin, 1976) 30-31.

seule», nous explique-t-elle, «qu'il n'y a pas d'homme dans ma vie, que je ne suis pas chez moi en train d'attendre qu'il rentre du travail, à lui préparer le souper, à planifier les vacances d'été, non je préfère le plus grand nombre, l'accumulation des clients, des professeurs, des médecins et des psychanalystes...» (38).

De plus, elle nous confie sa peur qu'un homme dont elle serait amoureuse puisse un jour la quitter:

Oui, cet homme se tiendrait sur le pas de la porte, à chaque instant sur le point de s'en aller, il me quitterait dans sa façon de remettre à plus tard son départ, et un jour ce serait le bon, celui sans retour à la perspective qu'il me quitte, et ce jour-là le vide qui m'habite grandirait démesurément, un dernier coup porté au néant qui éclaterait enfin, trouvant une issue et s'étendant aussi loin que possible, jusqu'aux limites de ce monde duquel je me suis toujours exilée. (38-9)

La peur de Cynthia d'être répudiée était déjà celle de sa mère, surtout quand le mari de cette dernière «ne lui téléphonait pas»: «parti en voyage d'affaires avec son compte de dépenses, il m'a oubliée aurait-elle pu me dire» (83), nous informe la narratrice sur les préoccupations de sa mère. La peur d'être abandonnée par son homme ou son mari est celle de la femme soumise dans la famille patriarcale qui n'est pas - ou ne se croit pas - en droit de quitter son mari⁷, tandis que l'homme jouissait souvent déjà dans les temps anciens de la liberté de «répudier sa femme comme bon lui semble» (Brunet 42). Quoique Cynthia n'ait plus ce problème de sujétion sur le plan législatif au début du 21^e siècle, la peur d'être répudiée qui lui était transmise par sa mère ne l'a jamais lâchée. Comme prostituée, elle préfère à un seul homme la multitude de clients «pour n'en avoir aucun à se rappeler» (125).

Cynthia se prostitue donc pour échapper au statut inférieur que sa mère incarne et pour

⁷ Ce n'est qu'à la deuxième moitié du 20^e siècle que la femme dans les pays occidentaux a reçu le droit de demander le divorce sans mise en accusation du mari. Voir Brunet, *opt. cit.*, 58.

contester ce statut en même temps. Elle éprouve que sa mère, en tant que femme dans une famille traditionnelle, n'est qu'un corps appartenant à son mari⁸; «une esclave dont la fille doit se démarquer pour devenir une femme libre» (Saint-Martin 25). Étant donné que pendant toute l'histoire de la société patriarcale jusqu'à récemment, la loi jugeait que le corps de la femme était la propriété de l'homme⁹, ce sentiment de la protagoniste n'a rien d'étonnant. Ainsi, quand Cynthia appelle sa mère «larve» ou «cadavre», elle ne fait pas seulement référence au comportement personnel et à la passivité de la mère, mais aussi au fait même que le corps de celle-ci appartient à son mari.

Considérons maintenant les définitions de ces deux mots que la protagoniste attribue à sa mère. Une *larve* est, entre autres, une «personne qui a perdu toute dignité, toute énergie, toute qualité propre à l'homme» (Larousse 587); un *cadavre* un «corps d'un homme ou d'un animal mort» (Larousse 164). Pour Cynthia, la mère n'est donc pas maître de sa propre personne, mais réduite à un corps ayant le statut d'un animal asservi à son vrai maître: son mari. D'où d'autres termes qu'elle emploie pour désigner sa mère, tels que «chienne» (37), ou *oiseau* menant une «vie de cage» (140).

Toutes ces expressions font allusion au rôle soumis de la mère. Pourtant, le dernier terme mentionné a une signification supplémentaire: en constatant que «les mères sont comme les oiseaux en cage» qui «ont besoin d'une présence pour se mettre à chanter» (139), la narratrice fait

⁸ Cynthia dit à plusieurs reprises dans son récit que la vie de sa mère (et ainsi le corps de cette dernière) dépend du père; qu'elle ne bouge pas sans lui et ne fait rien que de l'attendre.

⁹ Voir Rose Weitz, «A History of Women's Bodies,» *The Politics of Women's Bodies: Sexuality, Appearance, and Behavior*, ed. Rose Weitz, 2nd ed., (New York: Oxford University Press, 2003) 3.

référence à un autre devoir de la femme «domestiquée»: celui d'être belle pour son mari¹⁰. C'est ce point qui crée le vrai drame dans le cas de la famille de Cynthia, car non seulement la mère est subjuguée au pouvoir du père dans tous les sens du terme, mais de surcroît, ce dernier ne semble plus vouloir (et n'a peut-être jamais voulu) de sa femme et propriété; de ce «corps... qui va à l'encontre de l'instinct, du viable» (34).

Il n'est ainsi pas surprenant que Cynthia se prononce dans son récit contre le mariage, contre la vie en couple. Elle est femme comme sa mère et, quoiqu'elle jouisse d'une vaste liberté à l'époque actuelle, elle n'a jamais connu d'autres schémas de famille que celui de ses parents: celui du couple patriarcal dans lequel la mère souffre¹¹. C'est pour cette raison qu'elle préfère «[se] livrer à des hommes, n'importe lesquels du moment qu'ils ont de quoi payer» pour pourvoir de cette manière «signifier... [sa] nausée, [son] opposition radicale au couple» (47).

Le cadre de la prostitution lui sert donc comme issue: elle s'est «faite putain pour renier tout ce qui jusque-là [l']avait définie» (8), et plus précisément pour ne pas devenir «le prolongement de [sa] mère, un cadavre» (38). Mais, pour reprendre les mots de Winnicott, «malheureusement, la crainte de la domination n'empêche pas certains groupes d'être dominés; au contraire, elle les amène vers une domination spécifique ou choisie»¹². Tel est le cas de Cynthia: la voie de révolte choisie - la prostitution - ne la libère en aucune manière de la position de sujétion qu'elle essaie d'éviter. Au contraire, elle devient peu à peu l'ultime marchandise de

¹⁰Voir Naomi Wolf, *The Beauty Myth* (Toronto: Random House, 1990) 5.

¹¹Voir Pierre David, *opt. cit.*, 89: « Le statut d'égalité de l'homme et de la femme est acquis juridiquement depuis peu, l'inégalité persiste souvent dans les mœurs et les coutumes». Cynthia veut éviter cette inégalité.

¹²Voir D.W. Winnicott, «Contribution de la mère à la société,» 1957, *Conversations ordinaires*, trad Brigitte Bost (Paris: Gallimard, 1988) 180.

l'homme, comme nous l'avons noté dans le premier chapitre.

II.2 La place du tiers

II.2.1 Une relation à trois

Nous avons appris plus haut que la relation mère-père de Cynthia n'est pas basée sur l'amour¹³, mais plutôt sur un sens de responsabilité de deux parents envers l'institution de la famille. Nous allons voir maintenant que le manque d'amour entre les parents n'arrache pas seulement à la narratrice une croyance au concept de la famille (voir I.1), mais l'empêche également d'imaginer le couple en général et de développer des liaisons amoureuses en tant qu'adulte, tout en l'incitant à occuper à jamais le rôle du tiers.

Pour l'enfant unique, la famille est dans tous les cas *une relation à trois* (même si un des parents brille par son absence), vu que «l'enfant n'est pas auto-engendré, fruit de ses propres oeuvres, mais engendré par un couple bisexué, et les sentiments que les deux membres de ce couple éprouvent l'un envers l'autre sont de la plus grande importance pour lui [/elle]» (Chiland 87). Dans la famille de Cynthia, les seuls sentiments que les parents ressentent l'un pour l'autre semblent reposer sur l'indifférence et l'ennui, comme nous le démontre la narratrice dans la citation suivante: «Vous devriez voir mes parents lorsqu'ils sont ensemble, à ne pas se regarder ni se parler et encore moins se toucher, à n'évoquer l'autre qu'à la troisième personne» (124). S'il existe donc une relation émotionnelle entre père et mère, celle-ci est sans doute plutôt négative

¹³Bien que la mère de Cynthia semble être amoureuse du père, ce dernier ne veut pas de sa femme. Pour simplifier cette situation, nous parlerons d'un manque d'amour entre parents puisque en tout cas la relation mère-père n'est pas basée sur l'amour mutuel.

que positive, plutôt froide que chaleureuse, marquant très tôt le développement et le comportement de la narratrice, car «l'enfant observe les gestes et les actes des adultes»: «Il[/elle] écoute leurs paroles. Il [/elle] garde tous ces comportements en mémoire. Il [/elle] les imite quand il[/elle] est seul[/e]»¹⁴.

Faute d'un manque d'affection entre ses parents, Cynthia percevait pendant longtemps l'origine des enfants, donc de sa propre personne, comme une énigme, n'ayant aucune idée d'où elle venait. Or, ce fait va à l'encontre de la curiosité instinctive et du désir profond de l'enfant de savoir et de comprendre comment elle est venue au monde¹⁵ : «alors comment aurais-je pu deviner qu'il fallait être deux pour faire un enfant, comment aurais-je pu savoir qu'il fallait bien que leur présence à mes côtés les concerne eux bien avant moi» (172), reproche-t-elle à ses parents lorsqu'elle comprend qu'elle vient d'eux. Une fois adulte, elle se demande toujours: «comment ont-ils pu me concevoir, c'est un mystère, peut-être furent-ils amoureux le temps de s'accoupler mais j'en doute, j'allais oublier qu'il n'est pas nécessaire d'être amoureux pour bander ou pour ouvrir ses jambes» (125). Selon Cynthia, l'origine de sa vie ne repose pas ainsi sur un geste d'amour, mais sur un simple acte sexuel qu'elle imagine, de surcroît, banal et primitif.

Comme l'enfant Cynthia n'a jamais eu la chance d'évoluer dans un environnement où les parents étaient liés par l'amour ou un respect mutuel, elle ignorait la possibilité d'une telle relation. Il n'est donc pas surprenant qu'en tant qu'adulte, elle ait toujours de la difficulté à croire à l'amour romantique puisqu'elle associe à jamais le couple aux sentiments de

¹⁴Voir Françoise Dolto, préface, *Psychanalyse et famille*, de Pierre David, (Paris: Armand Colin, 1976) 11.

¹⁵*Ibid*, 14

désaffection et d'indifférence:

Voilà sans doute pourquoi...je ne peux pas supporter de voir s'embrasser les couples, à chaque fois je détourne la tête en me disant que non, ça ne durera pas ça ne peut pas durer, et si j'en pleure parfois c'est qu'il n'y a pas d'endroit dans ma tête pour concevoir la paire, je ne peux pas imaginer un homme et une femme...qui s'aiment. (172)

Cette citation témoigne que non seulement Cynthia dissocie l'existence de l'amour de la vie de couple, mais qu'elle la refuse consciemment, fait qui l'empêche elle-même d'établir par la suite des liaisons amoureuses. Ceci n'est pas non plus étonnant vu que «c'est au sein de la famille que s'instaure le processus de socialisation de l'enfant, que se construisent les schèmes relationnels de base qui influenceront plus tard ses interactions sociales» (Marc et Picard 176). Faute d'avoir eu des parents qui ne veulent rien savoir l'un de l'autre et dépourvue de l'expérience d'être le fruit d'amour, elle ne peut à son tour qu'aimer d'«un amour qui [cherche] les endroits sombres, et qui se [tord] sur lui-même d'être si peu partageable, eh bien oui car je ne sais pas aimer d'un amour vrai», nous confesse-t-elle (39).

Pourtant, comme l'ont démontré clairement les citations ci-dessus, Cynthia souffre dans ce monde noir où ni l'amour ni «la paire», à savoir le couple, n'existent: elle «en pleure» (172) et elle ressent un sentiment d'énorme solitude provenu du rôle du tiers qu'elle jouait et joue toujours dans cette *relation à trois* qu'est sa famille: «Je suis l'unique lien de mon père avec le cadavre de ma mère, moi, leur fille chérie...», déplore-t-elle (124). Mais en plus de se sentir seule, elle se croit responsable de l'entretien forcé de l'organisation matrimoniale de ses parents, croyant que si elle n'était pas née pour les lier, ceux-ci n'auraient pas bâti leur vie dans une prison appelée famille où ils seraient tenus par leurs obligations. D'où l'obsession malsaine de la narratrice du chiffre impair qui semble gouverner sa vie et qui est étroitement lié à d'autres maladies dont elle est atteinte, telles que l'anorexie ou la boulimie. Quand elle mange, par exemple, elle prête

attention à ce que le nombre des mastications soit impair, et elle vomit «avec la même rigueur, dans une cuvette toute blanche et inodore en comptant le nombre de jets renvoyés qui devait également être impairs» (171). Alors «pourquoi fallait-il que tous les nombres soient impairs dans ce système à rendre fou»? se demande-t-elle, avant de nous donner la réponse elle-même: «C'est peut-être parce que je suis restée enfant unique, enfin presque, parce que j'étais une ou trois avec mes parents et mes parents n'ont jamais été deux pour moi car ils ne s'embrassaient pas, ils ne se parlaient pas» (171-2).

La position du tiers que la narratrice était ainsi obligée de prendre au sein de sa famille l'a donc non seulement rendue malade physiquement, mais l'a également poussée mentalement vers la folie. Pourtant, malgré tout cela, Cynthia a su cerner très tôt dans son enfance les avantages de cette position centrale parce qu'étant «l'unique lien» (124) entre ses parents, elle était certes vouée à la solitude, mais elle occupait aussi une position de contrôle à l'égard du couple parental: Comme «poupée chérie»¹⁶, elle vivait «pour osciller entre [ses parents] et porter de l'un à l'autre une parole floue qui ne s'adressait à personne en particulier» (125) et était dotée du pouvoir de les unir et de les séparer à la fois:

Il y avait donc cette place entre [mes parents] qui m'ouvrait les bras pour que je la remplisse de ma personne, et si je l'ai prise c'est peut-être pour m'assurer qu'ils n'auraient entre eux aucun lien qui ne passerait pas par moi, parce qu'il fallait que je sois pour eux ce qu'ils ne pouvaient pas être l'un pour l'autre, voilà donc une place pour moi ai-je sans doute pensé dans ma tête d'enfant...car il fallait bien que je porte sur moi tout ce qui les séparait. (175)

Sur le plan symbolique, la place dont Cynthia parle ici est sans doute celle de l'intermédiaire, voire de la manipulatrice, ayant en main la relation de ses parents. Mais, sur un

¹⁶Notons ici le fait que la narratrice se perçoit comme poupée de ses parents et non pas comme leur enfant, donc comme un jouet; un corps d'enfant sans vie ni âme.

plan plus concret, elle fait également allusion à la position centrale qu'elle occupait physiquement entre ses parents quand elle était enfant: s'étant placée très jeune et pendant longtemps au centre du lit conjugal de ses parents et comblant ainsi le trou creusé entre eux par le manque d'amour, elle exerçait un pouvoir d'une autre sorte contribuant à la disparition du couple parental, car elle empêchait, sans en être consciente, tout rapport sexuel qui aurait pu se produire entre ses parents; une intervention que la mère amoureuse de son mari abominait, mais qui, par contre, était accueillie par le père dont le désir était de repousser sa femme:

Je m'allongeais toute petite au milieu d'eux, le visage tourné vers mon père ou vers ma mère, le plus souvent vers mon père car ma mère ne supportait pas de me voir près d'elle et me chassait d'un signal qui n'était pas un mot mais plutôt un bruit, elle sifflait à mon adresse comme on siffle les chats pour les empêcher de grimper...et sans doute ne voulait-elle pas que je dorme avec eux mais là n'était pas l'avis de mon père, elle ne dérange personne et bouge à peine disait-il aussi, et si ma mère n'avait pas déjà été une larve elle aurait pu insister et me pousser avec les pieds en bas du lit. (175-6)

Jusqu'à quel point l'enfant Cynthia adorait cette position centrale dans le lit de ses parents qui lui assurait, sans qu'elle comprenne pourquoi, l'approbation de son père protégé et séparé de sa femme, peut être discerné dans les réactions exagérées et malsaines aux rares fois où on ne lui permettait pas de dormir dans la chambre de ses parents: enfant jalouse, elle se couchait dans le couloir tout près de la chambre de ses parents pour écouter leurs gémissements qui la rendaient folle (179). Adulte, elle a compris que

oui, [mes parents] baisaient, je le sais maintenant et j'aurais dû le comprendre et quitter la maison pour toujours...j'aurais dû incendier la maison pour mettre un terme à ce que je n'arrivais pas à imaginer, je veux dire à comprendre que je n'y étais pour rien,...qu'ils étaient en train de m'oublier au point d'en gémir d'aise. (180)

À part le fait que, pendant très longtemps, la narratrice ne pouvait même pas envisager l'existence d'un contact physique et sexuel entre ses parents, ces réactions disproportionnées témoignent de deux points essentiels: premièrement, que Cynthia a appris à vénérer la position

du tiers qu'elle occupait entre ses parents et, deuxièmement, que céder cette position centrale la rendait folle. À cause de sa quasi-dépendance de ce rôle qui lie et sépare le couple, Cynthia semble avoir fait consciemment le choix d'adopter cette place du tiers et ne l'a jamais quittée; en devenant prostituée et en couchant avec tous les clients qui trompent leur femme comme le fait si souvent son père, elle occupe toujours cette place entre le couple. Elle s'assure ainsi le prolongement du monde qu'elle a toujours connu et dans lequel elle a appris à s'orienter et à se valoriser; de ce monde noir dans lequel

les couples n'existent pas, ça ne peut pas exister car il y aura toujours une putain pour venir mettre du sien dans leurs baisers et s'installer quelque part dans l'esprit des hommes pour les faire bander...les couples n'existent pas, c'est moi qui l'ai décidé, je ne veux pas de cette logique du je suis à toi et du tu es à moi. (172-3)

Par conséquent, pour Cynthia, la position de la prostituée est une position de pouvoir sur le couple marital; l'ultime défi de l'amour entre deux personnes qui, dans son monde à elle, n'existe pas -ne peut pas exister-, et qui la protège du sentiment «malade d'être encore couchée dans le couloir, l'oreille collée à la porte de la chambre de [ses] parents» (180). À la position lamentable de la femme trompée, elle préfère le rôle de la séductrice, de la trompeuse, de la putain.

II.2.2 Le triangle oedipien

Nous avons vu plus haut que dans le triangle père-enfant-mère, Cynthia chérit de plusieurs manières le père au détriment de la mère et ressent un sentiment d'énorme jalousie quand celui-ci la chasse de la position centrale qu'elle occupe habituellement dans cette *relation à trois* qu'est sa famille. En ceci, Cynthia agit exactement comme l'est supposée faire la petite fille selon l'étude psychanalytique:

Elle s'aperçoit que ses parents communiquent entre eux et qu'elle, petite fille, est exclue

de leur commerce. Viennent donc des sentiments très violents et complexes qui vont nourrir sa dynamique conflictuelle. Ce sera donc à une période très ancienne, qu'on appelle préœdipienne, le désir de détruire le corps de sa mère qui lui fait envie, le désir de détruire et de posséder plus particulièrement le ventre maternel et son contenu. (Peille 23-24)

Les théories freudiennes sur la sexualité féminine ne sont que trop connues de nos jours et, bien que controversées, elles sont imprégnées dans notre pensée culturelle. Qui, par exemple, n'a pas entendu parler de *l'envie du pénis* que la jeune fille est censée ressentir quand elle remarque qu'elle est, tout comme sa mère, privée de cet organe soi-disant puissant. Fâchée contre sa mère de l'avoir mal équipée, elle est ensuite supposée se détourner de cette dernière, voire la haïr, et passer ainsi au *complexe d'Oedipe*, c'est-à-dire au désir pour son père dont elle rechercherait un enfant pour combler l'absence primordiale du phallus. Selon l'étude psychanalytique, ce complexe pourrait durer pendant très longtemps chez la fille dont les comportements seraient dès lors motivés par la jalousie et la rancœur¹⁷. Plusieurs résolutions de ce complexe seraient enfin possibles: la fille pourrait reculer devant l'impossibilité de se procurer le phallus du père et, une fois adulte, elle aurait un enfant (de préférence un garçon) qui lui servirait comme substitut au pénis; ou bien la femme serait «capable d'aimer un homme qui ressemble par certains côtés au père, mais qui n'est pas le père» (Chiland 27). Cette dernière tournure ne serait cependant qu'une réapparition tardive de la tendance incestueuse refoulée¹⁸.

Il est discutable d'avancer que les actions de l'enfant sont effectivement motivées par un complexe de castration sous-jacent. Pourtant, dans le cas de Cynthia, on peut lancer plusieurs arguments en faveur de l'existence de ce complexe freudien, vu que la narratrice parle sans cesse

¹⁷Pour une description plus détaillée de cette théorie freudienne, voir Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, (Paris: Édition de Minuit, 1977) 40.

¹⁸Voir Pierre David, *opt. cit.*, 75.

de son «dégoût d'être une larve engendrée par une larve, dégoût pour cette mère [qu'elle] déteste à chaque moment» (36). De même qu'une *larve* est la forme embryonnaire et incomplète des insectes¹⁹, les femmes, selon Freud, sont des «créatures mutilées»²⁰ et incomplètes privées du seul organe qui compte dans sa théorie: le pénis²¹. De cette manière, si Cynthia se lamente d'être une larve comme sa mère, elle pourrait en effet se plaindre de son «sexe rasé» (178) et ceci d'autant plus qu'elle souhaite tant aimer d'un amour d'homme: «bander à en perdre la vue», mais malheureusement «c'est [son] sexe qui ne veut pas, qui ne peut pas» (123).

Pourtant, comme l'ont argumenté maints psychanalystes et féministes réfutant la théorie phallogénique de Freud²², ce désir du pénis peut reposer sur d'autres facteurs que sur le désir de l'organe physique, comme l'explique Simone de Beauvoir résumant la pensée d'Adler:

Ce n'est pas l'absence du pénis qui provoque ce complexe mais tout l'ensemble de la situation; la fillette n'envie le phallus que comme le symbole des privilèges accordés aux garçons; la place qu'occupe le père dans la famille, l'universelle prépondérance des mâles, tout la confirme dans l'idée de la supériorité masculine. (Beauvoir, t. I, 58)

Dans ce sens, le souhait de Cynthia d'«être un homme» (123) peut traduire son désir de s'approprier non pas le pénis de son père, mais l'autorité et la liberté qu'elle associe à la masculinité de ce dernier, doté du rôle de chef de la famille patriarcale et du pouvoir d'assujettir sa femme et sa fille.

Mais peu importe les raisons sous-jacentes de l'envie du pénis dont fait preuve la

¹⁹Voir «Larve», déf 1, *Le Robert Micro*, 1998 éd., 755.

²⁰Consulter Sigmund Freud, «Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes», *La vie sexuelle*, trad. Denise Berger et Jean Laplanche, (1925; Paris: Presses Universitaires France, 1969) 127.

²¹Voir Lori Saint-Martin, *Nom de la mère*, *opt. cit.*, 39.

²²Plutôt que de reprendre ici toutes les critiques, nous nous contenterons de citer quelques auteurs. Sur ce point, voir aussi la partie III.1.2.1.

narratrice, il est de fait que celle-ci est profondément rongée par le dégoût et la haine de sa mère. Elle avoue même vouloir remplacer sa mère auprès du père, voire la tuer, ayant construit sa vie entière sur le meurtre symbolique de cette dernière (145). Parallèlement et toujours en conformité à la théorie psychanalytique, les actions de Cynthia sont motivées par l'amour pour son père et par «le fantasme de l'inceste issu de l'absence du couple parental» (Drouin 128). Pourtant, bien que Cynthia semble convaincue d'être désirée par son père autant qu'elle le désire, ce fantasme malsain n'est jamais réalisé. Au contraire, de temps en temps le père la chasse, nous l'avons indiqué, de la chambre à coucher «pour prendre sa femme, de sorte que la fille seule face à elle-même, face à son désir, face à sa culpabilité, entende le rejet de son père» (Drouin 128).

Malheureusement, ce rejet de la part du père n'est pas assez évident ni suffisant pour déclencher la résolution du complexe oedipien chez sa jeune fille. En lui permettant de continuer à occuper la place centrale dans le lit conjugal, ni son père ni sa mère ne font comprendre clairement à Cynthia l'interdit de l'inceste²³. En conséquence, cette dernière n'abandonne jamais le désir pour son père et le fantasme d'inceste se transforme en une obsession qui ne la lâche plus: «il est impossible de sortir d'un réseau qui n'est formé que d'un seul point, d'une chose unique et bête qui ne me regarde pas car elle est faite de ce qui ne s'est pas produit et jamais je ne pourrai aller plus loin que je le suis maintenant», nous confesse-t-elle (169).

Une fois l'Oedipe refoulé, la suite des événements semble logique: Cynthia remplace son père, en tant qu'adulte et prostituée, avec des hommes ressemblant à ce dernier: des clients, qui, comme lui sont plus âgés et trompent leur femme. Cependant, Cynthia se rend compte que «ces

²³Selon Pierre David (*opt. cit.*, 49.), il faut que l'interdit de l'inceste intrafamilial soit efficacement verbalisé à l'âge de 5-7.

substitutions ne trompent personne» (133-4), même pas elle-même, car elle vit toujours «dans l'attente du père qui un jour, peut-être, se présentera à sa porte et mettra fin à [son obsession] par la confirmation du fantasme incestueux» (Drouin 128). Afin de résoudre ce fantasme, il aurait donc sans doute mieux valu «[que son père la] viole alors qu'il en était encore temps...pour [la] tuer d'un seul coup et emporter ce qui reste de [sa] mère, pour aller jusqu'au bout des choses et en finir avec ce qui ne cesse de traîner depuis toujours» (165).

Il est évident que l'on peut de cette manière trouver dans *Putain* maints arguments qui soutiennent l'existence *du complexe d'Oedipe féminin* et de *l'envie du pénis* chez la narratrice, peu importe si cette envie est issue de l'absence physique de l'organe mâle ou de sa valeur symbolique. Néanmoins, il nous semble insuffisant de réduire la haine de la mère et le désir du père de Cynthia à un simple désir de substitution du phallus, car, comme l'a déjà soutenu Simone de Beauvoir, dans la psychanalyse freudienne, la sexualité féminine est trop calquée sur le modèle masculin sans prendre compte d'autres facteurs essentiels²⁴, dont l'ordre social et la nature des interactions familiales dans lesquelles la fille a évolué. Pour cette raison, il nous semble primordial d'analyser de façon plus exhaustive les relations que Cynthia entretient avec chacun de ses parents afin d'accéder à une étude plus complète des circonstances familiales qui ont motivé son «devenir putain».

II.3 Les interactions familiales

II.3.1 Le rapport mère-fille

Bien que la mère de Cynthia assume le rôle de mère et de femme au foyer dans une

²⁴Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, t.I., (Paris: Gallimard, 1949) 56.

famille traditionnelle, elle n'incarne pas l'idéal maternel propre à ce type de famille. En d'autres mots, elle n'est pas «l'ange altruiste et souriant qui se consacre exclusivement à ses enfants» et qui leur offre un amour inconditionnel (Saint-Martin, *Le nom de la mère* 22). Loin de là, la mère de la narratrice brille par son inexistence. Pourtant, elle n'est ni morte ni absente du livre, mais péniblement omniprésente dans l'esprit de la narratrice. L'inexistence de la mère repose entièrement sur sa façon lamentable de vivre: dans «sa vie de larve, sa vie de gigoter à la même place, se retournant sur son impuissance, sa vie de gémir d'être elle-même, ignorée par [son mari]» (36).

Ainsi s'apitoyant sur son propre sort, la mère de Cynthia est trop préoccupée par elle-même pour s'occuper soigneusement de son enfant. Pire encore, elle semble avoir oublié l'existence de sa fille: «*ma mère...ne m'appelait pas car elle avait trop à dormir*» (9); elle n'a pas «tenu compte de ma présence» (83), se plaint la narratrice en se rappelant son enfance. Il n'y a ainsi aucune émotion évidente de la part de la mère envers sa fille; aucune forme de communication n'a lieu entre ces deux êtres - un fait que la narratrice regrette fortement: «ce silence me rend folle... elle ne [me voit] pas..., non, elle ne m'entend pas non plus, elle n'a d'yeux et d'oreilles que pour elle-même, que pour mon père» (34). Bien que présente physiquement, la mère de Cynthia n'est donc pas assez existante pour conférer à sa fille l'impression d'être désirée et aimée. Au contraire, aux yeux de la mère, Cynthia semble être de trop, voire un fardeau.

La mauvaise qualité des soins que Cynthia reçoit de sa mère en tant qu'enfant renforce cette impression: «ce qui m'a été offert, c'est encore ça», nous informe la narratrice, «c'est le minimum requis pour vivre, un squelette recouvert de chair et de quelques tapes dans le dos pour roter, de deux ou de trois coups de peigne et d'une nouvelle robe à la rentrée des classes» (40).

Cynthia n'a ainsi reçu de sa mère que des soins soi-disant mécaniques, des gestes automatisés qui lui ont seulement permis de survivre physiquement. Évidemment, ceci n'est pas suffisant car un «enfant a besoin non pas seulement d'une nourriture convenable et de soins hygiéniques, il [elle] a besoin qu'on ait pour lui [elle] un souci individualisé, affectueux et continu» (Chiland 76).

Or, si l'enfant ne reçoit pas la gamme de soin affectueux approprié, il/elle ne peut développer un sens d'appartenance qui le/la lie à ses parents et, «par la suite, l'enfant traînera toujours un manque de confiance dans les choses» et dans autrui, aboutissant à un manque de confiance en soi²⁵. C'est le cas de Cynthia, qui, après avoir intériorisé le manque d'amour infligé par sa mère, n'a jamais pu développer de confiance en elle ni d'amour- propre, creusant un vide inimaginable dans son être. Ce fait ne surprend pas, car «quand les parents font défaut à l'enfant, il se crée un trou dans son être. Il[elle] ne reçoit pas la libido dont il[elle] a besoin pour un narcissisme heureux, pour se sentir aimé[e] et capable d'aimer, estimé[e] et capable de réussites» (Chiland 76).

Ainsi, la mère de Cynthia ne ressemble pas à ce que l'on appellerait «une mère suffisamment bonne» qui aurait une faculté d'adaptation aux soins de l'enfant²⁶, mais fait plutôt partie de la catégorie des «mères défaillantes» ou des «mauvaises mères: peu présentes indifférentes et mal aimantes», ne laissant aucune place à leur fille ²⁷. Ceci va à l'encontre de ce que l'on attend de l'amour d'une mère traditionnelle: «The experience of being loved by mother

²⁵ D.W Winnicott, «Les enfants et l'apprentissage», 1968, *Conversations ordinaires*, trad. Brigitte Bost, (Paris: Gallimar, 1988) 209.

²⁶ *Ibid.*, 207

²⁷ Voir Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich *Mère-fille: Une relation à trois* (Paris: Albin-Michel 2002), 102.

is a passive one. There is nothing [one has] to do in order to be loved – mother's love is unconditional» (Fromm 33), écrit le psychanalyste Erich Fromm à l'égard de l'amour d'une mère, tout en soulignant la contrepartie de ce type d'amour qui donne tout et ne demande rien en retour:

But there is a negative side, too, to the unconditional quality of mother's love. Not only does it not need to be deserved – it also cannot be acquired, produced, controlled. If it is there, it is like a blessing; if it is not there, it is as if all beauty had gone out of life – and there is nothing [one] can do to create it. (Fromm 33)

Cynthia se rend bien trop compte de cette qualité dichotomique de l'amour maternel, sachant que

oui, c'est dans ce sens que l'amour est plus fort que tout, l'amour d'une mère pour son enfant, puissant, transcendant, l'amour pour la chair de sa chair quelle qu'elle soit, toute rose ou sans poumons, mais ce n'est pas vrai car ce n'est pas de cet amour que les mères aiment, elles peuvent aussi ne pas aimer leurs enfants même s'ils sont normaux, même s'ils viennent au monde sans atrophie ni cicatrice. (136)

La narratrice comprend ainsi qu'il n'y a rien qu'elle puisse faire pour se faire aimer de sa mère. Naturellement, elle en souffre, vu que l'amour inconditionnel est le désir le plus profond de chaque enfant et de chaque être humain²⁸. Privée de toute possibilité d'accomplissement de ce désir ultime, Cynthia se sent, tout comme Fromm l'insinue dans la citation plus haut, vide et laide, «beaucoup plus laide pour [elle-même] que pour les autres» (103), tout en étant incapable de définir cette laideur.

Le fait que Cynthia songe à l'amour inconditionnel pour effacer le néant et la laideur en elle se dévoile clairement dans ses rêveries où elle s'imagine être belle et aimée, non pas d'une mère, mais d'une soeur magique:

Dans ce rêve j'aurais une soeur à qui je ressemblerais, on serait des jumelles inséparables,...on serait adorables et impitoyables, on ne se trahirait jamais et si on le faisait on se réconcilierait vite dans les larmes et le regret, dans la joie de se retrouver encore une fois unies par un lien que nul ne saurait détruire. (74)

²⁸Erich Fromm, *The Art of Loving*, (1956; New York: Perennial Library, 1974) 35.

C'est donc à travers ce fantasme et grâce à une soeur imaginaire que Cynthia accède temporairement, et par intermittence seulement, à l'amour inconditionnel et au sentiment d'être acceptée pour ce qu'elle est par un autre. En même temps, ce rêve témoigne de sa quête d'amour-propre, car la soeur qu'elle aime et qui l'aime en retour n'est pas différente d'elle; elle n'est pas l'Autre, mais son double, son égale, elle-même. Mais malheureusement, puisque le rêve n'est que «l'expression métaphorique du désir»²⁹, l'illusion de la narratrice d'être aimée se transforme constamment avec chaque rêve, faisant chaque fois ressurgir en elle le sentiment du vide et de la laideur.

Afin de combler de façon plus concrète et permanente le trou laissé par l'amour lacunaire de la mère, Cynthia essaye depuis toujours de trouver ailleurs les satisfactions qui lui permettent de se détacher de «[son] malheur de petite fille délaissée par sa maman, atablée à ses rêves d'enfant, la tête plongée dans l'assiette de n'avoir pas trouvé d'appui» (100). Enfant, elle s'est pour cette raison tournée vers son père de qui elle recevait l'attention recherchée et auprès de qui elle essayait d'anéantir la source de sa frustration, sa mère. Nous connaissons déjà la suite des événements: l'enfant Cynthia sépare le couple mère-père et s'installe au milieu du lit conjugal - une position lui donnant, certes, l'impression d'être puissante et importante, mais la projetant également dans un fantasme incestueux qui dès lors ne la lâche plus.

Ce n'est qu'en tant qu'adulte et prostituée qu'elle comprend jusqu'à quel point sa mère est responsable de la manifestation de son désir incestueux, non pas activement, mais par son inexistence même, car «l'absence non plus physique (abandon, mort) mais symbolique de la

²⁹Alex Muccielli, *L'analyse formelle des rêves et des récits d'imagination*, (Paris: Presses Universitaires de France, 1993) 43.

mère *est* la condition de l'inceste, quel que soit le degré de conscience ou de responsabilité de la mère dans cette absence» (Eliacheff et Heinich 227, nous soulignons). De par son inaction, la mère de Cynthia a ainsi échoué à assumer son rôle central dans le triangle oedipien. Elle a trop facilement cédé à sa fille sa place d'épouse auprès de son mari, déclenchant des conséquences dévastatrices dans la vie de cette dernière. C'est pour cette raison que Cynthia l'accuse rétrospectivement d'être la source de son incapacité d'imaginer le couple, de croire en l'amour et, en bref, de vivre une vie normale:

Oui, ma mère aurait pu bien des choses pour me congédier de chez elle au nom de l'image du couple qu'il fallait préserver faute d'en être un, elle aurait pu mais elle ne l'a pas fait, elle ne l'a pas fait et pourtant elle aurait dû, elle aurait dû me mettre hors d'état de nuire et me donner la chance d'être normale, de vivre une vie de femme avec un homme, un seul et pas mille, un homme qui ne serait pas mon père et qui ne m'empoignerait pas les cheveux pour faire varier le rythme auquel je le suce, elle aurait pu se donner la chance d'avoir une vie et de faire l'amour dans un lit qui n'aurait pas déjà été occupé par une autre, et qui sait, peut-être ne serais-je pas devenue putain. (176)

En fin de compte, l'inexistence de la mère a entraîné beaucoup de maux dans la vie de la narratrice: elle lui a ôté la possibilité de se sentir aimée, d'aimer et de s'aimer elle-même; de plus elle a poussé la fille vers son père et, par la suite, vers la prostitution. Le fait que la narratrice haïsse si profondément sa mère n'a donc rien de surprenant. Pourtant, plus encore que pour toutes ces raisons énumérées ci-dessus, Cynthia maudit sa mère pour ne pas avoir activement lutté contre sa condition de femme rejetée et soumise dans le couple marital, pour n'avoir jamais essayé de se donner la chance de mener une vie heureuse. La narratrice l'accuse pour cette raison d'avoir été la complice muette du patriarcat et de s'être conformée au stéréotype de la femme passive et dépendante de l'homme qu'on rencontre dans les contes de fées. En effet, pendant que son mari courait les jeunes putains, la mère de Cynthia vieillissait dans son lit, attendant fidèlement le retour de son époux comme *«la Belle au bois dormant»* (10) attendait l'arrivée du

prince charmant. Mais malheureusement, celui-là n'est jamais venu et en attendant, la mère a oublié de vivre:

D'ailleurs a-t-elle déjà fait quoi que ce soit dans sa vie en dehors de ses activités et de ses plaintes de larve, flac flac du dos au ventre et du ventre au dos, plier et déplier en même temps dans le lit conjugal, mourir d'être une larve sous les couvertures nuptiales, la Belle au bois dormant, ni belle ni même dormant car pour dormir vraiment, sainement, dormir comme dorment les mères tranquilles, il faudrait qu'elle sache vivre sans mon père et je vous dis qu'elle a besoin de lui pour dormir ou se réveiller ou encore pour manger, elle a besoin de lui alors que lui n'en veut pas alors qu'au détour d'un geste qu'il ne lui adresse pas elle le suit de ses yeux de chienne qui attend l'heure de la promenade. (37)

Cette citation témoigne à merveille de l'aversion et du dégoût que la narratrice éprouve face à l'inexistence de sa mère. De plus, elle fait sous-entendre le besoin de Cynthia de se démarquer de cette mère, de peur de devenir comme elle «une larve entre le sommeil et l'attente de prendre forme» (55). Cette peur sous-jacente de ressembler à sa mère, mais aussi de devenir elle, semble commune chez les filles et est justifiée car

pour une fille, la mère n'est pas seulement l'Autre, mais aussi la Même ; modèle ou antimodèle,...l'angoisse de la fille tourne autour de la crainte de répéter malgré elle le modèle maternel dont elle a vu de près les souffrances qu'il entraîne. Pour s'affirmer, il lui faut rejeter le modèle maternel...et donc rejeter la mère. (Saint- Martin, *Nom de la mère* 47)

Afin d'éviter de devenir sa mère, Cynthia fait de cette dernière «le modèle féminin à détruire» (Drouin 124). En tant qu'enfant, elle fait pour cette raison l'effort de remplacer sa mère auprès du père, comme nous l'avons vu. Une fois adulte, elle procède à la négation totale de sa mère, en rejetant tout ce qui définit cette dernière: son corps de larve, ses valeurs patriarcales et son mode de vie passive. Pour perfectionner ce «matricide symbolique»³⁰ et par opposition à sa mère, Cynthia refuse la vie de couple, le mariage et même la possibilité d'avoir un jour elle-

³⁰Pour une définition plus intégrale de matricide symbolique, voir Lori Saint-Martin, *Nom de la mère*, *opt. cit.*, 51.

même des enfants. Elle s'efforce ainsi de devenir le contraire de sa mère: une prostituée qui n'est pas fidèle à un seul homme, mais qui a l'occasion de «quitter un millier d'hommes, oublier leur nom le temps de sortir du lit» (59). «Ma mère n'aurait jamais fait ça», se réjouit la narratrice, «elle ne s'est prostituée qu'avec un seul homme, mon père, et si moi je baise c'est pour elle aussi, je baise pour ne pas laisser mon père être le seul, c'est trop navrant» (33).

Pour la narratrice, la prostitution est donc une voie de révolte contre l'inexistence et la condition subordonnée de sa mère, une façon de se séparer de la mère en coupant le cordon ombilical par laquelle elle espère un jour atteindre son auto-naissance: «Je deviendrai quelqu'un qui ne sera pas elle, je serai morte sans doute mais j'aurai accompli un exploit, celui d'être la fille de personne, enfin le temps d'enlever à ma mère sa poupée» (139).

II.3.2 Le rapport père-fille

L'amour maternel étant mis à l'écart et restant inaccessible, Cynthia se tourne inévitablement vers son père pour se sentir aimée et pour combler le néant créé par l'absence d'amour inconditionnel:

Il y avait donc mon père que j'ai aimé et qui m'a aimée en retour, il m'a tellement aimée que l'amour-propre aurait été de trop, ingrat devant ce jet qui me parvenait de l'extérieur, heureusement qu'il y avait Dieu et le tiers-monde pour me protéger de lui, pour canaliser ses forces ailleurs. (10)

À la différence de la mère, le père semble de cette manière offrir à sa fille une surabondance d'amour. En effet, il semble de loin préférer sa fille à sa femme puisqu'«on peut changer de compagne, [mais] le lien de paternité est inaliénable» (Chiland17), donnant à cette première l'impression d'être l'être central de sa vie. L'amour pour son père que Cynthia ressent en retour et le désir de séduire le père au détriment de la mère dont nous avons parlé plus haut pourraient

donc bel et bien rejoindre la même aspiration: le désir absolu de l'enfant d'être aimé par son père, faute de l'inexistence de la mère.

Pourtant, l'amour paternel auquel Cynthia a recours est très différent de l'amour inconditionnel maternel auquel elle songe: «Fatherly love is conditional love. Its principle is "I love you because you fulfill my expectations, because you do your duty, because you are like me."» (Fromm 36). Ce type d'amour ne repose pas sur l'acceptation inconditionnelle de l'autre, mais sur des attentes spécifiques auxquelles l'autre doit répondre. Ce faisant, il freine le développement intégral de l'estime de soi et de l'amour propre chez l'autre, puisque «l'amour de soi-même [est] héritier de l'amour de l'autre» (André 150). Dans le cas de Cynthia ce fait est tragique, vu que l'amour conditionnel du père est le seul type d'amour auquel elle a recours et que pour le ressentir, elle doit non seulement faire ce que ce dernier veut qu'elle fasse, mais aussi être ce que son père veut qu'elle soit: petite et soumise.

Cynthia comprend finalement qu'enfant, elle n'était qu'«une poupée susceptible d'être décoiffée» (40) qui se conformait volontairement aux comportements stricts que ses parents lui imposaient, de peur d'être montrée du doigt et punie. Rétrospectivement, elle regrette d'avoir agi de la sorte au lieu d'explorer librement le monde, ainsi que la substance de son être:

déjà ce n'était pas tout à fait moi qu'on pointait ainsi, c'était le néant de ce qui empoussiérait ma personne, poussière de rien qui a fini par prendre toute la place, cette place du début de la vie que j'aurais dû savoir occuper, et mieux aurait valu que je creuse mes narines toujours plus jusqu'à oublier la vulgarité du geste, le changer en son contraire, l'exploit d'un enfant qui cherche d'où il vient, qui touche l'interdit de ce qui compose sa substance, mais comment aurais-je pu faire autrement, moi qui n'avait d'yeux que pour ce qui pouvait faire de moi un être préférable à un autre, quelqu'un qui est plutôt ceci que cela, plutôt bon que mauvais. (40)

Le désir de plaire à ses parents l'a donc préoccupée très tôt dans sa vie puisqu'elle s'est laissée croire qu'en se comportant comme un enfant modèle elle pourrait goûter à l'amour de son

père qui lui était si cher. En conséquence, sous le regard du père, Cynthia était une poupée plutôt qu'un être humain: un corps vide ou une table rase auquel ce dernier pouvait imposer à son gré ses valeurs et ses attentes de patriarce tout en sachant que sa fille, assoiffée d'amour, lui obéirait volontairement.

Pour s'assurer ainsi l'obéissance de sa fille, le père faisait sans cesse comprendre à cette dernière que son amour pour elle pourrait s'effondrer chaque fois qu'elle manquait de répondre à ses exigences. Lorsqu'un dimanche à l'église, par exemple, la petite Cynthia a avoué avoir gardé l'hostie distribuée par le prêtre au lieu de l'avaler, le père n'a pas tardé à faire connaître à sa fille sa désapprobation et à lui rappeler les limites de son amour pour elle: *«je l'ai montré à mon père pour faire de lui mon complice, regarde papa ce que j'ai fait, regarde bien ce que je n'ai pas fait, et je vous jure qu'il m'a presque frappé, c'est un sacrilège m'a-t-il dit»* (11).

Ce dernier exemple nous démontre clairement que l'amour du père envers sa fille n'est pas solide et dépend entièrement du comportement de cette dernière. En outre, à part cette «mise en garde contre la désobéissance» (71), il nous illustre également que le père place son amour paternel, de façon catégorique, sous l'autorité divine et qu'il peut pour cette raison retirer cet amour au nom de Dieu quand bon lui semble³¹. Il s'ensuit que, lorsque le père menace de punir sa fille comme dans l'exemple plus haut, il le fait afin de la rendre bonne par conviction théologique et de la mettre en garde contre les péchés du monde, dont le plaisir, lui transmettant donc le message suivant:

Ce que l'enfant fait spontanément n'est pas bon: cela va dans le sens du plaisir. Le plaisir est dangereux. Le plaisir, c'est le péché. Avant d'avoir rien fait, l'enfant est placé sous

³¹Voir Marisol Drouin, «Le chant du Lémurien - suivi de - le mal être de l'imposteur: *L'inceste* de Christine Angot et *Putain* de Nelly Arcan,» Diss., Université Laval, 2004, 123.

le signe du péché originel. Il faut souffrir pour se racheter de ses péchés. Le naturel et la spontanéité sont toujours à suspecter. À l'effort, la souffrance, le sacrifice, la pénitence appartient la valeur. (Chiland 169)

Ayant appris l'importance primordiale d'être «bonne» selon les paramètres catholiques, Cynthia entend dès lors se soumettre aux lois divines et prie Dieu pour l'appuyer dans cette quête, non pas par conviction, mais dans le seul but de ne pas perdre l'amour paternel:

Et chaque soir je priais les mains devant la bouche, mon Dieu faites que je sois bonne, que mon père m'aime et que je sois bonne, protégez ma famille,..., mon Dieu faites que je sois bonne, donnez-moi du courage, pardonnez-moi mes offenses et faites que mon père me croie bonne. (72)

Pourtant, Cynthia a beau répéter cette prière qui ressemble à une litanie dans l'espoir de plaire à son père, elle comprend vite qu'elle mène un combat perdu d'avance. Née femme, elle ne peut rien contre le destin que la Bible et son père lui réservent; elle est impuissante contre «la témérité des femmes à manger le fruit défendu» (71). Pour cette raison, aux yeux de son père pieux, Cynthia est déjà, en tant que jeune fille et malgré elle, marquée par «une tâche indélébile, la morsure du serpent» (72). Ce fait transforme ses rêves insoucieux en cauchemars menaçants qui traduisent la prise de conscience de la perte inévitable de l'amour paternel une fois adolescente et adulte: «Plus tard tu seras aussi un serpent», a averti le père (84), la considérant une pécheresse dès le moment de sa transformation d'enfant en adolescente sexuelle: «c'est à dix ans que je suis devenue mauvaise, voilà ce qu'on doit en conclure, c'était le début de la fin, ma décadence vers la putasserie» (72).

La sexualité et donc le corps de la femme étant tabous, Cynthia comprend qu'elle ne peut accéder à la bonté de Dieu telle qu'estimée par son père qu'en tant que petite enfant. Car devenir adolescente et développer un corps de femme, c'est perdre l'amour de son père puisque celui-ci lui avait clairement expliqué qu'elle ne devrait ni «grandir ni vieillir», qu'elle devrait «rester à

jamais petite» (166). Pour cette raison, il est impératif pour elle de freiner son évolution de l'enfance à l'état de femme, espérant ainsi réaliser le vœux de son père. Or, pour arrêter le temps, elle essaye désespérément de se purifier de sa sexualité émergente par un processus d'inanition, «la maigreur masquant ou retardant l'apparition des signes de féminité» (Eliacheff et Heinich 234):

Voilà sans doute pourquoi je suis devenue anorexique lorsque j'étais adolescente, enfin c'est peut-être un peu plus à cause de ça, des histoires de mon père...à bien y penser je suis devenue anorexique le jour où mon sexe est venu à bout de mes nattes et de mes souliers vernis, des jeux de marelle et des prières du soir. (168)

Angoissée par la perte de l'amour de son père, la narratrice tente ainsi par la voie de l'anorexie de faire de son corps un objet que ce premier pourrait trouver pur et acceptable³². Pourtant, cette tentative est vaine, car même la maigreur forcée n'empêche pas à la longue le fait que son père la croie «mauvaise» (85). Ainsi impuissante d'empêcher son corps de se développer, Cynthia, en tant qu'adolescente, ne perd pas seulement l'estime de son père, mais, en se lançant sur «le chemin de la mort de soi» (Drouin 123-4) qu'est l'anorexie, donc en rejetant son propre corps, elle s'éloigne aussi d'elle-même:

Ce corps qui n'est plus celui d'un enfant ni tout à fait celui d'une femme n'est toujours pas le mien, il ne le sera jamais car quelqu'un l'a gardé avec lui, il est roulé en boule sur les genoux de mon père,...d'ailleurs il a toujours été ailleurs, voilà pourquoi je le donne à qui le veut et même à ceux qui n'en veulent pas, je le traîne un peu partout. (168-9)

Ayant ainsi compris qu'elle ne peut jamais répondre aux exigences de son père, Cynthia essaie comme adulte de répondre à celles de tout le monde; elle ne s'occupe plus de ce qui la rend enfant, mais s'intéresse «à ce qui [la] rend femme», «à cette féminité» qu'elle a tant rejetée en

³²Selon André Jaques, l'angoisse de la perte d'amour parental est au coeur de l'anorexie. *La sexualité féminine*, 2^e éd., (Paris: Presses Universitaires de France, 1997) 156.

tant qu'adolescente dans l'espoir d'être aimée de son père (21). Toujours emportée par le désir de plaire, dès lors elle fait d'elle-même une sorte de «schtroumpfette» ou «un corps qui cherche à faire bander» (24), ne songeant plus seulement à plaire à son père, mais à séduire tous les autres, «et ce jusqu'à se perdre dans le jeu de rôles qu'exige la prostitution» (Drouin124).

Une fois prostituée, elle substitue de cette manière l'amour de son père par le désir et l'approbation de ses pères-clients³³: «Il a été facile de me prostituer car j'ai toujours su que j'appartenais à d'autres», nous avoue la narratrice rétrospectivement. Pour Cynthia, la prostitution est donc non pas seulement un moyen de «*renier tout ce qui jusque-là l'avait définie*» (8), elle est aussi ce qui lui donne l'illusion instantanée d'être aimée et désirée; une illusion à laquelle elle succombe volontairement, même au risque de devenir l'éternelle prisonnière du regard de l'autre et de devenir comme sa mère une larve qui périt dans son lit en attendant l'arrivée de son père.

II.3.3 La figure de la soeur décédée

Nous avons vu que Cynthia, en tant qu'enfant, est autant consumée par le désir de se faire aimer de ses parents que tourmentée par l'incapacité d'y parvenir. Nous avons aussi repéré les conséquences désastreuses issues de ce manque d'amour parental dans la vie de la narratrice qui l'entraînent à se soumettre à un éternel désir de plaire et, en fin de compte, au rôle de la putain. Pourtant, il semble étrange que les parents de Cynthia aient si peu d'affection pour leur fille, vu que cette dernière est venue au monde non pas par négligence, mais par un choix délibéré de la

³³ Il faut mentionner qu'en plus de vouloir substituer l'amour paternel par celui d'autres hommes, Cynthia semble vouloir se venger de son père en dénigrant la fille de ce dernier, donc, en se rabaissant elle-même. Sur ce point, voir Maryse Choisy, *Psychoanalysis of the Prostitute*, (New York: Philosophical Library 1961) 62.

part de ses géniteurs lors de la mort de sa soeur: *«j'ai une soeur, une grande soeur que je n'ai jamais connue car elle est morte un an avant ma naissance»*, nous informe Cynthia, convaincue que *«c'est sa mort qui [lui] a donné la vie»* (11): *«c'est son petit cadavre qui...a poussé [mes parents] vers le lit»* (141).

Si la narratrice était de cette manière une enfant désirée, il faudrait s'interroger sur les facteurs pour lesquels les parents ont voulu d'elle afin de saisir les raisons pour lesquelles ils l'ont rejetée par la suite. Selon Peille, le désir d'enfanter peut reposer sur nombreux facteurs, dont la soumission des parents face aux attentes religieuses et sociales: *«Cela peut être conforme à l'injonction divine: «Croissez et multipliez-vous»; conforme à l'ordre social: «Fonder une famille» avec des standards qui varient suivant les temps»* (Peille 22). Dans le cas des parents de Cynthia, qui semblent se conformer volontiers aux traditions sociales et religieuses, ces deux facteurs ont certainement joué un rôle primordial dans leur décision d'avoir un enfant. De plus, le fait qu'ils ne veuillent qu'un seul enfant renforce l'impression qu'il s'agissait plutôt de l'accomplissement d'une obligation que d'un vrai désir.

Un autre paramètre possible qui s'applique sans doute aux parents de Cynthia est leur désir *«d'un enfant parfait»* (Peille 22). Pendant son enfance, Cynthia ressentait toujours la pression de ses parents de se comporter comme l'enfant-modèle, sans pourtant jamais pouvoir répondre à leurs attentes. Une fois adulte, elle ressent toujours la même pression, non plus à cause des espérances de ses parents, mais à travers l'image que les parents peignent de sa soeur décédée:

Ma soeur est morte depuis toujours mais elle flotte encore au-dessus de la table familiale, elle a grandi là sans qu'on en parle et s'est installée dans le silence de nos repas, elle est le tiers-monde de mon père, ma soeur aînée qui a pris le relais de tout ce que je ne suis pas devenue, sa mort lui a tout permis, rendant possibles tous les avènements, oui, elle aurait

pu être ceci ou cela, médecin ou cantatrice, la plus belle femme du village, elle aurait pu devenir tout ce qu'on veut car elle est morte si jeune, intacte de toute marque qui l'aurait définie dans un sens ou dans l'autre, morte sans goût ni attitude, et si elle avait vécu je ne serais pas née, voilà ce qu'il m'a fallu conclure que c'est sa mort qui m'a donné la vie.
(11)

Ainsi, la soeur morte de Cynthia représente «l'incarnation de l'idéal parental. Elle est l'image de l'innocence, de la pureté, qui n'a pas été souillée par la vie, par le passage de l'enfance au monde adulte» (Drouin 124). Il est évident que Cynthia ne parviendra jamais à atteindre cette image de l'enfant idéale que seule une morte sait incarner. D'où son chagrin de ne jamais satisfaire malgré ses efforts épuisants de vouloir plaire, d'être aimée et acceptée.

Autrement dit, les parents de Cynthia ne voulaient pas vraiment d'«enfants réels», mais un «enfant narcissique» (Peille 22) capable de répondre à leurs attentes narcissiques, pour ne pas avoir besoin de respecter cet enfant en tant qu'Autre, en tant qu'être humain entier et unique. Pourtant, pour reprendre les mots de Chiland, tout parent doit prendre conscience avant la naissance de son enfant que celui/celle-ci «n'est pas la poupée que la petite fille berçait dans ses bras et dont elle faisait ce qu'elle voulait. L'enfant qui naît n'est pas l'enfant des rêves...[ni] l'enfant imaginaire. Un ajustement doit se faire, et, s'il ne se fait pas, on peut aboutir aux situations les plus désastreuses» (Chiland 16).

Or, dans le cas des parents de Cynthia, cet ajustement ne s'est évidemment jamais fait; les parents préfèrent toujours l'enfant imaginaire, c'est-à-dire la soeur morte de Cynthia, à l'enfant réelle et les conséquences en sont catastrophiques, comme le prévoit Chiland. Car incapable de vaincre le fantôme de sa soeur, la narratrice «ramène d'entre les morts celle à qui elle doit la vie» (Drouin 124), et s'empare de son nom dans le seul but de la détruire: *«Je ne parle jamais de Cynthia mais j'ai pris son nom comme nom de putain et ce n'est pas pour rien, chaque fois*

qu'un client me nomme, c'est elle qu'il appelle d'entre les mortes» (12).

En empruntant le nom de sa soeur comme nom de putain et en faisant ainsi d'elle une prostituée, la narratrice aboutit certes à la destruction de l'image parfaite que cette dernière représente, mais en fin de compte, elle ne parvient qu'à l'auto-destruction de son propre corps, à l'éternelle perte de son identité de par «son existence d'imposture» (Drouin 124): «je m'appelle Cynthia» répète-elle comme pour s'en convaincre elle-même, «ce nom n'est pas vrai mais c'est le mien, c'est mon nom de putain, le nom d'une soeur morte qu'il m'a fallu remplacer, une soeur que je n'ai jamais pu rattraper» (121). Vu sous cet angle, le discours de Cynthia ne présente pas seulement la voix d'une prostituée qui se rapproche de sa mort comme souligné dans le premier chapitre, mais il s'agit dans *Putain* du récit d'une morte dans le plein sens du mot.

Conclusion

La façon dont Cynthia a été élevée et la position du tiers que ses parents lui ont attribuée dans le triangle familial ont amené cette dernière à se placer dans une position d'éternelle soumission, celle de la putain dominée par le monde des clients et des souteneurs. Sous cet angle, la scène familiale constitue donc le «noeud»: «ce qui se [cache] derrière l'exigence de séduire» de la narratrice, une exigence «*qui ne [veut] pas [la] lâcher et qui [l']a jetée dans l'excès de la prostitution, exigence d'être ce qui est attendu par l'autre*» (16-7). Pour la protagoniste, la prostitution n'est donc pas seulement un cadre de révolte contre la structure familiale dans laquelle elle a évolué; elle est également la manifestation de «[sa] lutte pour survivre entre une mère qui dort et un père qui attend la fin du monde» (17).

III. LA POLITIQUE SEXUELLE: LA PROSTITUTION DE LA FEMME DANS LE PATRIARCAT

Introduction à la politique sexuelle

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la décision de la narratrice de devenir prostituée était, du moins en partie, l'expression d'une révolte et d'un reniement contre la vie qu'elle avait menée jusque-là. À travers la prostitution, elle espérait accéder à une sorte d'auto-naissance ou d'auto-libération: libération d'une vie de contraintes financières, libération du milieu familial dans lequel elle avait évolué, libération, surtout, d'une mère soumise, donc de l'état de femme assujettie à l'homme. Une fois prostituée, elle démasque pourtant la vraie nature de la démarche prostitutionnelle: révolte inachevée, libération illusoire, simple renversement de *l'économie du même*¹. Car à travers son choix, elle n'a atteint que l'envers de la médaille. Au lieu de bouleverser le monde dont elle voulait se défaire, elle s'est simplement rangée à l'autre bout de l'échelle: rejetant la Sainte, elle s'est mise du côté de la Pécheresse; Vierge, elle est devenue Putain.

Prostituée, elle n'est de cette manière ni plus ni moins libérée que sa mère. Qui plus est, elle n'est pas davantage prostituée que cette dernière² puisque ni l'une ni l'autre n'échappent à l'ordre social dichotomique du patriarcat. Cynthia prend conscience du fait que, peu importe

¹Expression empruntée à Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, (Paris: Édition de Minuit, 1977) 72.

²Selon Cynthia, la seule différence qui existe entre elle et sa mère est que celle-ci s'est prostituée avec un seul homme tandis que la narratrice se prostitue régulièrement avec une multitude d'hommes. Ainsi, les deux femmes ne vivent que différemment leur état de prostituée. À part cela, leurs existences se ressemblent: les deux passent leur vie dans un lit à attendre l'arrivée d'un homme (33, 91, 118).

qu'elle soit «bonne» ou «mauvaise», épouse ou putain, elle sera toujours une «larve engendrée par une larve» (36). Fille de sa mère, elle demeure «la chair de sa chair dont [elle a] la nausée car elle est promise à l'oubli» (49) et vouée au rejet une fois sa jeunesse achevée. Une fois vieille, elle sera jugée inutile: «ma mère est comme moi et je suis comme ma mère» (98), constate-t-elle.

De cette manière, la prostituée n'est pas non plus en soi l'incarnation de la femme émancipée que peignent les féministes libérales, ni d'ailleurs l'archétype de la femme assujettie dont parlent les féministes radicales. Elle est femme, tout simplement: une femme qui, en rentrant dans un moule social bien défini depuis des millénaires, n'a trouvé qu'une autre «façon de vivre le mal de vivre» (47), c'est-à-dire de mal vivre sa «féminité» dans une société patriarcale.

À partir de cette prise de conscience, la narratrice comprend, pour reprendre les mots de Simone de Beauvoir, que «ce monde a toujours appartenu aux mâles» (Beauvoir, t.1 79), et que, traditionnellement, toutes les femmes n'ont pas seulement été assujetties aux hommes, mais qu'elles étaient aussi, depuis l'implémentation des systèmes familialo-religieux et patrilinéaires, «valeur d'usage pour [ces derniers], valeur d'échange entre [eux]. Marchandises, donc» (Irigaray, *Ce sexe* 31).

Dès lors, discernant que sa position soumise de prostituée fait partie intégrale d'une sujétion plus large dans laquelle les femmes ont été emprisonnées à travers les siècles, Cynthia commence à réfléchir aux enjeux politiques de son expérience vécue. Elle se met à analyser les divers systèmes d'oppression qui s'exercent sur elle et sur son corps en tant que femme, en commençant par le discours religieux qui a octroyé à l'homme, propriétaire et tête de la famille, la garde sur sa femme, jusqu'au culte de la beauté qui transperce actuellement notre société de consommation et qui contrôle, enferme et objectifie plus que jamais le corps de la femme.

Créant de cette manière le lien entre le métier de la prostitution et du marchandisage général de la femme dans la société, elle doit faire face à la réalité crue que «ce n'est pas avec le premier client [qu'elle est] devenue putain» (52), mais qu'en effet «[elle n'avait] pas le choix, [qu']on [l']avait déjà consacrée putain avant de l'être» (15): «je l'étais bien avant, dans mon enfance de patinage artistique et de danse à claquettes, je l'étais [même déjà] dans les contes de fées», constate-t-elle (52).

Ainsi, on pourrait affirmer que dans le patriarcat, chaque femme est, dans une certaine mesure, prostituée malgré elle et que la société n'est, en effet, «qu'un décalque à l'envers du monde prostitutionnel,...simplement enrubannée de valeurs morales et de bonne conscience» (Bernier 64). C'est ce que maintes prostituées prétendent non seulement pour justifier leur commerce, mais aussi pour propager leur vision, ainsi que leur dégoût du monde.

En assumant ce point de vue, Cynthia démontre que sa vraie révolte ne repose plus sur la démarche prostitutionnelle elle-même, mais sur son discours qui renonce aux doctrines patriarcales, telle que la religion et la psychologie, et qui dénonce le mythe de la beauté comme un emprisonnement actuel du corps féminin. Autrement dit, c'est à travers la prise de parole que la narratrice arrive à crier «au scandale» contre «cette société où les filles sont putains et les pères clients» (50-51), et qu'elle explore et met à nu la prostitution qu'a subie la femme depuis la genèse du patriarcat³.

³ Afin de capturer la soumission globale des femmes telle qu'éprouvée et vécue par la narratrice, nous devons, à partir de maintenant, généraliser nos affirmations, négliger les exceptions ainsi que la pluralité des opinions à l'égard de ce sujet sans pourtant nier cette pluralité. Cela dit, notre objectif n'est pas de capturer *la vérité* sur *la femme*, puisqu'inexistante, mais l'écran «prostitutionnel» à travers lequel la narratrice filtre le monde.

III.1 La soumission de la femme dans les doctrines patriarcales

III.1.1 Le discours religieux

La civilisation occidentale, telle que nous la connaissons aujourd'hui, s'est basée sur, entre autres, un immense système d'éthique patriarcale: le code judéo-chrétien⁴. Il est bien connu qu'à l'origine de ce code se trouve l'histoire de la création de l'univers par un seul Dieu-père dont le statut de «maître unique et incontesté» (Brunet 30) a historiquement provoqué la disparition de maintes convictions pré-existantes, pré-patriarcales. De cette manière, la croyance populaire en une pluralité de dieux, par exemple, a cessé d'exister peu à peu, y compris la dévotion aux divinités féminines⁵. Sur le plan temporel, ce geste de l'expulsion des Déesse-mères des cieux, jadis honorées comme créatrices de la vie, au profit d'un seul Dieu mâle, a eu des effets majeurs sur l'esprit des gens: «[c'était] le rejet de la mère en tant que procréatrice et productrice au profit du père procréateur et producteur» (Brunet 32). C'était, en bref, la soumission initiale de la femme à l'homme, donc la naissance du système patriarcal.

Aujourd'hui, à l'âge de la Science, cette croyance à un seul créateur mâle du monde a en grande partie perdu son emprise sur nous. Pourtant, ayant modelé les opinions publiques pendant des millénaires, elle est profondément gravée dans notre culture occidentale:

Beaucoup d'entre nous pensons qu'il leur suffit de s'abstenir de pénétrer dans une église, de refuser la pratique des sacrements ou de ne jamais lire les textes sacrés pour être libérés de l'impact de phénomènes religieux sur nos existences. Nos pays, qui vivent - du moins en principe - sous le régime de séparation de l'Église et de l'État, nous permettent

⁴Dominique Brunet, *La femme expliquée: L'histoire d'un truquage*, (Montréal: Le Jour, 1982) 41. Dans son étude, Dominique Brunet parcourt l'histoire pour décrire le renversement des sociétés pré-historiquement matriarcales par le système patriarcal.

⁵*Ibid*, 30.

d'entretenir cette illusion. Certes, ces mesures de dissociation des pouvoirs sont gages d'une relative tempérance dans l'exercice des passions civiles et religieuses. Elles ne résolvent pas pour autant l'importance de l'influence de la religion dans notre culture. (Irigaray, *Je tu nous* 27)

Cette citation de Luce Irigaray ne s'applique que trop bien au texte de Nelly Arcan dont la narratrice adulte, tout en refusant consciemment la croyance en Christ («je n'ai jamais compris qu'on puisse avoir un mort pour dieu», 13), s'avère fortement marquée par la tradition chrétienne dans laquelle elle a évolué. À part l'éducation religieuse qu'elle a reçue en tant qu'enfant à l'école (7), elle a été élevée sous l'influence de son père qui «*ne faisait que...croire en Dieu, prier Dieu, parler de Dieu*» (10), et qui avertissait sa fille contre le péché originel de la femme, contre «la tache délébile» en elle (72), alors que l'enfant était bien trop jeune pour pouvoir saisir de quoi il s'agissait vraiment.

La voilà donc, à travers les paroles de son père, renvoyée dans le passé jusqu'au mythe qui avait non seulement scellé le destin de la femme dans l'éthique judéo-chrétien, mais aussi, «par conséquent, [dans celle] de notre héritage culturel immédiat» (Millett, *Politique* 67): le mythe de la Chute provoquée par la faute d'Ève. Cette faute d'Ève provenue du fait d'avoir été séduite par la parole d'un serpent et d'avoir goûté au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gen. 3:5) malgré l'interdiction de Dieu, avait provoqué l'exil de l'homme des jardins d'Éden et avait ainsi déclenché la mortalité humaine selon le discours religieux. Pour cette raison, Ève obtenait, dans la théologie chrétienne, le statut de pécheresse et d'ennemie de l'homme; un statut dont a souffert par la suite toute la compréhension de la femme⁶.

Pécheresse, Ève était également désignée séductrice, car c'est elle qui avait entraîné Adam

⁶Alphonse Maillot, *Eve, ma mère: la femme dans l'Ancien Testament*, (Vesoul: Letouzey et Ané, 1989) Maillot, 71.

à goûter à son tour du fruit de la connaissance. Et puisque, pour reprendre les mots de Kate Millett, «partout, dans la Bible, «connaître» est synonyme de sexualité» (Millett, *Politique* 68), le vrai péché d'Ève repose, du moins selon l'interprétation biblique la plus populaire⁷, dans le fait qu'elle est devenue aux yeux d'Adam, donc de l'homme, «un être séduisant» (Maillot 76) et qu'elle l'a, de cette manière, «incité...à goûter au sexe» (Millett, *Politique* 69).

C'est donc à travers ce mythe de l'expulsion d'Adam et d'Ève du Paradis que la religion et l'éthique patriarcales ont réussi

à amalgamer femme et sexualité, comme si tout le fardeau du stigmat qu'elles associent à cette dernière lui incombait exclusivement. De ce fait la sexualité, que l'on sait impure, coupable et débilitante, appartient à la femme, et l'identité masculine est préservée: elle est plutôt humaine que sexuelle (Millett, *Politique* 65)

Dans *Putain*, l'immense impact qu'a cette première description biblique des traits féminins peut être discerné dans le fait qu'en l'an deux mille, Cynthia est toujours placée dans la lignée d'Ève en tant qu'héritière du péché originel et ceci non seulement selon les croyances de son père, mais aussi par le biais du «stigmat de pute» que l'on n'attribue que trop facilement à la prostituée dans la société, tout en épargnant l'honneur et l'intégrité du client⁸. Pour cette raison, on peut affirmer que «cette version mythique de la femme...est toujours à la base des attitudes sexuelles; elle constitue l'argument le plus important de la tradition patriarcale en Occident» (Millett, *Politique* 67-68).

Cependant, l'exil hors de l'Éden entraîne dans la Genèse d'autres conséquences beaucoup

⁷Il est à noter ici, pour reprendre les mots de Bechtel que «l'Ancien Testament, à la différence du Nouveau, ne jette pas d'interdit général sur la sexualité, mais seulement sur certains actes délictueux.... Mais, avec ces premiers textes, une des composantes de la pensée chrétienne est bel et bien mise en place. Si la femme peut donner du plaisir, elle reste la responsable de nos malheurs.» Guy Bechtel, *Les quatre femmes de dieu: La putain, la sorcière, la sainte & Bécassine*, (Paris: Pocket 2003) 4.

⁸Voir la partie I.2.2.

plus immédiates pour la femme que l'association de cette dernière à la sexualité, car à travers la punition de Dieu se matérialise pour la première fois «une certaine hiérarchisation dans le couple» (Maillot 80): «Tes désirs te porteront vers ton homme; mais lui dominera sur toi», Dieu est censé avoir dit à Ève (Gen. 3:16). Par la suite, le mot *Ba'al*, signifiant dominus/propriétaire est employé couramment dans l'Ancien Testament pour désigner l'autorité du mari sur son épouse; une autorité qui semble accorder à l'homme non seulement le droit de répudier sa conjointe, mais aussi d'en avoir plusieurs⁹. En revanche, la femme du *Ba'al* est dénommée par le terme *Be'oulath ba'al*, «la propriété du propriétaire», pour souligner son état inférieur (Maillot 122).

À cause de cette hiérarchisation du rapport entre les sexes, il s'ensuit que la femme, désormais envisagée en tant que propriété du mâle, devient un objet de troque entre les hommes: passée du père au mari, elle demeure une éternelle mineure et est «une marchandise dans le commerce familial» (Bechtel 81). Autrement dit, elle est devenue chose, corps, objet, tandis que l'homme lui, demeure la tête, l'esprit, le sujet¹⁰. Vue sous cet angle, la conviction de la narratrice que «c'est le corps qui fait la femme» (48), ne s'applique pas seulement à la société de consommation contemporaine comme nous allons le voir, mais elle date, en effet, du temps de l'écriture de l'Ancien Testament et de l'implémentation du patriarcat.

L'emprise réelle, factuelle, qu'avait cette soumission biblique de la femme à l'homme dans la société patriarcale en général est évidente, car jusqu'à très récemment, la femme n'a pas pu se défaire de cette punition que Dieu avait réservée pour Ève et que l'homme a

⁹Maillot, *opt. cit.*, 115-118.

¹⁰Guy Bechtel, *opt. cit.*, 55.

vigoureusement renforcée à travers les âges¹¹. Dans le couple des parents de Cynthia, par exemple, cette domination du mâle sur la femme est toujours très présente, aux dépens de la mère, qui est reléguée à l'espace privée, et au profit du père qui mène non seulement une vie publique, mais qui réalise son désir d'avoir plusieurs femmes en fréquentant des prostituées. De plus, le fait que l'homme ait souvent tendance à voir chez la femme un objet plutôt qu'un être humain à part entière est clairement discernable dans la façon dont Cynthia est traitée par ses clients.

Cependant, pour en revenir au contenu de la Genèse, il y a une dernière conséquence immédiate qu'entraîne la Chute pour la femme: la maternité. «Je te rendrai tes grossesses très pénibles, et tu mettras tes enfants au monde dans la souffrance», avait dit Dieu à Ève (Gen. 3:16). Pourtant, cette sentence de Dieu se révèle dans la Bible non pas comme une vraie punition, mais plutôt comme la possibilité d'«un défi à la perdition» de la part de la femme (Maillot 79). En effet, dans le discours religieux, la femme ne semble pouvoir se sauver de son péché originel qu'en se transformant en mère¹². D'où l'origine de la vieille dichotomie patriarcale mère/putain qui figeait la place de la femme pendant des siècles; une opposition qui est/était poussée à l'extrême par la juxtaposition de deux femmes primordiales dans l'éthique chrétienne: Ève et Marie.

Cynthia, de sa part, est depuis sa tendre enfance consciente de l'existence de cette catégorisation binaire de la femme grâce aux enseignements de son père. Ce dernier n'a pas seulement mis sa fille en garde contre la désobéissance à Dieu et contre le péché d'Ève, mais il

¹¹Pour plus d'informations sur des exemples spécifiques de la domination de l'homme sur la femme ainsi que sur les dates importantes de la suppression de cette autorité masculine au 20^e siècle, voir, Brunet, *opt. cit.*, 41-82.

¹²Voir Bechtel, *opt. cit.*, 9.

lui a aussi parlé de la bonté de Marie, «de cette mère de Dieu» (72). Autrement dit, il promouvait à sa fille comme modèle à imiter une mère-vierge dont la perfection est hors atteinte pour chaque mère, sinon pour chaque femme. Car, comme le fait remarquer Bechtel, «dans Marie, on [admirait] toujours plus la virginité que la maternité. Nulle épouse ne pouvant revivre ce qu'avait connu Marie, on [proposait] aux femmes trop humaines un modèle inimitable, hors de portée» (Bechtel 21). Ainsi, au lieu d'honorer la maternité, on met en relief, à l'aide de la figure de la mère du Christ, «la réelle perte d'être et de qualité» que subit chaque mère humaine en concevant dans le péché (Bechtel 18). Voilà peut-être la raison pour laquelle le père de Cynthia a si peu de respect pour sa femme, mère de sa fille. Voilà probablement pourquoi il la «déteste» comme «il déteste la vie» (164).

Il devient donc clair que la bataille que Cynthia croyait entamer en devenant prostituée contre le statut soumis de sa mère et la structure patriarcale de sa famille est perdue d'avance. Car la chute de la femme, tellement gravée dans la mémoire de notre culture jusqu'à ce jour, précède de loin l'établissement de la dichotomie mère/putain. Or, bien que l'on ne puisse pas nier que certaines qualités sont attribuées à chacun de ces deux rôles réservés à la femme, la soumission de tout ce qui est femelle est primaire: c'est la pierre angulaire sur laquelle le patriarcat a été fondé; c'est la base à l'aide de laquelle les hommes se sont assurés le contrôle sur plus de la moitié de la population.

Pourtant, l'injustice ne finit pas là. Pour parfaire et perpétuer efficacement cette sujétion ingénieuse que l'on a imposée à la femme grâce à l'existence convenable de la faute d'Ève, on l'a également vouée au mutisme, du moins dans la Sainte Écriture où «la femme se situe à l'arrière plan ou à la fin de l'événement et n'a pas de part signifiante au dialogue» (Campeau 33). Ainsi,

les femmes n'existent souvent dans le discours biblique qu'en fonction d'un homme: «Elles ne sont que les femmes de..., les filles de..., les soeurs de...» (Campeau 32). Ou encore, pour reprendre les mots de Bechtel, «elles sont de simples chiffres» qui figurent parmi de multiples épouses et concubines appartenant à un seul mari (Bechtel 40). De plus, il est à noter que même si une femme est nommée, comme l'est par exemple Sarah, elle n'est souvent honorée que par alliance avec son mari¹³. D'où la conclusion de Cynthia qu'«il ne suffit pas d'avoir un nom pour être à sa place, il ne suffit pas d'être citée dans la Bible pour n'être pas une putain» (112).

Pour mettre l'emphasis sur le mutisme et l'insignifiance de la femme dans le discours religieux, Cynthia fait référence à plusieurs reprises au sort de la femme de Loth qui a été pétrifiée par Dieu lui-même en statue de sel simplement parce qu'elle s'était, contre la volonté divine, «retournée vers une ville en flammes» (71):

Je me suis souvent demandée ce qu'il a pu advenir d'elle, après que la ville fut rasée, le lendemain, à la lumière de ce qui s'est passé, fut-elle transportée et conservée comme une oeuvre d'art ou fut-elle laissée à elle-même, la silhouette qui s'aplanit dans le vent jusqu'à n'être plus qu'un tas de poudre inutile, qui sait, l'histoire ne le dit pas, l'histoire ne s'intéresse pas à ce genre de choses. (71)

Or, l'histoire exclut la femme et ne s'intéresse qu'au sort de l'homme: c'est lui, le héros, le messie, la tête et l'âme de l'histoire biblique. C'est le mâle, en effet, qui fait l'histoire, sauve le monde, note les dix commandements, tout en accumulant des femmes et en disposant d'elle. Après avoir pris conscience de cette injustice énorme et avoir ainsi discerné le lien entre la position soumise des femmes dans la Bible et son état actuel de prostituée, Cynthia redirige sa révolte et reproche ouvertement au discours religieux, et donc à l'homme, d'avoir non seulement

¹³D'après Maillot (*opt. cit.*), Sarah n'est la «mère des croyants que par alliance avec Abraham» (89) et celui-ci, son mari, «est désigné (par Dieu!) comme le Ba'al de Sarah» (117).

contribué à la création d'une société qui assujettit la femme, mais aussi d'avoir fait de cette dernière une figure marginale et faible, une putain. De cette manière, elle accuse la tradition judéo-chrétienne d'avoir jeté la base grâce à laquelle l'homme (élu) pouvait «guider l'humanité vers la Terre promise, vers cette chambre où [elle attend] les clients, vers [son] lit à [elle] où tous les peuples se rejoignent...où s'agenouille la multitude des hommes qui [la] désignent de leur queue» (111).

III.1.2 Les discours psychologiques

III.1.2.1 La psychanalyse

En tant que base de notre société, le code judéo-chrétien composait pendant longtemps le cadre à l'intérieur duquel on concevait le monde et l'ordre social. Il s'ensuit que toute autre connaissance, toute science, par exemple, n'a pu se former qu'à l'intérieur de ce système d'éthique patriarcal sous-jacent. Or, comme le fait remarquer Luce Irigaray, «une science n'est jamais achevée, elle aussi a une histoire» (Irigaray, *Ce sexe* 69). Ainsi, le mariage entre les notions bibliques de *la masculinité* et de *l'autorité* d'une part et celui de *la féminité* et de *l'infériorité* de l'autre constituaient très souvent le fondement sur lequel on bâtissait des hypothèses sur le rapport entre les sexes. Freud, entre autres, bien que révolutionnaire dans maints domaines, était bel et bien «un homme de son époque» en ce qui concerne sa vision des relations entre les hommes et les femmes (Barbance 52). Il ne manquait pas, par exemple, de véhiculer, peut-être même malgré lui, «une représentation tout à fait traditionnelle de la femme conforme à celle que les historiens décrivent comme la conception bourgeoise dominante de [son]

époque: un monde partagé de façon polarisée entre la mère et l'épouse romantiquement idéalisée, et la femme légère, la prostituée, méprisée» (Barbance 50)¹⁴.

En effet, dans son discours psychanalytique sur la sexualité humaine, l'attitude conservatrice de Freud ressort de la conception de l'opposition entre *l'activité masculine* et la *passivité féminine*, entre autres, où la supériorité naturelle de l'homme est préservée, sinon «scientifiquement» renforcée. Car, si la religion a associé la femme, être inférieur, à la sexualité, Freud nous a fait comprendre que la sexualité féminine/vaginale n'est que seconde à celle de l'homme dont le sexe, de par sa nature virile, est plus actif¹⁵.

Un autre exemple qui traduit le conservatisme freudien est que la théorie psychanalytique se base, à l'instar du système judéo-chrétien et du culte de Dieu-père, sur le concept du matricide¹⁶, étant donné que la petite fille et le petit garçon devraient, comme conséquence du *complexe d'Oedipe*, abandonner la mère pour adopter la loi du père afin d'évoluer sainement¹⁷: Le petit garçon le ferait de peur d'être châtré par son père lorsque ce dernier découvre l'amour de son fils pour sa mère et la petite fille parce qu'elle désirerait (le pénis du/) le père. Ainsi, grâce à la découverte du *complexe oedipien*, Freud n'a pas seulement fourni une explication soi-disante universelle pour défendre le rapport pré-existant entre les sexes, mais il a aussi trouvé «de moyen...de perpétuer le discours autoritaire des pères», donc celui de l'homme (Irigaray, *Ce sexe*

¹⁴Dans son étude, Barbance n'élabore pas seulement la représentation de la femme dans le discours psychanalytique de Freud, mais elle démontre également l'attitude qu'avait Freud envers les femmes dans sa vie privée. Maryse Barbance, «Des représentations de la femme chez Freud: Un regard historique, psychanalytique et féministe contemporain,» *Représentations: Recherches féministes* 7.2 (1994) 37-55.

¹⁵Sur ce point, voir Irigaray, *Ce sexe*, opt. cit., 23. Rappelons-nous également, comme le note Irigaray, que pour Freud, le sexe féminin était plutôt un «non-sexe» identifié par l'absence du pénis.

¹⁶Voir Luce Irigaray, *Le Corps à corps avec la mère*, (Montréal: Pleine Lune) 15, 81.

¹⁷*Ibid.*, 15.

27).

Si l'analyse freudienne est vivement critiquée, même réfutée comme nous l'avons mentionné dans le deuxième chapitre, elle a néanmoins jeté la base pour les psychanalystes post-freudiens et elle s'est insérée dans le savoir social non seulement comme une théorie, mais aussi largement comme une vérité¹⁸. Dans *Putain*, c'est le psychanalyste de la narratrice qui prend le relais du discours freudien. Bien que Cynthia semble respecter son psychanalyste en tant que personne, ou même être amoureuse de lui, elle remet ardemment en question l'utilité et la véracité de la psychanalyse: «dans cette sorte de traitement, personne ne sait rien sur rien, c'est prévu ainsi, il faut suivre une formation de plusieurs années pour arriver à ne plus rien savoir», dit-elle (99).

Plus précisément, la critique de la narratrice rejoint celle d'un nombre de féministes dénonçant le traitement psychanalytique à cause du fait qu'il cherche à comprendre l'individu à partir de son expérience d'enfance, voire oedipienne, tout «en l'isolant de son contexte historique et social comme si on l'observait à la façon d'un animal de laboratoire» (Brunet 39). Or, en ce qui concerne l'analyse de la femme, qui est dès le début absente du discours psychanalytique, il n'est que trop facile d'«aboutir à des conclusions hâtives du genre: [elle] est de “nature” passive, masochiste, insécure ou inférieure» (Brunet 39).

Cynthia, pour sa part, comprend bien que la dynamique de son enfance n'est pas la source unique de ses problèmes d'adulte ni de sa démarche prostitutionnelle. Elle sait que l'héritage social qu'on lui impose en tant que femme, et que l'on imposait déjà à sa mère, pèse sur elle du moins d'un poids égal: «ce qui relie les choses dans ma tête est plus solide que la plus éclatante

¹⁸Consulter Maryse Barbance, *opt. cit.*, 47.

des guérisons de toute l'histoire de la psychanalyse», nous renseigne-t-elle (96). En se sens, elle se trouve aux antipodes de son analyste «trop spécialisé» (82) qui continue à essayer de lui faire comprendre qu'une «si grande déception [, à savoir son enfance,] peut se revivre encore et encore un nombre infini de fois» (100). D'où la conviction de Cynthia «*que cette analyse ne [mène] nulle part*» (16) et son impression de ne pas être comprise par son psychanalyste, mais d'être plutôt «*muselée*» par lui (16).

Pourtant, si Cynthia répudie dans son discours «cette science morbide pour gens malsains» (53), elle s'avère néanmoins la complice de cette théorie par le fait même qu'elle fréquente un psychanalyste pour qu'il l'aide à changer de vie: «si on voit un psychanalyste, c'est surtout pour apprendre à s'en passer, voilà le but ultime, mais moi je ne peux pas renoncer à ce qu'on me tienne la main» (100). Ainsi, au lieu de se libérer des griffes du patriarcat, de trouver seule sa place de femme, elle continue à se faire penser, voire modeler, par le biais d'un point de vue masculin.

Ce comportement de connivence de la narratrice à un système qui, au fond, nie l'identité féminine n'a rien de surprenant. Sous un angle historique, devenir la complice de l'homme était souvent le seul moyen pour une femme de se procurer un certain statut ou pouvoir dans le système patriarcal. Autrement dit, c'est seulement en incarnant l'image qui lui est imposée par son oppresseur, donc, en se prostituant au sens large du mot, que la femme «[pouvait] survivre dans ce monde agencé par des hommes et pour des hommes» (Brunet 53). L'envergure de cette complicité au mâle chez la narratrice et l'envahissement du savoir social des concepts psychanalytiques dans tout son être, peuvent être discernés dans le fait qu'elle se soumet

volontairement au *complexe d'Oedipe*, à savoir au désir pour son père¹⁹.

Néanmoins, il faut reconnaître que Cynthia se prononce dans son récit contre la psychanalyse, ce qui montre que cette complicité dont elle fait preuve ne se fait plus inconsciemment. En effet, elle «enrage...de devoir se terroriser chez un psychanalyste pour ajuster ses idéaux...», ou si l'on veut, de s'ajuster à ses idéaux à lui (103). Qui plus est, elle regrette, du moins par intermittence, de s'être rangée en tant qu'enfant du côté de son père, et d'avoir ainsi non seulement contribué au phallocentrisme psychanalytique, mais aussi au meurtre de sa mère (145), donc, par l'extension du terme, au meurtre de la femme dans la société:

Comment pourrais-je me faire pardonner de ne pas avoir été du côté de ma mère, de son côté du lit et de sa misère de mère morte quitte à en avoir pris des coups,... j'aurais dû lui jurer fidélité, jurer sur la tête de toutes les femmes trahies par leur fille de faire le deuil d'avoir un jour un sexe rasé de poupée increvable, d'avoir des seins en pierre et une bouche à jamais ouverte sur tous les pères de la terre, sur ce père qui est le mien. (178)

III.1.2.2. La psychologie évolutive

Si la psychanalyse s'est servie du désir que la fille est censée ressentir pour son père pour la positionner en tant qu'adversaire à la mère, la psychanalyse évolutive l'a mise en rivalité avec toutes les femmes. Cette dernière branche de la psychologie, qui est basée, entre autres, sur la théorie que le comportement de l'être humain se déduit par son besoin inné de perpétuer l'espèce, explique la dynamique de la relation entre les sexes surtout en termes de capacité et de succès reproductifs²⁰. En ce sens, la femme serait naturellement plus valorisée par l'homme en tant que

¹⁹Voir la partie II.2.2.

²⁰ Joel T. Wade et Heather A betz, «Social Cognition and Evolutionary Psychology: Physical Attractiveness and Contrast Effects on Women's Self-perceived Body Image,» *International Journal of Psychology* 32.1 (1997): 35.

compagne pendant la période où elle est jeune, donc capable de reproduire et de prendre soin de sa progéniture²¹. En revanche, l'homme constituerait le conjoint idéal pour la femme surtout lorsqu'il a ramassé une certaine quantité de ressources afin de garantir la protection ainsi que la survie de sa compagne et de sa progéniture²².

Inutile d'insister sur le fait que cette théorie renforce la division traditionnelle des rôles entre les sexes. Qui plus est, elle justifie scientifiquement l'idée que l'homme, le «mâle protecteur» (161), soit valorisé par l'autre sexe même (ou peut-être surtout) lorsqu'il est vieux, tandis que la valeur de la femme en tant que reproductrice a une date d'échéance: sa fonction se limite à un intervalle de temps plus ou moins précis. Autrement dit, la psychologie évolutive explique qu'il s'agit d'un phénomène normal qu'une jeune femme désire un homme âgé tout en impliquant que le cas inverse, qu'un jeune homme désire une femme âgée, est plus ou moins inconcevable. Selon la narratrice de *Putain*, ce sont ces types de théories qui fournissent aux hommes tels que son père la justification parfaite de non pas seulement rejeter leur femme lorsqu'elle est âgée, mais aussi de fréquenter de jeunes prostituées en se disant que «oui, la nature est ainsi faite, on n'a qu'à observer les singes pour le comprendre, pour conclure que les femelles aiment les plus forts, les plus riches, qu'elles doivent être jeunes pour se faire aimer»: «les clients me racontent leur théorie de ce pour quoi nous sommes là à faire ça», se plaint-elle, «ils font de moi leur guenon alors que je regarde ailleurs» (161).

Pourtant, malgré le sentiment d'intense indignation que la narratrice éprouve envers les hommes et «leurs théories de l'évolution de l'espèce» (161), elle s'avère, encore une fois, la

²¹David M. Buss, *Evolutionary Psychology: A New Science of Mind*, (Toronto: Pearson 2004) 157.

²²*Ibid*, 116.

complice du même système qu'elle dénonce. Car non seulement elle *est* une prostituée dont la clientèle se compose pour la plupart d'hommes riches et âgés, mais elle veut aussi, comme nous l'avons souligné dans le premier chapitre, que ces derniers la prennent, «parce qu'[elle est] là, [elle], et pas une autre» (55). En ce sens, elle entre en rivalité avec les autres femmes, désirant être sélectionnée par ses clients et les hommes en général en tant que femme irrésistible, voire inégalable. Pour cette raison, elle rêve d'être «si belle qu'il n'est pas possible de [la] quitter des yeux» (73) et fait preuve d'une misogynie aiguë surtout quand elle parvient à «repérer sur [d'autres femmes] ce qui [lui] manque, ce [qu'elle] n'arrive pas à voir ou à avoir» (24).

En cela, Cynthia agit exactement comme l'est prévu et noté par les psychologues de la théorie évolutive. «Women compete intrasexually for access to the best mate.... [They] execute an evolutionary adaptation whereby they strive to receive the best evaluation from male perceivers in comparison to other women», constatent Joel Wade et Heather Abetz dans leur étude, tout en soulignant que c'est l'attraction physique que l'homme recherche le plus chez la femme et que cette dernière se soucie par conséquent plus que l'homme de son apparence (Wade et Abetz 36). Ainsi, il semblerait naturel qu'une femme veuille être considérée par son homme de choix comme *la* plus belle par rapport aux autres. Et, si elle n'est pas très belle de nature, il semblerait également normal qu'elle doive trouver d'autres moyens pour s'embellir, tels que le fard, par exemple.

Sous ce jour, il devient donc évident, grâce aux mots de la narratrice, que la théorie de la psychologie évolutive ne soutient pas seulement le rapport traditionnel entre l'homme et la femme tel qu'il a été plus ou moins mis en place dans le discours religieux, mais qu'elle fournit également une explication empirique d'un autre système qui renforce l'oppression sociale de la

femme à travers les siècles: le culte du beau ou le mythe de la femme idéale.

III.2 Le culte du beau

III.2.1 De la *Belle au bois dormant* au mythe contemporain de la beauté

La beauté constitue depuis toujours, semble-t-il, la vertu sociale la plus importante qu'une femme puisse posséder. Du moins, c'est là un des messages principaux véhiculés dans les contes de fées où la beauté féminine est envisagée en tant que «le plus bel attribut, la qualité suprême» de la femme (Gagnon 126). Dans les contes de fées tels que *Cendrillon*, *Blanche-Neige* ou *La Belle au bois dormant*, ce n'est que la femme la plus belle - de nature, faudrait-il ajouter -, qui gagne le coeur du Prince Charmant et qui, par conséquent, est sauvée par ce dernier. La morale à tirer de ces contes est claire et simple: ce ne serait que grâce à une beauté exceptionnelle que la femme saurait séduire un homme d'un statut élevé et connaître, à son tour, un certain succès social par alliance avec cet homme.

Bien que primordiale, la beauté n'est cependant pas l'unique qualité que l'héroïne des contes de fées possède. Pour charmer son prince, elle doit également avoir ce que nous appelons des qualités «secondaires», car elle est aussi «bonne travailleuse», d'une «générosité exemplaire», pure et humble: elle «fait passer ses besoins après ceux des autres» (Gagnon 127). De plus, elle est patiente et sait attendre son tour: c'est le prince qui se met en chemin et qui défie des dangers pour se joindre à sa princesse, et non le cas inverse²³. Par contre, si elle n'incarne pas tous ces

²³Noter que cette *patience* de la femme s'applique également et surtout à la sexualité féminine: À la différence de l'homme, la femme est seulement désirée quand elle est vierge. *La Belle au bois dormant*, par exemple, ne peut être sauvée par le baiser de son prince que lorsqu'elle «est prête affectivement et physiquement pour l'amour, et en même temps pour l'expérience sexuelle et le mariage». Citation de Bruno Bettelheim,

attributs, elle fait nécessairement partie des «autres femmes», des femmes «égocentriques, méchantes et jalouses», telle que l'est, entre autres, la Belle-mère de *Blanche-Neige* (Gagnon 127).

Bien sur, il ne faut pas oublier que l'on attend également beaucoup du héros mâle dans ces contes: il n'est pas seulement prince, mais aussi courageux, actif et dévoué à sa femme. Mais, comme le fait remarquer la narratrice de *Putain*, chez le personnage mâle, l'accent n'est pas mis sur l'apparence physique:

Pourquoi la [beauté] ne serait-elle qu'une affaire de femmes, n'avez-vous pas remarqué que tous les hommes sont bossus ou grenouilles dans les contes de fées, ils n'ont que leur désir pour séduire ces femmes qui ne sont jamais grenouilles ni bossues mais toujours les plus belles, ces impérativement désirables qui sauraient reconnaître leur prince parmi mille, même bossu, même grenouille, ces femmes symétriques qui se regardent dans le miroir, miroir, dis-moi qui est la plus belle, qui se regardent ravies par l'excès de leurs cheveux travaillé par le vent. (105)

Or, les contes de fées transmettent de génération en génération une image de la femme qui s'insère parfaitement dans celle qui prévaut depuis longtemps dans les doctrines patriarcales: celle de la bonne femme soumise, douce, passive, mais qui est surtout extrêmement belle. En ce sens, ces contes ne participent pas seulement à la construction sociale et à la formation de l'identité féminine, mais ils proposent également et encore une fois à la femme un modèle à suivre qui est hors de portée. Car, bien qu'une femme humaine parvienne, non sans mal, à s'appropriier les qualités «secondaires» que l'on attend d'elle dans ce type d'histoires, il est rare qu'elle soit d'une beauté assez inégalée pour subjuguier et capter tous les regards, y compris ceux d'un prince²⁴.

Psychanalyse des contes de fées, trad. Théo Carlier, (Paris: Robert Laffont 1976) 293.

²⁴Voir Andrée Gagnon, «Les cendrillons au royaume de l'amour,» *Souffrir pour être belle*, ed. Cécile Ouellet, (Saint-Laurent: Fides, 1988) 124-125.

Autrement dit, les contes de fées, à l'instar de l'histoire biblique de Marie, répandent une image féminine qui est certes célébrée, mais illusoire et qui, par conséquent, renvoie la femme à une position d'échec éternel, de sujétion à laquelle elle doit pourtant se soumettre si elle veut jouir d'un certain pouvoir social. D'où l'impression de la narratrice d'avoir toujours été putain, même «dans les contes de fées où il fallait être la plus belle et dormir éperdument» (52).

Il est facile de cerner jusqu'à quel point la dispersion des qualités soi-disantes féminines telles que mises en oeuvre dans les contes de fées étaient primordiales pour garantir le bon fonctionnement social et maintenir le statu quo patriarcal. Elles étaient surtout importantes pendant le temps où l'homme était encore envisagé officiellement comme la tête de sa famille, donc, entre autres, au temps du mariage et de l'établissement de la vie familiale des parents de Cynthia. Pour cette raison, cette dernière ne cesse pas d'attirer l'attention dans son discours à l'impact néfaste qu'avait eu ce modèle de la femme «idéale» sur sa mère, sur cette *Belle au bois dormant* qui, soumise et servile, attendait pendant toute sa vie en vain un geste de tendresse de la part de son mari, de son prince charmant (58-59).

Cependant, il est à noter que dans la société occidentale contemporaine, où les femmes sont, du moins selon la loi, sur un pied d'égalité avec les hommes, beaucoup des qualités «secondaires» que l'on a imposées aux héroïnes des contes de fées ont perdu leur importance. Cynthia, par exemple, ne s'occupe évidemment plus de la préservation de sa virginité ni attend-elle l'arrivée d'un homme qui la sauverait de sa vie de putain. En effet, elle se rebelle consciemment contre ces attributs dits féminins: elle est devenue putain pour «mettre un terme à sa virginité» (55), et quant au prince charmant, «elle ne veut pas de cet homme», en dépit de l'assurance de son psychanalyste qu'elle le rencontrera un jour (120).

Pourtant, de nos jours, la femme est loin d'être libérée des griffes du culte du beau. En effet, l'accent est mis aujourd'hui plus que jamais sur la beauté féminine qui est affichée, surtout à travers les médias, partout où l'on pose les yeux: à la télévision, dans les magazines, dans la publicité, on se sert partout du corps de la femme afin de vendre un tel produit ou une telle idée. Et, paradoxalement, comme le fait remarquer Brunet, «c'est intéressant que ce procédé prévaut dans les sociétés où la femme est considérée comme la plus "libérée"; c'est un phénomène quasi généralisé dans les sociétés occidentales. La femme comme symbole sexuel reste un élément prédominant dans notre culture» (Brunet 69).

Une des explications possibles pour ce phénomène repose sur le fait que la survie de l'appareil social ne dépend plus (autant) du système familialo-religieux. La politique du patriarcat a changé: ce n'est plus la loi du père, d'un patriarche concret, qui garantit l'ordre dans la société. Le pouvoir moderne est dispersé, individualisé: il s'agit désormais de la consommation et de l'esprit capitaliste²⁵ puisque la matière, plutôt que l'esprit, est vénérée, donc la vente des produits se fait par le média du corps:

Avant, le corps était sale, péché, ce qui devait être oublié. Le corps ne comptait pour rien. Nous en avons peur et on fabriquait la peur du plaisir. Maintenant, le corps est tout.... Aucun souci pour la vérité non plus. Le corps est l'objet autour duquel nous inventons nos mensonges. Le corps se vend. (Chabot 16).

Néanmoins, cette citation de Chabot n'explique pas pour autant pourquoi on se sert principalement du corps de la femme et non de celui de l'homme pour faire tourner les roues de l'économie. Pourquoi est-ce qu'on fait d'elle, plutôt que de lui, un objet sexuel? Pour répondre à

²⁵Voir Sandra Lee Bartky, «Foucault, Femininity, and the Modernization of Patriarchal Power,» *The Politics of Women's Bodies: Sexuality, Appearance, and Behavior*, ed. Rose Weitz, 2nd ed., (New York: Oxford University Press, 2003) 25-45.

cette question, on pourrait, bien sûr, avoir recours à certaines théories «patriarcales»²⁶, telles que la psychologie évolutive, qui disent que l'emphase sur la beauté féminine est «dans la droite ligne de l'évolution de l'espèce» (130), puisque c'est avant tout à travers elle que les femmes se rivalisent pour se trouver un compagnon.

En revanche, la réponse à cette énigme prônée par certaines féministes, telles que Naomi Wolf, est toute autre:

There is no legitimate historical or biological justification for the beauty myth; what it is doing to women today is a result of nothing more exalted than the need of today's power structure, economy and culture to mount a counter-offensive against women.... The Beauty myth is not about women at all. It is about men and power.... [It] is in its modern form a fairly recent invention, since the myth flourished when material constraints on women were dangerously loosened. (Wolf 3-4)

De plus, Wolf soutient dans son oeuvre que dans le culte du beau, il ne peut point s'agir de facteurs biologiques ou évolutifs puisque le standard de la beauté auquel la femme est incitée à se soumettre dans la société occidentale se transforme et se développe beaucoup plus rapidement que l'évolution humaine elle-même. De cette manière, ce culte ne vise plus à confiner la femme à l'espace privé pendant que l'homme sauve et invente le monde comme dans les contes de fées, mais plutôt, pour reprendre les mots de la narratrice, à «tirer profit» du corps des femmes et «de leurs préoccupations de larves» (106).

Si les contes de fées ont ainsi imposé à la femme une représentation plus ou moins inaccessible de la beauté féminine, la soi-disante féminité est désormais, dans une société où presque tout se passe à travers le sens visuel, concrètement et précisément définie et inventée, vu que chaque femme est quotidiennement bombardée par des images spécifiques de ce qu'elle

²⁶À savoir les théories qui se sont développées au sein du patriarcat et qui ont adopté ou embrassé les valeurs patriarcales.

devrait être; des images qui sont, de plus, «[devenues] la parfaite illustration de tout ce qui est valorisé dans notre société: beauté, gloire, fortune, vie active» (Bédard 24): «demain ce sera la même chose», se plaint la narratrice,

je passerai devant les vitrines des boutiques du quartier tapissées de magazines et je ne pourrai pas ne pas regarder ce qu'ils me jettent à la figure, les yeux obliques de cent adolescentes qui jouent les femmes mures, en maillot de bain ou pire, les seins nus qui prennent toute la place. (86)

Cet étalage visible du corps de la femme entraîne plusieurs conséquences dont chacune mène à la perpétuation du marchandisage de la femme en tant qu'objet. Car, si, par exemple, on vend un produit à l'aide de la représentation d'une femme, on ne fait pas seulement la réclame du produit, mais on affiche également cette femme en tant qu'objet à exploiter, à prostituer²⁷. De plus, si l'on distribue en masse sur la une d'une revue l'image d'une belle femme, celle-ci est également à vendre au sens propre du terme, non pas comme un individu, mais comme une construction sociale:

She [,meaning the woman on the magasin cover,] has become all women: any woman walking by this image may feel the urge to turn her head away in shame. For this picture of the body of one woman has become a metaphor, in its anonymity (and in the general anonymity which belongs to all women), for all women's bodies. (Griffin 112)

Cynthia, de sa part, se sent laide et dégradée quand elle se voit comparée aux femmes «parfaites» ou quand elle se compare elle-même à ces images qui lui sourient des couvertures des magazines:

Si je me trouve laide, c'est peut-être à cause de toutes ces filles, enfin il me semble, à cause de ces schtroumpfettes de magazines empilés là qui me défient de les détailler, une par une et toutes les mêmes, les schtroumpfettes à la télé et dans les rues, ces jeunes poupées de quatorze ans qui annoncent la nouvelle crème pour les rides. (35-36)

²⁷Exemple emprunté à Susan G. Cole, *Pornography and the Sex Crisis*, (Toronto: Amanita Enterprises, 1989) 33.

En plus de se sentir dévalorisée, la narratrice voit son identité individuelle disparaître à côté de l'image de ce qu'elle devrait être en tant que femme:

Et je ne pourrais pas ne pas chercher autour de moi un regard qui me rende telle, qui me fasse prendre toute la place, qui me hisse jusqu'à cet endroit où tous pourront me voir, et me voir pourquoi, pensez-vous, pour bander de moi en maillot de bain, les seins qui pointent sous le tissu trempé. (86)

Pourtant, même si Cynthia se plaint et s'indigne de cette prostitution de la femme véhiculée dans les médias, de cette «*exigence d'être ce qui est attendu par l'autre*» (17), elle se rend également compte qu'il y a très souvent des conséquences réelles et néfastes pour les femmes qui refusent de se soumettre aux standards actuels de la beauté féminine ou qui sont incapables de les incarner. Car, l'image de la belle femme étant liée à la notion du succès, la femme «laide» ou «vieille»²⁸ est désavantagée dans sa vie privée et professionnelle, comme nous le démontre en détail Efrat Tseëlon dans *The Masque of Femininity*²⁹. La mère de Cynthia, par exemple, est un bon exemple de ce phénomène: «elle est vieille et laide maintenant», nous renseigne la narratrice, «personne ne voudra l'embrasser, pas même les aveugles car ils savent sentir les choses et surtout ces choses-là, la vieillesse et la laideur» (104).

Envahie par la crainte de partager un jour le sort de sa mère et d'être rejetée à son tour une fois laide et vieille, Cynthia, à l'instar de tant d'autres femmes, fait de son mieux pour repousser le moment de son vieillissement aussi longtemps que possible en s'occupant soigneusement «à ce qui [la] rend femme» (21), à cette féminité qui lui est imposée à travers le culte du beau. Pour parvenir à cette tâche difficile, voire impossible, elle ne se sert pas seulement

²⁸Il faut mentionner ici que tandis que la jeunesse est essentielle à la notion de la beauté actuelle (notons que l'inverse n'est pas nécessairement le cas), la vieillesse fait clairement partie du domaine de la laideur.

²⁹Sur ce point, consulter également Bartky, *opt. cit.*, 38.

de produits de beauté, tel que le maquillage, mais elle a également recours à des méthodes plus extrêmes: son anorexie affiche un conformisme excessif à la minceur exigée par le culte du beau et elle adhère à l'illusion de la perfection physique et de l'éternelle jeunesse en courant les chirurgiens.

Ainsi obsédée et trompée par les leurres de la beauté et du succès social, Cynthia est devenue «une femme de la pire espèce, une femme qui fait la femme» (43-44) dont l'identité se perd dans la masse de toutes celles qui

rivées à leur sexe, à ce qu'on en dit, [sont] incapables de réinventer leur histoire ou de penser la vie en dehors des sondages de magazines de mode, inépuisablement aliénées à ce qu'elles croient devoir être..., des poupées qui ont telle taille, telle coiffure..., [qui passent] du lit au coiffeur à la maquilleuse à la gym à la boutique à la manucure au régime au chirurgien au striptease et encore au lit, à l'argent gagné de ça, la putasserie comme but, de la fascination de soi-même et de l'envie des autres. (42)

Or, la narratrice est devenue elle-même un objet de consommation. Elle s'est éloignée de son vrai moi tant dans sa vie privée que dans sa vie professionnelle de prostituée. De la sorte, l'individu en elle a cessé d'exister et même «son corps a quelque chose d'irréel: il n'est qu'une coquille vide dans laquelle chaque homme projette d'autres images de femmes» (Biron 338). Vue sous cet angle, elle n'est plus vraiment une personne, elle n'est que l'idée que l'on se fait de la femme et de la beauté féminine dans notre société de consommation contemporaine; un fait qui l'amène à la triste conclusion que «oui, une femme est tout ça, ce n'est que ça, infiniment navrante, une poupée, une schtroumpfette, une putain» (43).

III.2.2 La prostitution de la sexualité féminine

Le discours de Cynthia expose donc à merveille le paradoxe de la beauté féminine tel qu'il se perpétue et vit aujourd'hui: la femme, de peur de devenir laide, d'être «obsolète» ou

dépassée par d'autres femmes plus belles et plus jeunes, s'adonne souvent à des pratiques radicales qui la rapprochent de l'esthétique idéale prônée par la société capitaliste, mais qui, en même temps, la détruisent. De plus, l'exemple de Cynthia met en évidence que la femme n'a plus besoin d'une autorité patriarcale spécifique, tel qu'un mari ou un parent, pour lui dire quoi faire: le mythe de la femme idéale lui ayant été inculqué dès un jeune âge, elle s'auto-contrôle et se soumet de par sa propre volonté au culte du beau. Or, elle s'enfonce toute seule dans un système capitaliste qui tyrannise son corps et qui l'enferme en tant que personne³⁰.

Cependant, il est à noter que pour la femme, le culte du beau ne se limite pas seulement à la perfection de l'apparence physique. Il s'applique également au domaine des gestes et de la parole: «il ne faut pas oublier que le hurlement aussi se travaille», nous fait comprendre la narratrice, «ça se féminise comme le dandinement des fesses sur un quai de métro, comme le geste de porter un mouchoir au coin des yeux au cinéma lorsque le héros quitte son héroïne pour conquérir le monde» (25).

Dans le répertoire des gestes «féminisés», se trouvent, entre autres, les gestes sexuels qui inscrivent à leur tour la femme dans une autre structure - cette fois-ci dans celle de la jouissance du mâle - plutôt que la sienne. Car, bien que la révolution sexuelle des années soixante ait brisé maints tabous en tentant de libérer l'individu des contraintes sexuelles et du mépris du corps autrefois perpétué dans le discours religieux, cette révolution fut non-achevée³¹, de sorte que dans la société actuelle, même la sexualité humaine est imprégnée de l'esprit matérialiste et capitaliste

³⁰Dans son étude, Sandra Lee Bartky (*opt. cit.*) compare le culte du beau à une prison du type panoptique.

³¹Pour plus d'informations sur l'impact qu'a eu la révolution sexuelle surtout sur la vie des prostituées professionnelles, voir Collette Parent, «Les identités sexuelles et les travailleuses de l'industrie du sexe à l'aube du nouveau millénaire,» *Sociologie et société* 23.1 (printemps 2001): 164-165.

comme le démontre très bien Marc Chabot:

La sexualité ne se pense plus, elle se pratique. N'importe comment peut-être, mais elle se pratique. L'essentiel est là sous nos yeux, chaque jour. Des corps bougent, des corps crient, des corps semblent jouir. Que cela soit vrai ou pas n'a aucune importance. Le vrai n'est plus un souci pour le commerce. (Chabot 16)

À cet égard, Cynthia attire l'attention du lecteur aux magazines du type pornographique que son agence d'escorte est censée acheter «pour le divertissement des putains» (29) pendant qu'elles attendent leurs clients. Cependant, il est évident que ces magazines servent moins à exciter la prostituée qu'à amener cette dernière à incarner l'image pornographique qu'ils évoquent, pour qu'elle sache mieux séduire, voire servir, son client:

Je ne sais pas pourquoi, détailler de jeunes adolescences à moitié nues qui me regardent de leur bouche ouverte à tour de pages ne me divertit pas, elles me font peur, plutôt les retourner face contre terre, plutôt arracher la couverture où jouit cambrée la schtroumpfette en chef, l'employée du mois encadrée de slogans stupides, toujours les mêmes, spécial sexe, tout sur le sexe, comme s'il ne suffisait pas de le faire tout le temps, comme s'il fallait aussi en parler, en parler encore, cataloguer, distribuer, dix trucs infallibles pour séduire les hommes,..., comment se pencher mine de rien vers l'avant pour faire bander le patron, [etc...]. (29)

En ce sens, ces magazines ne s'occupent pas vraiment de faire jouir la femme. Au contraire, ils ciblent la jouissance masculine et font entrer les femmes dans un système phallogénique de la sexualité tout en leur donnant des directions détaillées pour s'y rendre. Ainsi, les images dominantes de la sexualité et de la jouissance féminines, telles que véhiculées surtout à travers la pornographie, visent non seulement à inciter les femmes à devenir ce que les hommes veulent qu'elles soient, à faire ce que les hommes veulent qu'elles fassent, mais elles arrivent également à convaincre les femmes de «s'exciter à la pensée d'être excitantes, s'imaginer imaginées» (130).

Or, la sexualité masculine, et non pas féminine, constitue aujourd'hui la norme culturelle

pour les deux sexes³². D'où la conclusion de la narratrice que «les hommes n'ont pas besoin de se donner en spectacle» (180). Selon elle, il n'y a que les femmes qui jouent de la comédie, qui crient lorsqu'elles jouissent ou pire, lorsqu'elles font semblant de jouir, et ceci non seulement dans le but de plaire, de montrer leur expertise sexuelle, mais aussi et surtout pour ne pas apparaître «anormales»³³:

Voilà pourquoi les femmes crient dans les films pornos, voilà pourquoi les clients me demandent de crier, de gémir pendant le parcours de leur langue sur ma fente, et ils n'ont même pas besoin de me le demander car ça va de soi, il faut crier sinon rien ne va plus, le va-et-vient s'arrête parce qu'on ne jouit pas, mais qu'est-ce que tu as, pourquoi ne cries-tu pas, pourquoi ne jouis-tu pas, je n'en sais rien et puis d'ailleurs qu'est-ce que vous savez de ma jouissance, vous n'en savez rien vous ne savez pas que je peux jouir en silence ou crier sans jouir. (182)

De la sorte, quand Cynthia couche avec ses clients, elle ne se soumet pas seulement à leur volonté à eux comme l'est indiqué dans le premier chapitre, mais elle se conforme également aux critères masculins de la jouissance tels qu'imposés collectivement aux femmes dans la société de consommation contemporaine; un fait qui l'amène à comprendre que l'on ne peut guère mettre la soumission sociale et le marchandisage de la femme sur le dos des hommes seuls, mais qu'en effet, les femmes en sont également coupables: «c'est aux femmes que les femmes mentent», se lamente la narratrice (183), qui ne parle ainsi pas seulement «contre la famille, la société ou les hommes en général» (Biron 337), mais aussi contre elle-même, contre sa complicité à un système patriarcal qui l'opprime.

³²Voir Susan G. Cole, *opt. cit.*, 33.

³³En matière pornographique, Nelly Arcan semble ainsi épouser le point de vue de Susan Griffin, qui soutient dans son livre *Pornography and Silence* que les femmes sont vouées au mutisme et même à la mort (symbolique) lorsqu'elles adoptent les paroles et l'esprit pornographiques des mâles.

III.3 La problématique de la prise de parole

Il devient donc évident que la narratrice n'est pas seulement prostituée de métier, mais qu'elle l'est également sur tous les plans de sa vie dans la mesure où elle trahit son moi pour incarner des rôles qui lui sont imposés de l'extérieur, en particulier à travers le discours mâle sur la féminité. Ainsi, elle n'existe qu'en relation à l'autre et son identité se limite au regard que l'autre, surtout l'homme, pose sur elle: chez elle, «tout est jeu de rôle, instant de séduction, artifices et mensonges» (Drouin, 132).

Pour cette raison, Cynthia est convaincue que son mutisme, voire la mort de sa personne, n'est pas vraiment provoqué par les (mauvais) choix qu'elle a faits dans sa vie, mais que «c'est [plutôt] la mort qui vient en premier» (159): «ce qui me tue était là bien avant moi», nous affirme-t-elle, «[c'était] en germe quelque part dans les gestes que ma mère n'a pas posés, le vide a un poids et je vous jure qu'on peut en hériter, on peut porter en soi le récit [des] siècles sans histoire» (80).

Autrement dit, elle prend conscience qu'elle n'a pas de réalité individuelle mais qu'elle épouse celle que l'homme inventait à son égard, à savoir à l'égard de la femme, en forgeant non seulement l'histoire du monde à travers les siècles, mais aussi le langage, puisque, pour reprendre les mots de Kate Millett, «sous le régime du patriarcat, ce n'est pas la femme qui a inventé elle-même les symboles dont on se sert pour la décrire» (Millett, *Politique* 61).

Étant donné ce fait, Cynthia reconnaît dans son discours, quoique par intermittence seulement, la nécessité urgente pour les femmes de réinventer leur histoire, de recréer le langage et de refaire le monde au féminin. Aussi comprend-elle que cette renaissance féminine qu'elle

évoque ne pourra se réaliser que lorsque les femmes sortent de leur rapport de rivalité pour cultiver de l'amitié entre elles:

il faudrait se jurer fidélité, se déclarer toute l'une pour l'autre, être comme sont les siamoises..., contraintes de s'aimer, de bien se porter pour que l'autre se porte bien car dès que l'une ne va pas, rien ne va plus pour l'autre,...il faudrait tant faire elle et moi, créer une langue nouvelle, parlée par nous seules, faite de mots qui s'ajusteraient à ce qu'il faudrait dire, des mots secrets qui nous rendraient invulnérables, fini les parents, fini les clients, fini tout ce qui pourrait perturber notre écosystème, et il faudrait refuser tout homme qui ne nous aimerait pas d'un même amour. (151-152)

Pourtant, bien qu'elle songe à un monde où la solidarité est au centre des rapports entre femmes, la narratrice sait également que ce rêve est plus ou moins utopique: «ce qu'il faudrait est exorbitant, sans précédent, c'est un recommencement que je réclame et personne n'y peut rien, on ne peut que comprendre ce qu'il faudrait sans pouvoir rien y faire» (54), regrette-t-elle. Car Cynthia elle-même ne reconnaît que sur le plan théorique l'importance pour la femme de «réinventer la vie» (101) étant donné que sur le plan réel, elle n'y contribue pas vraiment. Au contraire, elle continue à se prostituer, à vouloir plaire aux hommes et à détester chaque femme qui la dépasse d'une manière ou d'une autre³⁴.

Même dans son discours, qui est sous-tendu par l'écriture, la narratrice semble parfois avoir du mal à se défaire de son désir de plaire et à se libérer de sa vie de prostituée. Mais pour cela, il y a une explication plausible: «si le besoin de plaire m'emporte toujours lorsque j'écris», dit-elle, «c'est qu'il faut bien revêtir de mots ce qui se tient là derrière» (17). Autrement dit, pour s'exprimer, pour se dire, elle ne peut que se servir des mots qui existent déjà, de ces mêmes mots dont les hommes se servaient à travers les siècles pour modeler l'identité féminine, son

³⁴Sur ce point, voir l'étude de Marisol Drouin, «Le chant du Lémurien - suivi de - le maître de l'imposteur: *L'inceste* de Christine Angot et *Putain* de Nelly Arcan,» Diss., Université Laval, 2004, 137.

identité à elle. Par conséquent, lorsqu'elle parle, Cynthia a l'impression de «toujours [dire] une suite de propos incohérents et malvenus, la réalité de [son] corps qu'on désire» (46).

Ainsi, faute d'un manque de mots qui lui soient propres, faute d'une langue qui sache traduire ce qu'elle ressent vraiment, l'énonciation de Cynthia ressemble tantôt à un hurlement, tantôt à un halètement «comme si [elle était] en plein accouplement» (54) au lieu de représenter un enchaînement logique d'événements: «Voilà pourquoi vous ne devez pas attendre de moi une histoire, un dénouement, parce qu'il y a trop à penser que je n'arrive pas à dire, parce qu'en ce qui me concerne je ne peux que tourner en rond sur l'idée d'une putain affalée sur le dos» (44-45).

Toutefois, c'est justement dans ce manque de dénouement, dans la forme répétitive, obsessionnelle et inépuisable de sa parole, que repose la force de son récit puisqu'il oblige l'interlocuteur, soit-il son psychanalyste ou le lecteur, à l'écouter du début à la fin: chez elle, «l'entreprise ne tien qu'à un fil, mais celui-ci ne se rompt jamais et se vide au contraire comme si rien ne pouvait le couper» (Biron 337). Ainsi, bien qu'elle continue à mener sa vie dans la position d'objet sexuel, dans ce qui «a été approuvé, noté, salué» à son égard par l'Autre (25), elle se crée à l'aide de son énonciation un lieu où résonne sa révolte, voir sa haine, contre un monde pensé au masculin et, par-dessus tout, contre ses clients et tout homme fréquentant des prostituées:

il faut...rappeler [aux hommes] qui ils sont, qui ils ne sont pas, les renvoyer sous l'évier une fois pour toutes pour qu'ils renoncent à faire ce qu'ils font, le faire comme ils vont au restaurant, en révisant le menu, en commentant chaque plat, qu'ils renoncent à poser les yeux sur moi et sur toutes les autres [femmes] qui ne savent rien de moi, les autres qui sont normales, socialement adaptées, synchronisées à leur putasserie, au tressaillement de leur sexe sur celui de leur père. (130)

Ce n'est donc qu'à travers son récit, en disant l'indicible et en «[parlant] de ce qui est fait pour être vu» (127), que la narratrice parvient à briser le silence et le cycle de l'oppression qu'elle

vit en tant que femme et prostituée dans une société historiquement patriarcale. Car, en se racontant et en invitant le lecteur à suivre son regard, à voir ce qu'elle a vu³⁵, elle se libère de son statut muet dans lequel elle s'est enfoncée et assume la place du sujet :

Je parle de tout et de rien sans m'interrompre pour qu'il y ait pas de trous entre les mots, pour que ça ressemble à une prière, et il faut que les mots défilent les uns sur les autres pour ne laisser aucune place à ce qui ne viendrait pas de moi, je parle comme j'écris, assise sur le lit, devant les rideaux tirés de la fenêtre, en tournant sur moi-même. (65)

Or, c'est seulement en devenant le sujet de son discours et en prenant la parole que Cynthia échappe à son état de prostituée, qu'elle réussit, en fin de compte, à se créer une existence et une voix qui lui soient propres.

Conclusion

De même que le personnage de Roquetin dans *la Nausée* de Jean-Paul Sartre ressent un sentiment d'écoeurement «devant tout ce qui vit, devant ce qui grandit» (137), la narratrice de *Putain* éprouve un dégoût illimité de tout ce qui est culture, à savoir de culture patriarcale et elle se demande «comment ne pas avoir la nausée des institutions et des édifices à bureaux, enfin de tout ce système de chiens qui jouent aux hommes d'affaires» (62). Pourtant, comme nous l'avons vu dans ce chapitre, cette haine dont elle fait preuve ne se limite pas seulement au monde actuel, mais, pour reprendre les mots de Biron, «elle remonte à la nuit des temps et demeure semblable à ce qu'on attend d'elle depuis toujours» (Biron 338). Car, en tant que femme et prostituée, elle est réduite depuis la genèse du patriarcat, à travers la culture et le discours dominants des mâles, au statut soumis d'objet sexuel et muet; une position que seul son discours,

³⁵ Michel Biron, «Écrite du côté de la mort.» *Voix et images* 17. 2 (2002): 338.

donc l'énonciation de sa haine envers la société qui l'opprime, sait désagréger.

CONCLUSION

Même si à la fin de *Putain*, aucun dénouement ne se présente au niveau du contenu puisque la narratrice continue à se prostituer, la transformation même de Cynthia d'objet (sexuel) en sujet parlant expose une prise de conscience qui la distancie partiellement de sa soumission en tant que prostituée. Plus précisément, la prise de parole de la narratrice traduit sa tentative de se libérer de l'oppression qu'elle a subie dans le milieu prostitutionnel et dans le cadre familial patriarcal où elle a évolué. Or, le discours de la narratrice semble être l'instrument d'un projet de libération, plutôt que le récit d'un affranchissement réussi de son métier de prostituée: il s'agit de (re)prendre le contrôle de sa vie et de réclamer une identité façonnée par ses propres désirs plutôt que par les exigences des autres.

En ce sens, l'oeuvre de Nelly Arcan s'inscrit dans la trajectoire de l'écriture au féminin, et ceci non seulement par le contenu du texte qui dénonce l'exploitation patriarcale (du corps) de la femme, mais aussi par le style adopté dans *Putain* qui n'est pas celui du roman traditionnel. À l'instar des oeuvres de maintes écrivaines féministes, le texte d'Arcan «épouse davantage la forme de la spirale que celle de la linéarité» (Drouin 120) traditionnellement attribuée au discours logocentrique du mâle. De plus, en ce qui concerne la question générique, il semble s'agir dans *Putain* «d'un mélange habile d'autofiction, d'autobiographie et de fiction» (Bordeleau 22). De cette manière, l'écriture de *Putain* traduit et renforce la position contestataire de la narratrice contre le patriarcat et la société de consommation moderne.

Cependant, même si le texte d'Arcan est d'orientation féministe, *Putain* se distancie de diverses théories féministes sur la prostitution qui visent une amélioration du statut social de la

prostituée, mais dont le caractère hautement abstrait déforme souvent l'expérience prostitutionnelle vécue par la femme dans la société. Car, bien que le discours féministe théorique sonde souvent les jeux de pouvoir du milieu prostitutionnel entre le proxénète, le client et la prostituée, il passe sous silence la réalité crue des pratiques sexuelles que doivent subir et exécuter les prostituées quotidiennement et qui, en fin de compte, définissent leur existence. Dans *Putain*, en revanche, la narratrice revient sans cesse sur cette dimension hautement intime et corporelle du monde prostitutionnel.

Pourtant, quoiqu'extrêmement graphique dans la description du rapport charnel entre le client et la prostituée, *Putain* ne cible pas l'excitation sexuelle du lecteur. Bien au contraire, la sexualité dépeinte dans *Putain* est, pour la plupart, repoussante puisqu'il s'agit de la perspective d'une prostituée épuisée, voire dégoûtée, par l'exécution et la répétition quotidienne des mêmes gestes sexuels. Sous ce jour, même si Cynthia reconnaît dans son discours son statut d'objet du désir de l'Autre, elle n'est pas affichée comme un personnage érotique chez Nelly Arcan; un fait qui distingue la prostituée de *Putain* de maintes images de la travailleuse du sexe telles que véhiculées à travers les médias contemporains et le discours pornographique.

C'est donc grâce au double statut de prostituée-objet et de sujet parlant, que la narratrice dans le texte d'Arcan est en mesure de donner au lecteur un aperçu lucide du monde de la prostitution tel que vécu concrètement du «dedans» plutôt que d'une perspective théorique ou abstraite. Par conséquent, en tant que témoin du vécu de Cynthia, le lecteur est bien placé pour effectuer une analyse authentique de la dynamique de la prostitution et pour jeter un oeil critique sur la politique sexuelle dépeinte chez Arcan.

Pour conclure, on pourrait donc avancer que Nelly Arcan ne projette pas seulement dans

son texte une image plutôt vraisemblable de la réalité singulière d'une femme prostituée, mais qu'elle rend également cette expérience accessible et publique de sorte que dans *Putain*, «il n'y a plus d'arrière-scène, de zone invisible: entre le privé et le public, entre l'intime et le mondain, il n'y a plus de mur qui tienne» (Biron 339).

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Arcan, Nelly. *Putain*. Paris: Seuil, 2001.

Du même auteur

– . *Folle*. Paris: Seuil, 2004.

Études citées

André, Jaques. *Aux origines féminines de la sexualité*. Paris: Presses Universitaires de France, 1995.

Arcan, Nelly. «Nelly Arcan 3D (1).» Entrevue par François Couture. *Le Papier pressé* 1.18 (janvier 2002).

Barbance, Maryse. «Des représentations de la femme chez Freud. Un regard historique, psychanalytique et féministe contemporain.» *Représentations: Recherches féministes* 7.2 (1994): 37-55.

Barry, Kathleen. «Female Sexual Slavery: The Problem, Policies and Cause for Feminist Action.» 1988. *Prostitution*. Ed. Roger Matthews and Maggie O'Neill. Burlington: Ashgate Publishing Company, 2003.

Bartky, Lee Sandra. «Foucault, Femininity, and the Modernization of Patriarchal Power.» *The Politics of Women's Bodies: Sexuality, Appearance, and Behavior*. Ed. Rose Weitz. 2nd ed. New York: Oxford University Press, 2003. 25-45.

Beauvoir, Simone de. *Le deuxième sexe*. t. I. Paris: Gallimard, 1949.

– . *Le deuxième sexe*. t. II. Paris: Gallimard, 1949.

Bechtel, Guy. *Les quatre femmes de dieu: La putain, la sorcière, la sainte & Bécassine*. Paris: Pocket, 2003.

Bédard, Brigitte. «Le corps: êtes vous normal?» *Présence magazine* 8.59 (1999): 16-25.

Bernier, Christiane. *Le discours des femmes sur la prostitution: «Féministes» et «prostituées»: Forme ultime du sexage et/ou refus profond de l'emprise patriarcale?*. Diss. Université d'Ottawa, 1984.

Bettelheim, Bruno. *Psychanalyse des contes de fées*. Trad. Théo Carlier. Paris: Robert Laffont, 1976.

Biron, Michel. «Écrire du côté de la mort.» *Voix et images* 17. 2 (2002): 337-342.

Bordeau, Francine. «La mise en scène de l'autofiction.» *Spirale* 182 (jan.-fév. 2002): 22.

Brown, Alan, D. «Beyond Prostitution: Justice, Feminism, and Social Change.» *Canadian Woman Studies* 19 (1999): 163–169.

Brunet, Dominique. *La femme expliquée: L'histoire d'un truquage*. Montréal: Le Jour, 1982.

Buss, David M. *Evolutionary Psychology: A New Science of Mind*. Toronto: Pearson, 2004.

Chabot, Marc. «Le sommeil des repus.» Du dossier «La sexualité interdite?» d'Anne Marie Aitken, Marc Chabot, Nicole Laurin, Françoise Nduwimana et Jean Pichette. *Relations*

- 671 (sept 2001): 10-22.
- Campeau, Francine. «La Bible relue...et corrigée». *La Gazette des femmes* 12.6 (1991): 32-33.
- Chancer, Lynn S. *Reconcilable Differences: Confronting Beauty, Pornography and the Future of Feminism*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1998.
- Chiland, Colette. *L'enfant, la famille, l'école*. Paris: Presses Universitaires de France, 1993.
- Choisy, Maryse. *Psychoanalysis of the Prostitute*. New York: Philosophical Library, 1961.
- Coderre, Cécile et Colette Parent. «Corps en dangers, mères sous contrôle: Les pratiques du service social concernant la prostitution.» *Du corps des femmes: Contrôles, surveillances et résistances*. Ed. Sylvie Frigon et Michèle Kérisit. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 2000.
- Cole, Susan G. *Pornography and the Sex Crisis*. Toronto: Amanita Enterprises, 1989.
- David, Pierre. *Psychanalyse et famille*. Paris: Armand Colin, 1976.
- Davis, Kingsley. «The Sociology of Prostitution.» 1937. *Prostitution*. Ed. Roger Matthews and Maggie O'Neill. Burlington: Ashgate Publishing Company, 2003.
- Dolto, Françoise. Préface. *Psychanalyse et famille*. De Pierre David. Paris: Armand Colin, 1976.
- Drouin, Marisol. «Le chant du Lémurien - suivi de - le mal être de l'impoteur: L'inceste de Christine Angot et Putain de Nelly Arcan.» Diss. Université Laval, 2004.
- Eliacheff, Caroline et Nathalie Heinich. *Mère-fille: Une relation à trois*. Paris: Albin-Michel, 2002.
- Freud, Sigmund. «Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes.» *La vie sexuelle*. 1925. Trad. Denise Berger et Jean Laplanche. Paris: Presses Universitaires de France, 1969. 123-132.
- Fromm, Erich. *The Art of Loving*. 1956. New York: Perennial Library, 1974.
- Gagnon, Andrée. «Les cendrillons au royaume de l'amour.» *Souffrir pour être belle*. Ed. Cécile Ouellet. Saint-Laurent: Fides, 1988. 123-130.
- Geadah, Yolande. *La prostitution: Un métier comme un autre?*. Montréal: VLB Éditeur, 2003.
- Guénette, Françoise. «Prostitution.» *La Gazette des femmes* 23.6 (2002): 10-16.
- Gratton, Marie. «À corps perdu.» *Présence magazine* 11.82 (Mai 2002): 16-17.
- Griffin, Susan. *Pornography and Silence*. New York: Harper & Row, 1981.
- Hubier, Sébastien. *Littératures intimes: Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*. Paris: Armand Colin, 2003.
- Irigaray, Luce. *Le Corps à corps avec la mère*. Montréal: Pleine Lune, 1981.
- . *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris: Édition de Minuit, 1977.
- . *Je, tu, nous*. Paris: Grasset, 1990.
- Javeau, Claude. Préface. *La prostituée: Statut et image*. D'Anne Van Haecht. Bruxelles: Édition de l'Université de Bruxelles, 1973.
- Jeffrey, Leslie Ann. «Prostitution as Public Nuisance: Policy in Canada.» *Politics of Prostitution: Women's Movements, Democratic States and the Globalisation of Sex Commerce*. Ed. Joyce Outshoorn. Cambridge: Cambridge University Press, 2004, 83-102.
- Kaminsky, Katz Amy. «Women Writing about Prostitutes: Amalia Jamilis and Luisa Valenzuela.» *The Image of the Prostitute in Modern Literature*. Ed. Pierre L. Horn and Mary Beth Pringle. New York: Frederick Ungar Publishing Co., 1984. 119-133.
- Kechichian, Patrick. «Rose ou morose.» *Le Monde* 24 août 2001: 3.

- Klinger, Kimberly. «Prostitution Humanism and a Woman's Choice.» *The Humanist* 63 (2003): 16-19.
- Lacasse, Danielle. *La prostitution féminine à Montréal: 1945-1970*. Montréal: Boréal, 1994.
- «Larve.» *Le Robert Micro*. 2^e ed. 1998.
- «Larve.» *Le petit Larousse illustré*. Paris: Larousse, 2001.
- Legardinier, Claudine. *La prostitution*. Toulouse: Édition Milan, 1996.
- Loret, Eric. «Le fruit de ses entrailles.» *Libération* 23 août 2001: 5.
- Maillot, Alphonse. *Eve, ma mère: la femme dans l'Ancien Testament*. Vesoul: Letouzey et Ané, 1989.
- Marc, Edmond et Dominique Picard. *L'interaction sociale*. Paris: Presses Universitaires de France, 1989.
- Mayné, Gilles. *Pornographie, violence obscène, érotisme*. Paris: Décartes & Cie, 2001.
- Millett, Kate. *La politique du mâle*. 1969. Trad. Élisabeth Gille. Paris: Stock, 1971.
- . *La prostitution: Quatuor pour voix féminines*. Trad. Élisabeth Gille. Paris: Denoël/Gonthier, 1972.
- Mouvement du Nid. *Prostitution et société. Prostitution : 100 questions pour comprendre*. Clichy Cédex: Mouvement du Nid, 1996.
- Muccielli, Alex. *L'analyse formelle des rêves et des récits d'imagination*. Paris: Presses Universitaires de France, 1993.
- Nduwimana, Françoise. «L'industrie du sexe: Typologie et causes de l'esclavage sexuel et de la prostitution.» Du dossier «La sexualité interdite?» d'Anne Marie Aitken, Marc Chabot, Nicole Laurin, Françoise Nduwimana, et Jean Pichette. *Relations* 671 (sept 2001): 10-22.
- Parent, Colette. «Les identités sexuelles et les travailleuses de l'industrie du sexe à l'aube du nouveau millénaire.» *Sociologie et société* 23.1 (printemps 2001): 159-178.
- et Cécile Coderre. «Le corps social de la prostituée: Regards criminologiques.» *Du corps des femmes: Contrôles, surveillances et résistances*. Ed. Sylvie Frigon et Michèle Kérisit. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 2000.
- Peille, Françoise. *Appartenance et filiations: Être enfant de quelqu'un*. Paris: ESF, 1997.
- Pryen, Stéphanie. *Stigmate et métier: Une approche sociologique de la prostitution de rue*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 1999.
- Saint-Martin, Lori. *Le Nom de la mère: Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise*. Montréal: Nota bene, 1999.
- . *Contre-voix. Essais de critique au féminin*. Québec: Nuit Blanche, 1997.
- Simmons, Mélanie. «Theorizing Prostitution: The Question of Agency.» *Sex Work and Sex Workers*. Ed. Barry M. Dank and Roberto Refinetti. New Brunswick: Transaction Publishers, 1999. 125 -148.
- Tremblay, Anne-Marie. «Vénus ou Victimes.» *Recto Verso* 293 (2001): 38-39.
- Tseëlon, Efrat. *The Masque of Femininity*. Thousand Oaks: SAGE Publications Ltd., 1995.
- Tong, Rosemarie. *Feminist Thought: A Comprehensive Introduction*. Boulder: Westview Press, 1989.
- Van Haecht, Anne. *La prostituée: Statut et image*. Bruxelles: Édition de l'Université de Bruxelles, 1973.
- Wade, T. Joel et Heather Abetz. «Social Cognition and Evolutionary Psychology: Physical Attractiveness and Contrast Effects on Women's Self-perceived Body Image.»

- International Journal of Psychology* 32.1 (1997): 35-42.
- Weitz, Rose. «A History of Women's Bodies.» *The Politics of Women's Bodies: Sexuality, Appearance, and Behavior*. Ed. Rose Weitz. 2nd ed. New York: Oxford University Press, 2003. 3-11.
- Winnicott, D.W. *Conversations ordinaires*. Trad Brigitte Bost. Paris: Gallimard, 1988.
- Wolf, Naomi. *The Beauty Myth*. Toronto: Random House, 1990.